
LI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



# (ENTRE NOUS)

Paris. — Bernard-Laborde, rue Vavin, 42. — Typ. Bonnet,

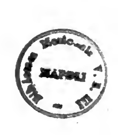
*GUSTAVE DROZ*

# (ENTRE NOUS)

Par l'auteur de

## M^R^, M^ME^ & BÉBÉ

HUITIÈME ÉDITION








PARIS

J. HETZEL LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE JACOB, 18



1869?

# L'OMELETTE

---

La pluie qui tombait depuis le matin semblait s'être lassée ; elle était devenue si fine qu'elle ressemblait à ces brouillards légers qu'on aperçoit le soir au-dessus de la prairie. Nous venions de dîner ; M. Bébé, qui s'était endormi au dessert, avait regagné son dodo, et tous deux, Louise et moi, debout devant la fenêtre ouverte, nous chantonnions en regardant l'horizon.

— Si nous sortions de l'arche, papa Noé? me dit ma femme.

— C'est que je n'aperçois pas d'arc-en-ciel, ma chère.

— Raison de plus, allons au-devant.

Elle s'éloigna et revint bientôt encapuchonnée,

bottée, gantée. Elle me prit le bras, mais solidement, s'appuyant pour de bon et se serrant contre moi comme il arrive en ces bons jours où l'on se retrouve, ne s'étant pas vus depuis longtemps.

— Ah! que je suis contente de sortir! Sens-tu le bon air? Je voudrais marcher, marcher... Si nous allions bien loin? Il fait encore grand jour.

Et, ce disant, elle me poussait en riant, faisant de grandes enjambées pour régler sa marche sur la mienne.

Nous longeâmes la haie, et, prenant à gauche, nous entrâmes dans le bois. Nous l'aimions tant, notre cher bois! Il était silencieux à cette heure, tout humide et détrempé. La mousse, gonflée par l'eau, cédait sous le pied comme une éponge qu'on presse, et à chaque feuille des branches trop pesantes se balançait une goutte transparente toute prête à tomber.

— Tu seras bien mouillée, ma chérie, dis-je à Louise en m'arrêtant.

— Bah! j'ai mes grosses bottes, allons toujours.

Nous poursuivîmes notre promenade à travers le bois, qui dégouttait silencieusement comme la barbe d'un dieu marin.

Je savais gré à ma femme d'être aussi brave ce soir-là, car rien au monde n'est joli comme la

forêt humide, à cette heure du jour surtout où tout se tait et s'apaise, où le vent est calme, où la pluie fatiguée rentre dans ses nuages, où les oiseaux eux-mêmes commencent à s'endormir et songent à se sécher. J'aimais cela, parce qu'il y a un charme, lorsqu'on est deux et qu'on se tient sous le bras, à se sentir bien seuls et à marcher sous les grandes voûtes vertes, à respirer l'odeur pénétrante du bois humide, à frapper de sa canne sur les gros troncs de chêne qui rendent un bruit sonore et long que tous les autres troncs répètent à la file, à s'arrêter tout court au cri d'une branchette qui se brise, au murmure des gouttes d'eau qui de temps en temps chuchotent en tombant de feuille en feuille, à respirer à pleins poumons l'air pur qu'a lavé la pluie, à écouter par les yeux, si je puis dire, l'harmonie délicate de tous ces tons fins et discrets.

Ce n'est point pour le plaisir d'enfiler des mots que j'use de cette métaphore devenue banale à force d'être vraie.

Par un beau jour, quand le soleil s'abaisse vers l'horizon, tout s'empourpre et se colore comme le visage d'une belle fille qui file auprès d'un grand feu. Les tons s'animent et s'échauffent, la bonne nature est vibrante, émue; on sent que durant le jour elle a beaucoup aimé, beaucoup joui, beaucoup travaillé. La forêt est chaude, et dans son

feuillage on voit des diamants, des rubis, des émeraudes, et sur ses troncs moussus de temps en temps aussi s'étale une plaque d'or qui fait frissonner. C'est un orchestre avec tous ses effets, c'est une harmonie riche, éblouissante comme un écrin royal qu'on ouvre tout à coup, comme une cathédrale où les trompettes éclatent tandis que tout un peuple chante *Alleluia!*

Par un temps gris, c'est tout autre chose : point d'allégresse, point de bruit éclatant, la bonne nature se couche sans tambour ni trompette et les yeux humides, ayant un peu bâillé. Les violons, ce soir-là, chargés de l'endormir, mettent leur sourdine et résonnent lentement; les archets, un peu tristes, frôlent à peine les cordes; il faut prêter l'oreille pour saisir leur musique qui ressemble à un rêve; mais leur voix est si douce, leur harmonie si fine, que les flâneurs gourmets qui aiment la musique des yeux seraient bien embarrassés de choisir entre les trompettes et les violons, entre la forêt cachée derrière son voile grisâtre ou éblouissante sous ses reflets dorés.

Nous cheminions sous des bouleaux lorsqu'un petit vent bien doux passa au-dessus de nos têtes en caressant le sommet des arbres, qui aussitôt se mirent à chuchoter et, se secouant comme un oiseau mouillé, laissèrent tomber sur nous un déluge de beaux diamants humides.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Louise en s'arrêtant tout net ; le vilain vent ! je suis trempée !

Sa jupe flottait un peu, et j'apercevais ses deux petites bottes molles, serrées l'une contre l'autre et à moitié cachées dans l'herbe.

— Trempée, trempée ; mon capuchon s'est soulevé, et j'ai un déluge dans le cou, une rivière !

— Et où cela, ma pauvre chérie ?

— Où cela ? Je te le dis, dans le cou, au milieu, dans le petit endroit.

Elle me regarda, et nous nous mîmes à rire. Ce petit endroit était celui où je l'embrassais toujours ; — si jeune qu'on soit, l'on prend des habitudes.

J'essuyai le cou, je rajustai le capuchon, et quand elle fut bien séchée, elle me dit en souriant :

— Tu es bien mignon.

Je crois même que je l'embrassai. Cela la mit en belle humeur, de sorte que nous sautions pardessus les fougères, elle, s'appuyant sur mon bras ; puis tout à coup, comme nous rentrions dans le silence sonore de la haute futaie, elle se mit à chanter, sur l'air de *la Marseillaise :*

Marchons, vilain petit mari
Qui n'aime pas sa petite femme,
Pas du tout, tout, tout,
Tout, tout, tout.

Et elle disait tout cela d'un petit air si crâne en marchant à grands pas, me montrant ses jolies dents blanches et me serrant si tendrement le bras, que je me mis à chanter avec elle.

Nous étions enfants, nous en avions conscience, et nous en jouissions, sachant que c'est une bonne chose.

Tout à coup nous nous arrêtâmes devant une fondrière : mare tarie, carrière oubliée... je ne sais, mais à cet endroit le sol était bousculé, les arbres semblaient écrasés, et l'on voyait saillir des racines furieuses qui se tordaient au milieu des ronces.

— Tu crois que nous n'allons pas nous perdre? fit Louise en me regardant.

— Mais non, chère petite.

— Et si nous nous perdions, que dirait-il demain, le pauvre bichon, qui dort là-bas dans son dodo blanc? Veux-tu retourner, dis? veux-tu retourner?

— Mais nous sommes à vingt minutes de chez nous, pas davantage.

— Oui, oui, tous les voyageurs qui se perdent dans les forêts s'imaginent toujours qu'ils sont à vingt minutes de chez eux. Je n'aime pas ces vilains arbres tordus : il doit y avoir un tas de bêtes entre ces racines.

Elle frissonna, et, se penchant comme quelqu'un qui écoute :

— Tiens, entends-tu ? Tu n'entends pas des coups sourds ? Chut... tiens, tiens... c'est sourd, sourd ! A cette heure-ci, dans la forêt, qu'est-ce que cela peut être ?... Le soleil se couche, si nous retournions ?

Je prêtai l'oreille, et j'entendis en effet un bruit sourd dont je devinai immédiatement la cause. J'aurais bien pu lui dire cette cause ; mais j'avais tant de plaisir à la voir là, près de moi, sérieuse, l'oreille tendue, la bouche entr'ouverte, ses yeux interrogeant les miens ; j'avais tant de bonheur à la sentir frissonnante contre ma poitrine et réfugiée en moi, si je puis dire, que, comme un égoïste, je répondis sans sourciller :

— Oui, en effet, c'est étrange ! J'entends des coups sourds... Allons voir, cela ne peut être bien loin.

— Aller là ! tu es fou, Georges, mon chéri !

Elle m'entoura de ses deux bras, et se haussant jusqu'à mon oreille :

— J'ai bien peur, me dit-elle tout bas ; retournons, je t'en prie, retournons.

— Comme tu es peureuse ! Tu n'as donc pas reconnu le coup de maillet des fendeurs qui travaillent dans la vente ?

— Et tu crois me rassurer avec tes fendeurs? Qu'est-ce qu'ils fendent, ces fendeurs-là?

— Ils fendent de grosses billes de chêne pour en faire des douves de tonneau; voilà tout le mystère!

— Tu en es bien sûr?

— Oui, ma chère.

— Et ce sont d'honnêtes gens, ces fendeurs?

— Surtout ceux-là, que je connais bien. Viens les voir, c'est à trois minutes.

Elle se décida à me suivre, non sans se faire un peu traîner. Quelques minutes après, nous étions dans l'endroit le plus pittoresque du monde, en face de deux ou trois cabanes semblables à ces huttes de sauvages que l'on aperçoit, dans les récits de Cooper, au bord du lac Ontario. Imaginez un amas de planches et de troncs d'arbres, le tout noirâtre, moussu, sombre, humide sous l'épaisse forêt et surmonté d'une cheminée blanche, d'où s'échappait un beau panache de fumée bleue, qui se perdait sous la voûte verte. Autour de ce campement, des troncs d'arbres amoncelés, des copeaux en montagnes, des planches d'un jaune rouge rangées en pyramide et sur une corde tendue d'un arbre à l'autre, deux ou trois linges essayant de sécher. Autour de ces huttes, le sol était battu, et, devant la petite porte-basse, une

dizaine de poules assemblées dévoraient le grain que leur jetait une vieille.

— Bonsoir, monsieur et madame, fit la bonne femme en nous voyant approcher. Ne voulez-vous pas entrer vous chauffer un peu? Il fait bien frais ce soir.

Louise regardait tout cela comme on regarde au théâtre un décor réussi. Nous entrâmes. — Le contenu était digne du contenant.

Au milieu de la hutte d'une forme irrégulière, toute pleine de coins et de recoins, flambait à terre le plus beau feu du monde, entre quatre barres de fer qui retenaient les tisons et indiquaient la place du foyer. La flamme montait haut, le toit étant percé comme dans l'*impluvium* d'une maison romaine, et, au delà de l'ouverture, à travers une large cheminée béante par où le jour descendait et montait la fumée, l'on apercevait les branches et le ciel gris; — dans les cendres un pot où quelque chose bouillait, et dans les coins de la cabane, encombrée de matériaux, de débris et d'outils de toutes sortes, trois hommes, dont un petit vieillard aux joues creuses et rouges comme la brique, cognaient à tour de bras. C'étaient le père, le fils et le gendre; ils vivaient ensemble, et, d'un bout de l'année à l'autre, été comme hiver, dans cette cahute où

nous étions et qui leur servait d'atelier, fendaient et refendaient des chênes.

Une fois par semaine environ, le fils allait au village chercher des provisions, et c'était tout. Le dimanche, toute la famille jouait aux boules à l'ombre des grands arbres.

Quand nous entrâmes, les travailleurs s'arrêtèrent, et chacun d'eux, après nous avoir salué, déposa l'énorme hache brillante dont il était armé, effroyable instrument, espèce de couperet de guillotine muni d'un petit manche, lame épaisse, pointue, énorme, bien faite pour exécuter des chênes, mais d'un aspect sinistre. Louise se rapprocha de moi sur le petit banc où nous étions assis.

— Nous ne vous empêchons pas de travailler? dis-je au vieillard.

— Merci, mon bon monsieur, mais nous allons souper.

Les deux jeunes gens abaissèrent leurs manches, et ils approchèrent une grosse table primitive formée d'une planche et de quatre pieds à peine dégrossis. Pendant qu'ils disposaient les assiettes toutes petites, épaisses, en faïence bleuâtre, la vieille avait été chercher une grande poêle et jetait au feu une brassée de copeaux.

Au milieu de cet intérieur étrange et rude, Louise me paraissait si fine et délicate, si élé-

gante avec ses longs gants de Suède, ses petites bottes molles et sa jupe retroussée! De ses deux mains étendues elle se garantissait de la chaleur de la flamme, et du coin de l'œil, tandis que je causais avec les fendeurs, surveillait le beurre qui commençait à chanter dans la poêle.

Tout à coup elle se leva, et prenant la queue de cette poêle des mains de la vieille femme :

— Laissez-moi vous aider à faire l'omelette, voulez-vous?

La bonne mère lâcha l'instrument en souriant, et Louise se trouva seule dans l'attitude d'un pêcheur à la ligne qui tient son roseau au moment où le bouchon commence à s'agiter. Le feu l'éclairait en plein; elle avait les yeux fixés sur le beurre liquide, les bras tendus et se mordant un peu les lèvres, sans doute pour se donner plus de force.

— C'est un peu lourd pour les petites mains de madame, fit le vieillard; je parie que c'est la première fois que vous faites une omelette dans une cabane de fendeur, n'est-ce pas, ma petite dame?

Louise fit signe que oui sans détourner les yeux.

— Les œufs! les œufs! cria-t-elle tout à coup avec une telle expression d'inquiétude que nous partîmes tous d'un grand éclat de rire.

— Les œufs! le beurre se gonfle!... Arrivez vite ou je ne réponds plus de rien.

La vieille battait les œufs avec animation.

— Et les herbes! cria le vieux.

— Et le lard et le sel! dirent les jeunes gens.

Alors tout le monde se mit à l'œuvre; on hachait, on taillait, on pilait, tandis que Louise, frappant de son pied et le teint animé, s'écriait :

— Dépêchez-vous! mais dépêchez-vous donc!

Enfin il se fit un grand vacarme dans cette poêle, et le grand œuvre commença. Nous étions tous autour de ce feu, regardant avec anxiété, car, chacun ayant mis la main à la pâte, le résultat de l'opération intéressait tout le monde. La bonne femme, à genoux près d'un grand plat, soulevait de son couteau les coins de l'omelette, qui commençait à se dorer.

— Maintenant, madame n'a plus qu'à retourner, dit-elle.

— Un petit coup sec, ajouta le vieillard.

— Faut pas y mettre de force, observa le jeune homme.

— D'un seul coup; houp! chère enfant, dis-je à mon tour.

— Si vous me parlez tous à la fois...

— Dépêchez-vous, madame.

— Si vous me parlez tous à la fois, je n'oserai jamais... C'est que c'est lourd comme le diable!

— Un petit coup sec.

— Mais je ne peux pas! ça va chavirer! Ah! mon Dieu!

Dans le feu de l'action, son capuchon était tombé. Elle était rose comme une pêche, ses yeux brillaient, et, tout en maudissant son sort, elle éclatait de rire de temps en temps. Enfin, après un suprême effort, la poêle s'agita, et l'omelette roula, un peu lourdement, je dois le dire, dans le grand plat que tendait la vieille.

Jamais omelette n'eut meilleure mine.

— Je suis sûr que la petite dame doit avoir les bras fatigués, dit le vieux fendeur en coupant de larges tranches dans son grand pain rond.

— Mais non, pas trop, dit ma femme en riant de bon cœur; seulement j'ai bien envie de goûter mon... notre omelette.

Et nous nous assîmes tous autour de la table, en face d'assiettes bien propres. — Au fond de la mienne se pavanait un coq tricolore. — Quand nous eûmes goûté l'omelette et le vin de ces braves gens, nous nous levâmes et nous reprîmes la route de notre chez nous. Le soleil était couché, et toute la famille du fendeur, sortie de la cabane, nous souhaita le bonsoir et nous regarda partir.

— Voulez-vous que mon fils vous accompagne? nous dit de loin la vieille.

Il commençait à faire sombre et humide sous

la futaie, et peu à peu nous nous mîmes à marcher d'un bon pas.

— Ces gens-là sont heureux, me dit Louise au bout de quelques pas; nous viendrons un matin déjeuner chez eux, veux-tu? Nous mettrons Bébé dans l'un des paniers de l'âne, et dans l'autre un gros pâté avec du bon vin... Tu n'as pas peur de te perdre, Georges?

— Non, ma chère, sois sans crainte.

— ... Avec un gros pâté et du bon vin... Qu'est-ce que je vois là-bas?

— Ce n'est rien, c'est un tronc d'arbre.

— Un tronc d'arbre... un tronc d'arbre! murmurait-elle. Et derrière nous, n'entends-tu pas?

— C'est le vent dans les feuilles ou quelque branche morte qui se brise en tombant.

Bien heureux ceux qui, le soir, au beau milieu d'un bois, se sentent aussi calmes qu'assis au coin de leur feu.

On ne tremble pas, mais le silence agace. Involontairement on cherche des yeux dans l'ombre, on voudrait définir les formes confuses qui apparaissent et se transforment à chaque instant. Tout un monde crie sous vos pas, se brise, et si l'on s'arrête, on entend au loin les hurlements plaintifs des chiens de ferme, le cri des chouettes qui s'appellent et d'autres bruits encore lointains ou proches qu'on ne peut s'expliquer. Quelque chose d'étrange vous

enveloppe et pèse sur vous. Si l'on est seul, on marche plus vite; si l'on est deux, on se rapproche et volontiers l'on se donne le bras. Ma femme se pendit au mien.

— Veux-tu nous faire bûcherons? Nous bâtirons une jolie cahute, bien simple, mais gentille; j'aurais de petits rideaux aux fenêtres, un tapis par terre, mon piano dans un coin.

Elle disait tout cela à voix basse, et de temps en temps sa main tremblait sur mon bras.

— Tu en aurais bien vite assez de ta cahute, ma petite chérie.

— Oh! le vilain!

Et puis elle ajouta au bout d'un instant :

— Tu crois donc que je ne vous aime pas, toi et ton fils? Oh! si, mes amis, je vous aime... Oh! si!... oh! si!... Le bonheur de chaque jour ne peut pas s'exprimer; on en vit si bien qu'on ne s'en aperçoit plus... C'est comme le pain du soir et du matin : qui donc songe à lui ôter son chapeau? et cependant c'est la vie... est-ce pas?

Mais de temps en temps, quand on se regarde soi-même, qu'on met sa tête entre les mains et qu'on pense, on se dit :

— Je suis ingrat, car je suis heureux, et je ne remercie personne.

Ou bien encore, quand on est bien seuls et

qu'on se promène bras dessus bras dessous... Tiens, dans ce moment-ci... ça n'a l'air de rien ce moment-ci, eh bien... je t'aime, mon amour, je t'aime !

Elle pencha sa tête sur mon bras et me pressa bien fort.

— Mon Dieu ! disait-elle, si je te perdais!

Elle parlait tout bas, comme quelqu'un qui a peur. Était-ce la nuit et le bois qui l'effrayaient ainsi, ou bien ce qu'elle disait?

— Moi, j'ai bien souvent rêvé, poursuivit-elle, que je vous disais adieu. Vous pleuriez tous les deux, et je vous serrais si fort contre moi que nous ne faisions qu'un... C'était des cauchemars, tu sais, mais je ne leur en veux pas, car ils m'ont bien fait voir que je vivais en vous, mes amis... Qu'est-ce qui craque? N'as-tu pas vu quelque chose qui passait devant nous?

Pour toute réponse, je la pris dans mes bras et je l'embrassai de tout mon cœur.

Et nous continuâmes à marcher; mais il nous fut impossible de renouer la conversation. De temps en temps elle me serrait le bras en s'arrêtant et me disait :

— Chut! écoute... Non, ça n'est rien.

Enfin, nous aperçûmes à travers les arbres une petite lumière qui disparaissait de temps en

temps, cachée par un tronc d'arbre et reparaissait ensuite. C'était la lampe qui nous attendait derrière le rideau du salon. Nous poussâmes la barrière, et nous fûmes chez nous. Il était temps : nous étions trempés.

J'allai chercher moi-même un gros fagot, et, quand la flamme fut petillante et claire, nous nous assîmes dans la grande cheminée. Elle frissonnait, la pauvre femme. Je la déchaussai et j'approchai ses pieds de la flamme, tout en les protégeant de ma main.

— Merci, mon ami, merci, me disait-elle en s'appuyant sur mon épaule, et elle me regardait avec tant de tendresse que je me sentais près de pleurer.

— Qu'est-ce que tu m'as donc raconté dans ce vilain bois, chère petite? lui dis-je lorsqu'elle fut mieux.

— Tu y penses donc? J'avais peur, voilà tout, et quand on a peur, on voit des fantômes.

— Nous nous ferons bûcherons, n'est-ce pas?

Et m'embrassant en éclatant de rire, elle dit :

— Viens nous coucher ; viens, homme des bois!

Ce fut, je crois bien, notre dernière promenade, et c'est pour cela que je m'en souviens. Bien sou-

vent depuis j'ai refait cette course par un temps sombre, quand le soleil se couchait; bien souvent j'ai repassé dans ces fougères où son pied s'était posé, et de ma main j'ai écarté les herbes, pauvre fou que j'étais! pour retrouver la trace effacée de ses pas. Souvent je me suis arrêté dans la clairière sous les bouleaux qui nous avaient mouillés, et j'ai cru voir dans l'ombre sa jupe s'agiter; j'ai cru entendre ses petits cris d'effroi, et, revenant le soir, j'ai retrouvé sur ma route tous les souvenirs qu'elle y avait laissés, depuis le hurlement lointain jusqu'aux craquements des branchettes, depuis les frissons de son bras jusqu'au baiser que je lui avais donné.

Une fois, j'entrai chez le fendeur. Je revis ces braves gens, la cahute enfumée, le petit banc où nous nous étions assis, et je demandai à boire pour regarder le verre où ses lèvres s'étaient posées.

— Et la petite dame qui faisait si bien les omelettes? Elle n'est pas malade, bien sûr? me dit la vieille femme.

Sans doute elle s'aperçut que des larmes tombaient de mes yeux, car elle n'ajouta rien, et je m'en allai.

C'est ainsi qu'excepté dans mon cœur, où elle est tout entière, tout ce qui fut elle s'efface, s'éloigne et s'obscurcit.

C'est la loi, mais c'est cruel! Mon pauvre enfant, lui aussi, apprend à l'oublier, et quand je lui dis, — c'est malgré moi :

— Cher petit, te rappelles-tu ta mère quand elle faisait ceci ou cela? — il me répond oui, mais je vois bien, hélas! qu'il ne s'en souvient plus.

# PEINES DE CŒUR

MADAME DE RAINCY, 30 ans.
MADAME DE LANZOLLE, 22 ans.
LE COMTE GONTRAN, 16 ou 17 ans.
JULIE, femme de chambre.

Une terrasse au milieu d'un parc et non loin du château, dont on aperçoit le perron à travers les arbres. A droite : un kiosque très-élégant avec vaste divan et guéridon. En dehors du kiosque, à gauche : fauteuils de jardin et table rustique.

MADAME DE RAINCY et MADAME DE LANZOLLE, assises autour de la table du jardin, font toutes deux de la tapisserie.

MADAME DE RAINCY, *après un silence, riant, l'aiguille à la main.* — Un bel homme!... un bel homme! c'est bien aisé à dire, chère petite; mais il faudrait s'entendre.

MADAME DE LANZOLLE. — Eh bien, entendons-nous.

MADAME DE RAINCY. — Pour moi, c'est une expression vide de sens; sur l'honneur! un bel homme!... qu'est-ce que cela veut dire? C'est comme *un paysage adorable, une valse entraînante.* Cela ne me représente rien, tant que je n'ai pas vu ou entendu. Voyons un peu vos beaux hommes, ma belle! je vous dirai ensuite ce que j'en pense.

MADAME DE LANZOLLE. — Mes beaux hommes!... vous êtes unique. Dirait-on pas que j'en ai plein mes poches! Ah! ah! ah!

MADAME DE RAINCY. — Eh bien! je ne vous en demande qu'un, là; en connaissez-vous un?

MADAME DE LANZOLLE. — Dame! M. de Saint-Vincent, — je vous cite celui-ci par hasard, — passe pour...

MADAME DE RAINCY. — Il passe!... Dites donc franchement qu'il est passé. Voilà bien ce que c'est qu'une réputation. Il est joli, votre exemple! Pas de cheveux, les yeux dans le front, des jambes folles, des épaules insensées! Qu'est-ce qu'il lui reste, je vous le demande? — Sa barbe et son nez. Voilà-t-il pas une belle affaire! Ne venez donc pas me parler de M. de Saint-Vincent; c'est un vieux débris, un suisse d'église, un... et bête! à couper

au couteau. (*Reprenant son ouvrage.*) J'aime infiniment mieux votre mari.

MADAME DE LANZOLLE. — Ce n'est pas le même genre. (*Elle se met à broder.*) D'ailleurs, je n'ai jamais dit que Raoul fût mal.

MADAME DE RAINCY. — Je le crois sans peine, ma mignonne. Aux lumières, M. de Lanzolle est étourdissant. Je le regardais hier au soir : il a un dos.

MADAME DE LANZOLLE. — Plaignez-vous donc. On jurerait que M. de Raincy en a deux.

MADAME DE RAINCY. — Dites tout de suite que Robert est bossu ; ne vous gênez pas.

MADAME DE LANZOLLE. — Je dis seulement, ma chère, que votre mari est si grand, si large, a des allures si imposantes, une démarche si...

MADAME DE RAINCY. — Bah ! tout cela va avec la cuirasse, le casque, les bottes et la plume, et vous sentez qu'on ne peut pas percher une mauviette sur un gros cheval de bataille. Dans la cavalerie, nous sommes obligés à cette tenue-là. Mais toutes ces pompes sont bien vides, allez ! vous verrez cela, petite folle. (*Avec éclat.*) Pour moi, je donnerais une demi-douzaine d'Apollons, avec leur Belvédère, pour un tout petit bonhomme, haut comme ma botte, gros comme rien, mais ayant le regard, le geste, le feu, l'éclair, le cœur, l'âme enfin. Je ne sais pas si vous me comprenez.

MADAME DE LANZOLLE. — J'entrevois... vous disiez?

MADAME DE RAINCY. — Je disais... mais vous allez pousser les hauts cris. Je voulais vous citer un exemple pour expliquer ma pensée. Vous trouvez que M. de Saint-Vincent est un beau cavalier, n'est-ce pas? Eh bien! si je vous disais que je lui préfère, mais de beaucoup... le neveu de la marquise. Ah!

MADAME DE LANZOLLE. — Le petit? Mais vous plaisantez, ma belle : c'est un enfant, il sort de chez les bons Pères.

MADAME DE RAINCY. — Assurément. Il est encore fort jeune, je ne le conteste pas; il est même assez chétif et un peu pâle. Mais il a une physionomie, une expression qui attire, une sorte de langueur... intéressante, une sorte d'inquiétude, de... je ne saurais pas exprimer cela; mais on sent qu'il y a une étincelle dans ce petit.

MADAME DE LANZOLLE. — Hélas! c'est bien ce qui désole sa bonne et excellente tante.

MADAME DE RAINCY. — Ne m'en parlez pas! Elle l'a fait venir ici pour le distraire un peu; mais quel soulagement apporter à un pauvre cœur que la passion mine?

MADAME DE LANZOLLE. — Il en est là, vraiment?

MADAME DE RAINCY. — Eh! mon Dieu! oui, le pauvre enfant! A son âge, est-ce étrange? Cela

prouve certainement une précocité de sentiment...

MADAME DE LANZOLLE. — Et une tendresse d'âme tout à fait...

MADAME DE RAINCY. — Tout à fait hors ligne, je ne vous dis pas ; mais comme c'est affligeant !

MADAME DE LANZOLLE. — Affligeant !... c'est effrayant que vous voulez dire. Chez ce jeune homme, la lame use le fourreau, voilà ce qui est évident.

MADAME DE RAINCY. — Sa bonne et excellente tante est dans une inquiétude ! Je vous laisse à penser dans quelle inquiétude elle...

MADAME DE LANZOLLE. — Parbleu ! (*Confidentiellement.*) Mais, dites-moi, ma belle, sait-on quel est l'objet de cette... affection ?

MADAME DE RAINCY. — Voilà ce qu'il y a d'atroce, c'est qu'on ne sait rien. Il renferme tout en lui, ma chère ! Un coffre-fort ! Oh ! quand la passion s'en mêle !... Prêtez-moi donc vos ciseaux, je vous prie.

MADAME DE LANZOLLE. — Ah ! mon Dieu ! où donc sont-ils ? Je les avais là il n'y a qu'un instant. (*Cherchant.*) Ce serait, dans tous les cas, une passion insensée ; il aimerait quelque objet... (*Retrouvant les ciseaux.*) Ah ! les voici !... Quelque objet indigne de lui !

MADAME DE RAINCY. — On se perd en conjectures. La marquise m'a montré, hier au soir, la lettre

que ces bons Pères lui ont écrite au sujet de son neveu. Cette lettre est naturellement très-touchante, quoique très-laconique.

MADAME DE LANZOLLE. — Eh! croyez-vous que ces bons Pères vont bavarder sur un pareil sujet?

MADAME DE RAINCY. — Les bons Pères?... Ah! ils connaissent bien le cœur humain, ma belle. Ah! grand Dieu! comment donc est-elle tournée, cette lettre? (*Elle cherche.*) Ah! oui : « Nous recommandons, madame la marquise, à votre pieuse sollicitude... sollicitude... l'état moral du jeune comte Gontran, votre neveu... » (*Elle cherche.*)

MADAME DE LANZOLLE. — Avec quel tact ces choses-là sont dites! — Vous n'avez plus de laine rouge?

MADAME DE RAINCY. — Plus du tout; désolée. — « Votre neveu.... votre neveu... » Ah! j'y suis : « Des préoccupations mondaines, dont nous ne pouvons nous expliquer la cause, semblent, depuis quelques mois, avoir pénétré dans son âme, et risquent d'en ternir prématurément la limpidité... etc., etc... Veuillez, madame la marquise, veiller... etc., etc... » Enfin, c'est un chef-d'œuvre, cette lettre. Mais il n'en est pas moins clair que cet enfant est follement épris. A seize ans, ma chère! Quelle calamité pour une famille!

MADAME DE LANZOLLE. — Il aura lu *Paul et Vir-*

*ginie* ou quelque chose de semblable; il n'y a rien de plus délétère pour l'innocence.

MADAME DE RAINCY. — C'est bien vrai ce que vous dites là. (*A voix basse.*) Moi, ça m'a remuée de fond en comble, de la cave au grenier. Et, cependant, c'était une édition revue avec soin; mais ça ne fait rien.

MADAME DE LANZOLLE. — Ce qu'il y a de triste, c'est d'abord la perte de son innocence, parce que... enfin... lorsque la pêche a perdu son duvet...

MADAME DE RAINCY. — C'est positif! (*Petit soupir.*)

MADAME DE LANZOLLE. — N'est-ce pas?... Rien ne remplace cela. Rappelez-vous le couvent... (*Petit soupir.*)

MADAME DE RAINCY. — Je sais bien que, tôt ou tard, il faut...

MADAME DE LANZOLLE. — Mais il vaut mieux tard, Seigneur! il vaut mieux tard.

MADAME DE RAINCY. — Il paraît que les avis sont bien partagés là-dessus, car, lorsque la marquise a exprimé au marquis les craintes que lui inspirait son neveu, le marquis a éclaté de rire.

MADAME DE LANZOLLE. — Ce que vous dites là est monstrueux.

MADAME DE RAINCY. — C'est pourtant la pure vé-

rité. (*Se retournant.*) Mais chut, ma belle! chut!

MADAME DE LANZOLLE. — Qu'est-ce qu'il y a? Vous vous êtes piquée?

MADAME DE RAINCY. — Chut! vous dis-je, le voilà! Vous ne le voyez pas? Il vient de ce côté.

MADAME DE LANZOLLE. — Qui cela?

MADAME DE RAINCY. — La jeune comte. Oh! le pauvre cher, il est navrant!

MADAME DE LANZOLLE. — Si nous tâchions de découvrir son... petit pot aux roses?

MADAME DE RAINCY. — Osez donc rire, méchant cœur! Nous allons l'effrayer si nous restons ensemble. Il ne nous abordera jamais. Éloignez-vous bien vite. Je vais essayer de le faire causer. Mais éloignez-vous donc!

MADAME DE LANZOLLE. — Vous avez raison, je me sauve. Mais vous me raconterez tout, vous me le jurez? (*Elle rassemble ses laines, sa broderie, et se sauve en emportant son panier à ouvrage.*) Vous me le promettez?

MADAME DE RAINCY. — Mais oui, mais oui... Chut!

MADAME DE RAINCY, *seule.* — C'est unique, je suis émue. S'il me voit, il s'enfuira, j'en suis certaine. (*Elle cherche des yeux, et, apercevant le kiosque, elle s'y réfugie, s'assoit sur le divan,*

*arrange ses cheveux et dispose les plis de sa robe.)*

*(Entre le comte par le fond. Il est extrêmement langoureux. Un chérubin. Les cheveux séparés sur le sommet de la tête. Vêtements blancs, cravate rose, escarpins. Il porte sous le bras droit un gros livre a tranche rouge, et sous le bras gauche une canne à pomme d'or. Il marche lentement, en effeuillant une marguerite. Madame de Raincy fredonne.)*

GONTRAN. — Un peu... beaucoup... pass... passi... (*Tristement et jetant la fleur.*) Je ne peux pas dire ce mot-là. Non, je ne le peux pas. Passionné... c'est impossible. (*Il s'arrête en entendant chanter, met la main sur son cœur et marche à pas prudents vers le kiosque. — Apercevant madame de Raincy.*) Ah !

MADAME DE RAINCY. — Ah !... Mon Dieu, que vous m'avez fait peur !

GONTRAN, *très-timidement.* — Alors, pardon... je m'en vais, madame. (*Il piétine et ne se retire pas.*)

MADAME DE RAINCY, *à part.* — Pauvre petit ! (*Haut, d'une voix insinuante.*) Monsieur, auriez-vous l'extrême bonté de m'apporter cette corbeille qui est là sur la table... Excusez-moi, mais je viens de me heurter le pied, je ne puis marcher.

GONTRAN, *avec beaucoup d'intérêt.* — Oh!...

MADAME DE RAINCY. — Ce n'est rien, je ne suis pas blessée.

GONTRAN. — Ah!

MADAME DE RAINCY. — La corbeille qui est là, s'il vous plaît... c'est une tapisserie que je suis en train de... (*A part.*) A son âge, mon Dieu! c'est horrible! (*Haut.*) Vous allez bien, depuis hier au soir, monsieur?

(*Gontran va prendre assez gauchement la corbeille, dont il respire le parfum en fermant les yeux; puis, un peu empêché par son livre et sa canne, il vient déposer la corbeille sur le guéridon du kiosque et se retire de deux ou trois pas avec précipitation. — Son gros livre tombe.*)

...Depuis hier au soir, vous allez bien? (*Gontran fait signe que oui.*) Mais vous emportez de bien gros livres en promenade! Cela ne s'appelle-t-il pas un vieux bouquin? Ah! ah! (*Avec une grimace coquette.*) Je jurerais que cela contient de la chimie ou de la physique. (*Elle sourit.*) N'est-ce pas?

GONTRAN, *ramassant le livre.* — Cela? c'est mon livre de méditation que les bons Pères m'ont donné avant de partir; il n'y a pas de chimie.

MADAME DE RAINCY. — Vous méditez donc beaucoup ?

GONTRAN. — Oh! oui!...

MADAME DE RAINCY. — Dans ce livre-là ?

GONTRAN. — Oh! non!

(*On sent qu'il est effrayé de ce qu'il vient de dire; il veut s'éloigner.*)

MADAME DE RAINCY. — Monsieur... cher monsieur, encore un petit service. Je n'ai plus de laine. Vous ne voudriez pas, pendant un petit instant... deux aiguillées seulement! (*Elle lui présente l'écheveau avec le plus gracieux sourire.*)

(*Gontran, ne sachant comment refuser, met la canne sous le bras, s'approche, tend les mains, reçoit l'écheveau et attend debout.*)

MADAME DE RAINCY. — Vous êtes un peu trop haut comme cela. Seriez-vous assez bon pour vous asseoir. (*Elle se recule et fait une place.*) Ici... tenez, là. (*Gontran s'assoit et frémit de tout son être.*) (*A part.*) Maintenant, du sang-froid : je veux tout savoir... (*Haut.*) C'est une bien belle propriété que celle de madame votre tante, n'est-ce pas? Ce parc mystérieux... (*Elle prononce tout cela en regardant de temps en temps le jeune homme d'une façon très-poétique.*) ces grands arbres qui laissent baigner leurs branches

dans le cristal du lac, le silence, l'ombre, le calme... oh ! l'adorable endroit !

GONTRAN. — Il n'y a pas que cela... (*Il baisse les yeux.*) d'adorable.

MADAME DE RAINCY, *tournant le peloton.* — Je ne tourne pas trop vite ainsi? Vous sentez ma laine; est-ce que le parfum vous en est désagréable? C'est qu'elle a été parmi mes sachets. Ambre et verveine; c'est un parfum dont j'ai coutume. Cela ne porte pas à la tête et cela est fin, délicat. (*Elle tourne plus vite. — Gontran se rapproche d'elle.*) Vous ne savez pas ce que je remarquais tout à l'heure?

GONTRAN, *regardant madame de Raincy avec beaucoup d'intérêt.* — Non, madame.

MADAME DE RAINCY. — Eh bien! je remarquais que vous aviez... l'air... triste, préoccupé. Est-ce que vous avez quelque ennui? (*Elle tourne très-rapidement. Gontran suit le mouvement avec ses mains.*) Oh! mais je suis folle et bien indiscrète!

GONTRAN. — Il n'y a pas d'indiscrétion à cela, madame. (*Après avoir hésité, prenant une grande résolution et à demi-voix.*) Je suis très-malheureux!

MADAME DE RAINCY, *à part.* — Enfin! pauvre petit ange, il va tout me raconter. (*Haut.*) Ah! mon

Dieu! que me dites-vous là et que vous arrive-t-il? Pauvre jeune homme!

GONTRAN, *se rapprochant tout à fait, avec effusion.* — J'aime!... j'aime!... voilà ce que j'ai, madame.

MADAME DE RAINCY. — Pauvre jeune homme!... Ah! que je compatis à vos... à vos... Vous aime-t-elle?

GONTRAN. — Qui cela, madame?

MADAME DE RAINCY.—Qui cela! mais... (*A part.*) Quelle naïveté charmante! (*Haut.*) Mais, mon Dieu... elle, elle enfin, la personne que vous aimez... C'est que, voyez-vous, mon cher monsieur, vous ne pouvez pas vous imaginer combien la confiance que vous me témoignez me touche. Il me semble vraiment que nous sommes de vieux amis... Vous aime-t-elle, cette personne?

GONTRAN, *prenant la main de madame de Raincy et l'embrassant.* — Oh! vous êtes bonne, vous. Je vous remercie bien, madame. (*Jouant avec la main qu'il n'a pas lâchée et l'embrassant encore.*) Vous êtes bien bonne, bien bonne! (*Long silence.*)

MADAME DE RAINCY, *se retournant pour essuyer ses yeux avec la main qui lui est restée libre.*) — (*A part.*) Il est charmant, le malheureux enfant! (*Haut.*) Vous aime-t-elle?

GONTRAN, *sans lâcher la main et baissant les*

*yeux.*) — Mais je ne peux pas le dire. Tout ce que je sais, c'est que je l'aime.

MADAME DE RAINCY, *avec émotion.* — Oh ! charmant, charmant !

GONTRAN. — C'est que je l'aime de toutes les forces de ma vie et qu'elle est tout pour moi. Vous parliez tout à l'heure des allées mystérieuses, des arbres qui se penchent pour se mirer dans l'eau, des horizons lointains, de la senteur des prés, du ruisseau qui murmure et qui coule en effleurant la mousse... Eh bien ! toute cette poésie, pour moi, c'est elle, toujours elle. Dans les fleurs qui se pâment lorsque arrive le soir, dans la rosée qui brille au sommet des herbes, dans les chansons qui saluent l'aurore et font résonner les bosquets, dans les étoiles qui scintillent le soir, partout enfin, je ne vois qu'elle. Elle emplit mon cœur, elle emplit la nature, et sans son sourire, le monde s'éteindrait.

MADAME DE RAINCY. — Mais quelle est-elle donc enfin, mon ami ?

GONTRAN. — Ah ! si je le savais ! (*Il se rapproche. Sa tête est presque sur l'épaule de madame de Raincy.*)

MADAME DE RAINCY. — Comme il est éloquent, mais comme il est dissimulé !

GONTRAN, *tirant de son sein un médaillon vide pendu au bout d'une chaînette.*) — Voyez, dans

ce cercle d'or, entre ces deux lames de pur cristal. Voyez-vous ?

MADAME DE RAINCY. — Oui, certes, mais il n'y a rien.

GONTRAN. — C'est là que seront ses cheveux. J'en prendrai une boucle, là, derrière l'oreille.

MADAME DE RAINCY. — On est émue devant une pareille tendresse.

GONTRAN. — Je prendrai la mèche chérie, je l'arrondirai, ainsi qu'un anneau d'or, et je l'emprisonnerai dans le petit reliquaire qui ne me quittera plus, oh! non, qui ne me quittera plus, car il restera là, sous le grand linceul blanc, et je l'emporterai dans la tombe... Et, tenez, je voudrais être mort. Si vous saviez comme je l'aime! (*Il éclate en sanglots, entoure le cou de madame de Raincy et l'embrasse plusieurs fois de suite.*)

MADAME DE RAINCY, *fort effrayée.* — Ah! mon Dieu! mais que faites-vous, monsieur? Cher enfant! Il perd l'esprit... Si mon mari passait par là! Mais c'est du délire.

GONTRAN, *avec désespoir.* — Je vous fais donc horreur? Ah! dites-le? moi qui vous croyais bonne! Pourquoi me repoussez-vous? je suis si malheureux!

MADAME DE RAINCY. — Je ne vous repousse pas, mais enfin!...

GONTRAN. — Si, vous me repoussez, parce que

mes larmes effarouchent votre bonheur. Et moi qui me disais : Je verserai mon âme dans la sienne, je lui dirai tout ; je... (*Il s'assoit sur les genoux de madame de Raincy et veut l'enlacer de ses bras.*) Oui, je lui dirai tout... tout...

MADAME DE RAINCY, *le repoussant en criant.* — Mon Dieu, mais il est fou ! c'est affreux ! Madame de Lanzolle, ma belle ! au secours !... Monsieur, relevez-vous. Venez, ma belle !... Bonté divine ! (*Elle sort du kiosque.*)

MADAME DE LANZOLLE, *accourant.* — Qu'est-ce qu'il y a, chère amie ? Me voilà. J'étais tout près d'ici.

MADAME DE RAINCY. — Je m'en doutais bien. (*Très-émue.*) Il n'y a rien... presque rien ; seulement, ce jeune homme vient d'avoir un mouvement de... désespoir, quelque chose d'affreux, de navrant. Restez auprès de lui, je cours chercher un cordial... du vinaigre, de l'eau de mélisse, que sais-je ?... Soyez pleine de douceur avec lui, mon ange, je reviens. (*Elle s'éloigne à petits pas pressés.*)

GONTRAN, *qui est resté assis dans le kiosque, la tête dans ses mains.* — Ah ! que je suis malheureux ! (*Il ouvre au hasard le gros livre à tranche rouge, resté sur le guéridon, puis le referme.*) Ce

livre-là, c'est bien écrit, mais ça n'a pas le sens commun. (*Il aperçoit madame de Lanzolle.*) Ah!

MADAME DE LANZOLLE, *se trouvant nez à nez avec le jeune homme.* — Oh!

GONTRAN, *toujours avec des larmes dans la voix.* — N'ayez crainte, chère madame. Je pleure, mais je n'ai pas de méchanceté. Je ne suis qu'un pauvre enfant, vous voyez, un pauvre enfant qu'on peut repousser loin de soi. Cette dame qui sort d'ici vient de vous le dire, n'est-ce pas? J'ai bien vu qu'elle vous parlait.

MADAME DE LANZOLLE, *attendrie.* — Vous vous méprenez, cher monsieur; madame de Raincy m'a dit que vous étiez malheureux, très-malheureux.

GONTRAN. — Ah! c'est joliment vrai, allez!

MADAME DE LANZOLLE. — Eh! vous m'en voyez émue, cher monsieur, bien émue!

GONTRAN. — D'abord, si vous pleurez, ça va encore me rendre plus malheureux.

MADAME DE LANZOLLE, *à part.* — Pauvre enfant! — Peut-être ne vous a-t-on pas compris : il est certaines délicatesses de sentiment qui échappent à la masse; mais, je vous en conjure, ne me confondez pas avec tout le monde. Madame de Raincy...

GONTRAN. — Ah! c'est madame de Raincy qui

vient de partir? Son mari est cui... (*Gros soupir.* cuirassier?

MADAME DE LANZOLLE. — Précisément, oui, cuirassier; mais...

GONTRAN. — Elle est très-bien, sa femme, très-bien.

MADAME DE LANZOLLE. — Oui, c'est une charmante personne, mais un peu légère, un peu mondaine, peut-être; de sorte qu'il est certains murmures du cœur, certaines souffrances délicates de l'âme qu'elle est bien capable de ne point apprécier.

GONTRAN. — Oh! comme c'est bien dit! Je lui ai tout raconté à elle, à la femme du cuirassier, je lui ai ouvert mon âme; eh bien, elle n'a rien compris, elle m'a repoussé loin d'elle avec mépris. Va-t'en, petit, va-t'en. Ah! tu aimes? eh bien! tant pis pour toi.

MADAME DE LANZOLLE. — Ah! l'impiété!

GONTRAN. — N'est-ce pas, madame? (*Il la regarde longuement.*) Mais je vois que vous êtes meilleure qu'elle (*Il lui prend la main.*), que vous êtes bonne, vous, vraiment bonne! (*Il embrasse la main.*)

MADAME DE LANZOLLE. — Oh! mon Dieu! je n'ai point le cœur mauvais. (*A part.*) Il est vraiment touchant!

GONTRAN. — Ce n'est pas de ma faute, n'est-ce

pas, si j'aime de tout mon cœur, si l'amour me brûle, si mes nuits sont sans sommeil, si le parfum de ses cheveux m'enivre et me rend fou?

MADAME DE LANZOLLE. — Calmez-vous, je vous en supplie.

GONTRAN. — Ça, c'est impossible; ce que vous me dites là ne sert à rien. Ça n'est pas ma faute si le moindre de ses regards fait bouillonner mon sang, si le satin de sa peau m'aveugle, si... si... si chaque matin je trouve mon pauvre amour noyé dans l'océan de mes larmes.

MADAME DE LANZOLLE. — Bonté divine!

GONTRAN. — Tenez. (*Il tire de son gilet son médaillon, puis le remet en place.*) Non, j'ai montré cela à l'autre dame, la femme du cui... (*Gros soupir*) rassier. (*Il fouille dans ses poches et en retire un gant à plusieurs boutons.*). Tenez, vous voyez bien.

MADAME DE LANZOLLE, *discrètement.* — C'est le gant de la personne que vous aimez?

GONTRAN. — Mais je ne peux pas vous le dire... J'ai encore autre chose. (*Il fouille de nouveau dans ses poches.*)

MADAME DE LANZOLLE, *les larmes aux yeux.* — Ayez du courage, mon ami; pardonnez-moi de vous appeler ainsi, mais vos chagrins me touchent, vous le voyez. Ayez confiance en moi, ouvrez-moi votre pauvre cœur; qui sait? peut-être

bien puis-je quelque chose. Au moins ferai-je tout au monde pour sécher vos larmes... Oh! tout, allez! je suis bien sincère.

GONTRAN. — C'est vrai, ce que vous dites là? bien vrai?

MADAME DE LANZOLLE. — Mais sans doute. (*Le comte, avec un élan subit, se précipite dans les bras de madame de Lanzolle.*) Qu'est-ce? Grand Dieu! il perd la raison!... Monsieur! Quelqu'un! Julie! Madame de Raincy! Julie!

GONTRAN, *avec désespoir.* — Ah! vous me haïssez aussi! (*Il tombe comme évanoui sur le canapé.*)

JULIE, *accourant.* — Qu'est-ce qu'il y a? Grand Dieu! madame est pâle comme un marbre!

MADAME DE LANZOLLE. — J'ai... j'ai... je n'ai rien; c'est fini, me voilà remise... Prends soin de ce jeune homme, je crois qu'il est fort mal... un accès, je ne sais. Il lui faut de l'eau de Cologne, quelque chose... Et madame de Raincy qui ne revient pas! Je cours; aies-en bien soin, Julie. (*Elle s'éloigne en courant.*)

JULIE, *s'approchant à petits pas.* — Ah! mon Dieu! encore une crise! Mais c'est affreux! (*Lui écartant les cheveux.*) Il est joli comme les amours! (*Elle lui défait sa cravate et lui frappe*

*légèrement dans les mains.*) Monsieur, revenez à vous. Heureusement que son cœur bat encore! (*Elle s'assoit et met la tête du jeune homme sur ses genoux.*) Ah! voilà ses yeux qui s'entr'ouvrent.

GONTRAN, *faiblement.* — J'ai cru que j'allais mourir! ah!...

JULIE. — Non, monsieur, non; voilà qui est fini.

GONTRAN, *très-étonné, puis ravi d'entendre cette voix.* — C'est vous, mademoiselle Julie! vous ne me détestez donc pas, vous? vous avez donc pitié des malheureux qui souffrent? Hier au soir, déjà, vous m'avez consolé. J'ai bonne mémoire! et mon cœur est reconnaissant, allez! Oh! ma petite Julie, que vous avez une belle âme! (*Il prend la tête de Julie de l'un de ses bras, et, l'attirant à lui, il l'embrasse longuement.*) Oui, une belle âme! (*Il l'embrasse encore.*)

JULIE, *à part.* — Ça fend le cœur, ma parole!

(*Madame de Raincy et madame de Lanzolle, qui sont arrivées par le fond, tenant, l'une un verre d'eau sucrée, l'autre une bouteille d'eau de mélisse, aperçoivent, toutes les deux en même temps, Gontran en train d'embrasser Julie. — Long silence. — Les trois femmes se regardent mutuellement avec méfiance. — Qui trompe-t-on, ici? semblent-elles se dire.*)

GONTRAN, *après avoir promené sur elles trois un regard langoureux, triste et absolument naïf, lève les yeux au ciel.* — Dites-moi laquelle je dois aimer, mon Dieu!

MADAME DE LANZOLLE. — Allons, prenez notre bras...

MADAME DE RAINCY. — Et rentrez avec nous...

JULIE. — Au château...

GONTRAN. — Ah! je suis bien malheureux, allez!

# MES VOISINS DE CAMPAGNE

## I

### MONSIEUR LE CURÉ

Monsieur le curé de *** est un enfant du pays. Si à l'heure qu'il est il porte la soutane et édifie le canton par son exemple, c'est que la Providence l'avait marqué de son doigt, et aussi qu'une légère inégalité des jambes le rendait impropre aux travaux des champs.

C'est cette infirmité qui décida sa vocation et lui ouvrit la carrière sacerdotale, où, grâce à Dieu, il gagne tout doucement le ciel au petit trot de ses vertus.

Il est adoré, et c'est justice. Jeune encore, alerte,

robuste, il fait la chaîne aux incendies, soulève d'une main des poids fabuleux, et n'était un embonpoint précoce qui gêne un peu sa démarche tout en lui donnant une rondeur et une bonhomie charmantes, il ne craindrait pas à la course les plus jeunes gars du village. Ce qu'il a de charmant, c'est l'affabilité et la franchise de l'accueil. Personne ne sait tendre plus cordialement la main, personne n'a un visage plus ouvert et plus gai, un rire plus communicatif, un regard plus engageant. Son œil petit, sympathique, vous sourit de loin, vous fait accueil et vous invite à causer. Toujours humide et brillant, cet œil laisse souvent échapper dans la conversation une belle grosse larme limpide et transparente qui déborde sur sa paupière et sur la surface de laquelle se réfléchissent le ciel, les arbres, les blés. Cette larme est comme un miroir où se reflètent tous les objets voisins, et je ne peux pas regarder en face monsieur le curé sans apercevoir mon portrait dans ses yeux.

Cette goutte transparente, toujours prête à tomber, ce diamant éblouissant, donne à sa physionomie un air de fête, de bonne humeur et de gaieté qu'il n'ignore pas; aussi n'est-ce qu'à regret que de temps en temps, après un éclat de rire et lorsque son diamant devenu trop gros va s'échapper, qu'il le ramasse de son gros pouce.

Faut-il le dire? une grande partie de ses qualités morales lui viennent de l'excellence de son estomac. Il l'avoue lui-même, après les repas il se sent meilleur : son cœur s'entr'ouvre, son esprit s'épanouit sous l'influence d'une digestion facile. Ses plus beaux sermons lui sont venus sur les lèvres sans efforts, le soir, en sucrant son café, et le cognac exquis de madame la comtesse fit naître en son cerveau mille pensées édifiantes qui peut-être n'y seraient pas venues sans cela; à jeun, c'est un digne homme; après les repas, c'est un saint.

Ce n'est pas que cela m'étonne. J'ai toujours considéré une bonne digestion comme la preuve d'une conscience pure.

Il est certains appétits qui ont je ne sais quoi de respectable et d'évangélique. Le dirai-je? — Eh bien, oui : je crois que les gros mangeurs sont en majorité des gens vertueux; et, pour ma part, je ne suis pas étonné que, parmi les âmes pieuses qui pratiquent le plus spécialement les vertus chrétiennes, on rencontre autant d'estomacs bien portants, curieux et actifs.

Madame la comtesse, dont je viens de mentionner le cognac exquis, est la personne la plus noble, la plus riche et la plus vertueuse du pays; et monsieur le curé, qui naquit sur ses terres, pour ainsi dire, à l'ombre de son château, lui est absolument dévoué. Il n'est d'ailleurs sorte de gâte-

ries, quasi maternelles, de soins affectueux, de douceurs charmantes, dont madame la comtesse ne comble monsieur le curé. Il en est reconnaissant, son cœur n'ayant jamais connu l'ingratitude.

Deux fois par semaine il dîne au château, cela est de fondation. Monsieur le curé tousse-t-il, — immédiatement une douzaine de pots de confitures et un panier de bordeaux s'acheminent vers le presbytère. Monsieur le curé a-t-il éternué en faisant sa partie de tric-trac, le lendemain matin il reçoit une jolie paire de poulets gras, ou bien un beau pain de sucre. C'est à la comtesse qu'il doit de brûler des bougies, à elle qu'il doit les ornements du maître-autel, les vases en porcelaine dorée qui sont dans la chapelle de la sainte Vierge, à elle qu'il doit son missel doré sur tranche et sa cafetière à esprit-de-vin, sa sonnette en plaqué, son chemin de croix qui joue la peinture à l'huile et son grand fauteuil en cuir dans les profondeurs duquel il réfléchit de midi à deux heures — surtout pendant les chaleurs; — à elle qu'il doit la grosse cloche de l'église que l'on entend distinctement à deux lieues, et son cache-nez tricoté en laine noire dans lequel il s'enveloppe en hiver pour retourner chez lui; à elle qu'il doit le cierge pascal et le tapis de sa chambre, son beau calice d'or et les boucles de ses souliers; à elle

qu'il doit d'être le plus heureux curé de France. Comment ne lui serait-il pas reconnaissant ?

Eh bien ! qui se douterait qu'au milieu de tout ce bien-être notre bon curé a parfois des chagrins ? Qui se douterait qu'un remords, un doute, une crainte lui traverse le cerveau et lui serre le cœur, lorsque le temps est à la pluie ou que le carême commence ? Rien n'est plus vrai pourtant. Le bon curé est de temps en temps confus de tous les bienfaits de la comtesse; il craint que toutes ces douceurs ne lui jouent un mauvais tour au point de vue de son salut éternel; il éprouve comme un embarras à digérer son bonheur, et son âme ressent des pesanteurs. Il songe à ses péchés, il a des scrupules. Les privations des premiers chrétiens et les souffrances des martyrs lui reviennent en mémoire. Saint Laurent lui apparaît furieux, menaçant, avec son gril à la main, et il voit dans ce gril un reproche direct aux côtelettes un peu saignantes qu'il aime particulièrement.

Mais, au premier rayon de soleil, toutes ces terreurs puériles, qui prouvent néanmoins la bonté de son cœur, s'évanouissent. Il se dit alors que tous ces dons ne s'adressent pas à lui, mais au ministre du culte, au curé de la paroisse; que toutes ces attentions dont il est l'objet sont un hommage indirect adressé au Seigneur, et qu'enfin, le bon Dieu acceptant les présents que lui fait

madame la comtesse, il serait pour ainsi dire in convenant, irrévérencieux, coupable même, que lui, curé, ne cherchât pas à imiter le Seigneur.

D'ailleurs, comment refuser à madame la comtesse, dont le château est plus vieux que l'église et s'élève presque aussi haut; à madame la com tesse qui lui tirait les oreilles lorsqu'il était enfant; à elle, dont le nom est si ancien, la fortune si grande et les vertus si énormes, que tout le can ton a le chapeau à la main lorsqu'elle passe? Peut-il oublier que la grande dame traite le préfet lui-même presque cavalièrement et parle à l'évêque avec une sorte de familiarité? que tous les fermiers des environs sont ses locataires; qu'elle est comtesse enfin, et que, comme chacun le sait, son titre lui vient de Dieu?

Lui appartient-il à lui de faire cause commune avec les ivrognes républicains du bourg qui braillent le dimanche dans les cabarets? Lui appartient-il de discuter l'ordre établi, de mettre en doute la plus sainte des traditions du passé et de fronder la noblesse qui, à cette époque de doute et d'irrévérence, reste fidèle à la religion et en est le plus ferme soutien?

Ce bon curé lit peu, mais il pense beaucoup et il pense bien, comme vous voyez. Il voit un lien sacré et respectable entre la noblesse et la religion, et, après la croix qui domine le maître-autel

et la mitre de son évêque, ce qu'il regarde avec le plus de respect dans ce bas monde, c'est l'écusson fleurdelisé qui orne le château. Il est indigné lorsque arrivent jusqu'à lui les discours impies et révolutionnaires des commis-voyageurs qui détournent les filles, parlent d'égalité, se grisent et jouent au billard.

L'Égalité ! se dit-il; est-ce que le bon Dieu n'a pas voulu de tout temps qu'il y eût des grands et des petits, des riches et des pauvres ? Est-ce qu'il n'a pas voulu de tout temps que les ministres de sa sainte religion fussent heureux et vécussent dans un bien-être matériel qui leur donnât plus de liberté d'esprit? N'a-t-il pas voulu qu'il y eût toujours des comtesses pleines d'égards pour leur curé ? Il entrevoit alors que sous ces pots de confitures et ces pains de sucre se cachent les questions sociales les plus graves; il entrevoit qu'il serait peut-être bien en désaccord avec l'esprit de l'Église en refusant ces dons qui sont comme un hommage rendu à la religion, et il accepte toutes ces bonnes choses par respect de la tradition et par amour du droit divin.

Il faut bien dire maintenant que si la comtesse accable son curé de bontés, le reçoit chaque semaine deux fois à sa table et l'admet le soir à son jeu, elle n'est pas sans lui demander des prières nombreuses et fréquentes pour le repos de l'âme

de son noble époux. Ce fut d'abord une messe quotidienne, puis des prières spéciales, puis des lectures pieuses, des chapelets, des oraisons, des cierges à faire brûler, des aumônes à distribuer, toujours dans le but respectable d'améliorer la position du défunt. Ce pauvre et excellent curé se trouva peu à peu envahi par les soins que nécessitait l'âme de son suzerain. Il n'eut plus un moment à lui, et comme il voulait remplir consciencieusement ses engagements, il fut obligé, pour ne rien oublier, de dresser un petit programme où chaque heure du jour était marquée par un pieux exercice au profit du comte.

Cette âme tenait une place énorme, nécessitait de grands labeurs, et le bon curé frémit un beau jour en songeant que si, par malheur, il se trouvait au purgatoire — et cela était probable — quelques autres de ses paroissiens, il lui était matériellement impossible de leur apporter par ses prières le moindre soulagement.

Il en fut troublé, car il a bon cœur; de sorte qu'il se disait souvent : « Mon Dieu! qu'il est désagréable pour une âme reléguée dans le lieu d'expiation de ne point avoir conservé de relations sur la terre ! » Une ou deux fois il négligea pendant une petite demi-journée l'âme de monsieur le comte pour songer au salut de ses autres paroissiens, mais il lui sembla que cette demi-

journée était un vol fait au château, et jamais il ne parvint à se mettre dans la tête, quelque bonne volonté qu'il y mît, que le repos éternel de Jean-Claude, ivrogne et braconnier, de son vivant, pût être comparé au repos éternel de M. le comte, descendant des croisades. Il prit donc le parti de ne plus s'occuper que de ce dernier, et il s'en trouva bien; madame la comtesse ne sut plus comment lui exprimer sa reconnaissance.

— Ah! mon cher curé, mon excellent ami, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour le comte, disait-elle souvent; — vous ne revenez pas au salmis, monsieur le curé?

— Faites excuse, madame la comtesse, si Dieu exauce les prières que je lui...

— Est-ce que vous n'aimez plus le salmis?... Le moulin de mon meunier qui touche au presbytère ne vous incommode pas au moins? L'idée m'en est venue ce matin. Ce tic-tac perpétuel... je n'ai point voulu renouveler le bail avant de m'assurer que ce meunier eût votre approbation... Mais quelle piquette vous sert-on là pour boire avec le salmis! Bernard, quelle piquette servez-vous là à monsieur le curé!

Et l'excellent homme répétait en lui-même :

— Oui, quelle piquette me sert-on là!

— Ce n'est point là mon vieux pomard, ajoutait la comtesse.

— A coup sûr, ce n'est point là le vieux pomard de madame la comtesse, murmurait le curé.

— Il est inouï que Bernard néglige ces choses!

— C'est sans mauvaise intention... une petite négligence, ajoutait-il en souriant avec bonté.

La douceur de son regard eût désarmé un tigre.

Ne croyez pas que le digne homme ait accepté sans combat le vieux pomard et soit arrivé tout de suite à cette liberté d'allures, à cette aisance dans le bien-être qu'il possède maintenant.

La première fois qu'il se trouva sur le parquet ciré du salon de la comtesse avec des souliers un peu trop ferrés qu'il sentait glisser malgré lui, il éprouva un état de malaise extrême, l'affabilité de la châtelaine augmentait encore son embarras; il se sentit rougir en apercevant ses grosses mains rouges; son chapeau lui échappa, il voulut le rattraper et son pied glissa sur le damné parquet. Il ne tomba pas, mais un des clous de sa chaussure pénétra dans le bois et marqua son passage par un sillon profond, ineffaçable. Madame la comtesse fit des prodiges de grâce et d'esprit pour l'empêcher de regarder cette blessure du parquet qui le torturait visiblement; il s'en fut la honte au front, et sans perdre de temps alla commander une paire de souliers fins.

Je rappelle ce petit fait qu'il aime à se rappeler lui-même, parce que ce fut son premier pas dans cette vie de bien-être, dans cette vallée de douceurs où maintenant il chemine à petits pas, la tête haute, la paix dans le cœur et le sourire aux lèvres.

# II

## MON AMI PAUL

### I

A cinquante pas de l'endroit que j'habite, se dresse entre deux ormes une maisonnette au toit noirâtre. Une petite porte disjointe et qui crie sur ses gonds donne accès dans une grande chambre qu'éclaire une étroite fenêtre encore munie de petites vitres en losanges réunies par de minces lames de plomb. C'est à cette lumière d'un autre âge qu'on aperçoit dans la demi-teinte quelques meubles vieux de deux siècles et que l'usage a rendus brillants et noirs comme de l'ébène poli. Un lit à colonnes, drapé de vieille perse à personnages, se dresse dans un coin et n'ajoute pas peu au pittoresque de cette étrange demeure. — Tout un côté de la chambre est occupé presque en entier par une de ces énormes cheminées où François Ier aurait pu se chauffer et dans le fond de laquelle.

au coin d'un vieux tison qui ne s'éteint jamais, le père Paul, mon ami, se réfugie chaque soir en enfonçant son bonnet. La mère Paul, avec laquelle je suis également fort lié, a dû être belle dans son temps, et maintenant encore, malgré les glaces de l'âge, lorsqu'elle donne à boire à l'enfant qu'elle élève, on lui surprend des mouvements de tête gracieux et coquets qui font rêver à son cou d'autrefois.

Quand j'arrive, et je ne manque jamais de lui faire ma visite du soir, mon vieil ami bat invariablement le briquet, de sa grosse main tremblante.

— Eh bien! les voisins, comment cela va-t-il ce soir?

— Ben des mercis, not' bourgeois. Les soirées sont fraîches tout à l'heure; asseyez-vous là, dans ce coin : on n'a point de vent.

Et le père Paul, qui me sourit de son petit œil perçant, se lève avec lenteur en traînant sur les dalles ses gros sabots bruyants et poussiéreux. Il va prendre dans un coin le grand fauteuil qu'il apporte au coin du feu. C'est que le père Paul n'est plus jeune, et depuis quarante-cinq ans qu'il tire la brouette et casse les cailloux sur la grand'-route, son front s'est hâlé sous le soleil, et son corps s'est brisé. A l'heure qu'il est, il marche

courbé en deux, et sa main tremble quand de la pointe de son couteau il étale sur son pain bis la miette de fromage tombée sur la table.

Quoi qu'il en soit, son œil est brillant, sa voix vibrante, et lorsque, le dimanche après vêpres, nous entamons la partie de boules, il retrouve sa gaieté et ses jambes de vingt ans. Toutes les joies de l'enfant se peignent sur son honnête visage, quand, les jambes écartées, le regard fixe, la bouche entr'ouverte et la boule en main, il vise le but et médite un grand coup. Sa petite pipe noire comme de l'ébène, maintenue seulement par ses gencives dégarnies, tremblote à chaque mouvement qu'il fait. L'excellent homme, qui ne murmure jamais, et après de grandes peines se contente des petites joies que la Providence lui envoie! Il n'est pas parfait, et une fois l'an, à la fête du souverain, il va se griser au bourg et revient par le plus long, heureux comme un roi, souriant aux cailloux et rasant les fossés.

Grâce à cette habitude, le père Paul a toujours été l'ami du gouvernement : aussi a-t-il pleuré de joie lorsque son fils est entré dans les gendarmes. Ce fils, il l'aime de tout son cœur, comme fils et comme gendarme, et voudrait sans cesse lui faire écrire. Le père Paul ignore l'art de faire courir une plume sur les feuilles de papier, il a donc recours à moi. J'arrive le soir avec armes et bagages;

je m'installe à côté de la chandelle, et nous commençons.

— Eh bien, père Paul, en avez-vous bien long aujourd'hui ?

— J'en aurais ben long tout de même, si j'avais la ressouvenance de ce que je veux y dire. Souvent, quand je pioche, j'me dis : Tiens, faudra y dire ça ! Je fais un nœud à mon mouchoir, mais je ne m'en souviens pas davantage... Ah ça! voyons... (*Il se gratte la tête et concentre son attention.*) Dites-y d'abord que nous nous portons ben... Et puis si sa femme est accouchée... (*Il cherche.*)

— Vous n'avez pas beaucoup de mémoire, mon vieux.

— Que voulez-vous ! le soleil vous brûle tout ce qu'on a dans la tête! C'est mon gars qu'est pas embarrassé pour tourner un mot d'écrit! Vous sentez, comme gendarme, faut ben qu'y sache manier une plume. Pauvre cher enfant du bon Dieu ! tout petit il avait l'idée à la science, et quand je l'emmenais avec moi dans la forêt, il écrivait dans la poussière avec une petite branche. Qu'il était drôle quand il voulait tirer ma brouette! Je l'mettais dedans ben sûr, et y riait que ça faisait plaisir. Maintenant c'est marié, ça a des enfants... Enfin, faut ben que ça tourne la roue de c'monde.

— Mais vous l'aimez toujours, votre gendarme?

— Eh ben! quoi donc que j'ferais sans ça? c'est le plaisir du pauvre monde... Ah ben! merci, si je ne l'aimais pas!

— Allons, mon vieux, essuyez cette petite larme que je vois là dans le coin, et continuons la lettre.

— Au fait, c'est juste. Où donc que j'en étais? (*Il se gratte encore la tête et s'essuie l'œil avec son pouce.*)

— Je ne me souviens tout d'même plus de ce que j'voulais y dire après... V'là que ça me revient. — Marquez-y : Que si sa femme est accouchée, que tu nous le fasses assavoir par un écrit, à seule fin de ne pas l'ignorer... Le bon Dieu va tout de même un peu vite; v'là son troisième enfant! Mais vous sentez que, comme gendarme, ça n'est pas la même chose que nous autres paysans.

MÈRE PAUL, *du fond de la cheminée.* — En v'la ben des bêtises! Qué que tu veux que ça y fasse au bon Dieu qu'y soit gendarme?

PÈRE PAUL. — Ça y fait, ça y fait que...

MÈRE PAUL, *d'un air supérieur.* — Tiens, donne-moi donc le biberon.

PÈRE PAUL. — Ça y fait que, puisque notre fi est du gouvernement, il a le moyen.

MÈRE PAUL. — Quand j'te dis de me donner le biberon et plus vite que ça. T'entends donc pas la

petite qui crie?... Avec tes bêtises... Oui, ma mignonne, j'te vas donner à boire... Dodo...

PÈRE PAUL, *s'animant le biberon à la main.* — J'm'entends. Il est du gouvernement, et quasiment, j'en suis aussi, puisque je suis cantonnier de deuxième classe, et je peux dire que si je ne suis pas de première, ça n'est pas une justice, aussi vrai que v'là un biberon...

MÈRE PAUL. — Quand j'te dis de me l'donner, au lieu de faire de la politique!... Mets-y le lait dedans.

PÈRE PAUL. — Je ne fais pas de tort à quiconque, puisque je dis la vérité.

MÈRE PAUL. — Ah ça! te dépêcheras-tu? Avec du sucre... Tète un peu voir si ça vient.

PÈRE PAUL. (*Il tète un instant en continuant la conversation avec la main.* — J'ai tiré trop fort, j'ai avalé une mouche qu'était dedans. Il y en a quasiment de trop à cette heure, des mouches, et ça fait ben du mal aux bestiaux... ça les dévore... Ah! c'est comme je vous le dis, ça les dévore.

MOI. — Allons, père Paul, et cette lettre?

PÈRE PAUL. — Vous avez raison! (*Il réfléchit et tire sa petite pipe noire de sa poche.*) Quoi donc que j'y disais à mon garçon?... Oui, c'est ben ça... que si sa femme est accouchée qu'il nous le fasse assavoir par un écrit (*Il tire son mouchoir, qu'il dépose sur la table.*), par un mot d'écrit... (*Il*

*tire sa blague à tabac, qu'il met près du mouchoir.*) J'avais pourtant encore quéque chose à ly marquer.... Voyez-vous, le tabac est ben plus frais en l'entortillant comme ça.

MÈRE PAUL. — Hé! l'homme! et c'te chandelle? Tu vois ben que faut la rafraîchir?

PÈRE PAUL *se lève et coupe la mèche avec des ciseaux à tondre les moutons.* — D'ailleurs ça a toujours été un bon sujet que mon gars, y ne serait pas dans le gouvernement sans cela, et bon fils, on peut le dire. Y en a pourtant qu'abandonnent leurs parents!... Vous connaissez ben sûr la comédie de l'enfant prodige? C'est là qu'il y a un mauvais gars qui joue jusqu'à sa culotte. Et pourtant qu'il avait un bon père! J'ai vu c'te comédie-là à la foire de Blois. On la jouait dans une baraque et ils donnaient devant la porte, en dehors, un aperçu.

MOI. — Il y a longtemps de cela, père Paul?

PÈRE PAUL. — Oh! je vous parle de cinquante ans, mais je m'en souviens tout d'même. Pour lors l'enfant prodige qu'avait quitté son père, à ce qu'on m'a dit, car je ne dirai pas que j'ai vu le commencement, je mentirais. Enfin tout d'même on le voit là qui joue aux cartes. Il a une blouse toute neuve et une casquette ben propre. — Ah! je n'ai pas de chance, qu'il dit, v'là trois chopines que je perds, et je n'ai plus d'argent. — Tiens, j'te

joue ma casquette au piquet, qu'il dit à son camarade. — C'est dit, que dit l'autre. — Y perd sa casquette. — Bast! j'te joue ma blouse. — Y perd encore sa blouse. Si vous l'aviez vu, ça faisait de la peine. La sueur y coulait du front. — Allons, je vois ben, qu'il dit, que Dieu se retire de moi. (*S'animant et cherchant à imiter la voix de l'acteur.*) Je vois ben que je suis damné. Je suis un pas grand'chose et un ivrogne. Si seulement je retrouvais...

MÈRE PAUL. — Que diable! quéque tu y a mis dans ce biberon? y ne va plus.

PÈRE PAUL, *sans se retourner.* — J'te dis que c'est les mouches. Si seulement je retrouvais mon bonhomme de père!... Oh! n'y a rien de plus beau que c'te comédie-là.

MOI.— Mais, mon vieux père Paul, et cette lettre?

PÈRE PAUL. — Vous avez bien raison... Eh ben, mais c'est fini c'te lette, j'y ai dit tout. J'ai pourtant encore queuque chose qui se cache dans ma tête... J'y ai encore pensé à ce matin. (*Se frappant le front.*) V'là que ça me revient. Mettez-y là dans le bas : Tu ne manqueras pas de nous faire assavoir si c'est une fille ou un garçon.

MÈRE PAUL. — J'te dis que c'est pas les mouches et qu'il est bouché en tout. Ah! bon Dieu de bon Dieu! un biberon bouché, un enfant qui crie et un homme qu'est bête! Me v'là ben!

II

Ce n'est qu'à grand'peine, en traînant ses sabots, que le soir, au soleil couché, l'ami Paul regagne sa demeure, précédé de sa brouette, qu'on entend de loin grincer dans l'allée du bois.

— Ah! bon Dieu de bon Dieu! fait grand chaud tout de même sur c'te route, fait-il en lâchant sa brouette, surtout que j'dois casser de la pierre à demain!

Puis se retournant vers sa petite-fille, de sa démarche lente et brisée :

— Eh ben! quoi donc, quoi donc? on n'y dit donc rien à ce grand-père?

Et il rit le pauvre cher homme. Son petit visage brûlé se creuse de mille rides, et sous les poils de ses sourcils qui tombent comme les branches d'un saule son petit œil brille et sourit.

Il n'est point bête! et sur bien des sujets il a des idées. Sur le clergé et l'administration des ponts et chaussées, par exemple, il est intarissable.

— Vous comprenez ben que quand je suis là sur c'te route à faire mes accotements, une suppo-

sition, ou ben à rabattre les frayés ou ben à réparer un petit encaissement. Car il m'en faut des encaissements! j'ai trois côtes dans mon canton... vous comprenez ben qu'avec trois côtes!... Enfin!... eh ben, quand je suis là à piocher, ça travaille toujours ça. — (*Il touche son petit front de son gros doigt rouge.*) — Et quand je casse du caillou, je pense : Ah! c'est pas les *chagnoignes* de l'archevêché qui feraient c't'ouvrage là au grand soleil, avec des *chaudes* pareilles!

— A propos de quoi me parlez-vous de chanoines, père Paul?

— Ah! monsieur veut rire ben sûr, — j'dis les *chagnoignes* parce que c'est tous des faignants, c'est su. — Enfin faut que ça soit comme ça, c'est comme les nobles. Si le bon Dieu en fait pousser c'est que ça sert à quéque chose. — Il y en a qui disent : Pourquoi qu'y a des taupes qui mangent tout, qui n'y voient pas seulement clair et qui ne servent à rien? — Eh ben! ceux qui disent ça, ils ont tort. Si c'est comme cela c'est que faut que ça reste... Excusez que je prenne ma masse pour y mettre un manche. On en use de ces manches à casser la pierre! Elle est ben dure comme l'diable, c'te pierre, et obstinée! elle préfère ronger le manche de mon marteau plutôt que de céder, et s'il vous plaît, à quoi que ça lui sert? — à rien du tout : plus qu'elle s'obstine et plus que je lui fais

du mal. Que voulez-vous, quand on n'est pas le plus fort faut bien plier! C'est comme quand on a voulu empêcher monsieur le maire d'avoir sa musique; eh ben! quoi donc que ça y a fait? — Puisque c'est le maire et qu'il voulait avoir une musique!

— De quelle musique parlez-vous donc?

— Comment! vous ne savez pas qu'il y a une musique au bourg? — Y en a ben vingt ou vingt-cinq, et avec un uniforme. Ah! c'est un joli coup d'œil! Y en a-t-il des drôles d'instruments là-dedans! — Eh ben, c'est pas encore ben arrangé à mon idée. C'est les plus petits gars qu'ont les plus grosses musiques. Ils soufflent là-dedans, faut voir! et ils sont rouges qu'on croit qu'ils vont éclater. — Si faut pas avoir le diable au corps pour inventer de ces affaires-là! Moi, ce qui m'amuse le plus, c'est le maître. Lui il n'a pas de musique, mais par exemple, il a un plumet sur la tête, puis un petit morceau de bois noir, et il vous agite ça à droite et à gauche... Ah! il n'est pas maladroit avec son petit bâton, et d'son pied donc! il tape par terre et puis il fait *pchh* et *psst*, — y a des moments où il a l'air d'être en colère, — il roule des yeux! faut croire que ça ne va pas comme il veut, alors y s'démène, y s'démène! Les autres gars, qu'y ne sont pas endurants, dame! v'là que ça les agite de le voir comme cela, et y s'pressent, y soufflent

dans leur manivelle, y tricotent des doigts sur les clavettes qu'il y a dessus... à qui ira le plus vite, quoi! et ta ta ta, et ton ton ton, et boum boum, et tout le tremblement et la sueur qui coule. — Tenez, le fils du maire, qu'est le plus petit de tous, souffle dans la musique qui fait le plus peiner. C'est-y raisonnable? Comment qu'ils appellent cela? c'est comme un entonnoir avec des boutons de culotte sur le côté... ah! un piston! Eh ben, le petit travaille dans le piston, et qui travaille ben, faut croire, puisqu'il y a des moments où les autres ne peuvent pas le suivre, — c'est ça que je voulais vous dire, — ce petit-là y ne transpire pas du tout!... ça fera un solide gars tout de même s'il continue.

Le plus fort, après lui, c'est le clerc du notaire; quand il a sa manivelle, il n'y a pas moyen de le dominer. Y fait un bruit avec son satané bout de bois creux, c'est à ne pas s'entendre. Les autres ont beau vouloir l'étouffer en soufflant plus fort... oui, je t'en moque, cours après. Ah! c'est joli, la musique du bourg! seulement, comme disait madame la marquise :

— A qui que ça sert de faire jouer toutes ces musiques-là à la messe?

J'ai pensé que madame la marquise disait cela à seule fin de jouer un tour à monsieur le curé, qu'elle n'aime pas; oh! je sais bien qu'elle ne

l'aime pas. Enfin! suffit... je vas toujours emmancher ma masse.

— Que voulez-vous donc que la marquise ait contre le curé?

— Elle a un'haine contre lui. Elle a un dessous et elle n'y pardonnera jamais.

— A propos de quoi cette haine, ce dessous?

— A propos, à propos... à propos que quand on a porté son défunt en terre, c'est la faute du curé si on a été obligé d'aller au trot et dans des chemins qui ne sont guère bons, vu qu'il y a des frayés et pas d'encaissements. Ce qui fait que monsieur le marquis a été diablement secoué et que s'il n'avait pas été bien mort, une supposition, ça aurait ben pu le faire revenir, ça y a fait une rude peur à madame la marquise! Voilà l'histoire : Il y avait deux communes qui auraient ben voulu avoir cet enterrage-là, à cause de la bâtisse qu'on devait faire dans ce cimetière. Vous sentez, c'est l'ornement d'un cimetière ces choses-là; pour lors le convoi avec les voitures était déjà parti pour la commune de T... quand le curé d'ici a réclamé; ça a fait une histoire.

— Mais, monsieur le curé, qu'elle disait en pleurant, c'est affreux!

— Mais, madame la marquise, c'est impossible.

— Mais enfin!

Tous les invités avaient leur tête triste aux por-

tières des voitures, ça faisait de la peine. Pas moins qu'il a fallu retourner en faisant le grand tour par la forêt, à cause du pont qu'était démoli à ce moment-là; de sorte que lorsque la marquise a vu qu'il était une heure et demie, elle a dit au cocher du mort d'aller au trot, et c'est là que monsieur le marquis a été secoué.

Eh ben! voyez ce que c'est : quand le cortége est arrivé à l'église, le curé avait déjeuné, et vous savez que quand ils ont déjeuné, ça ne peut plus aller pour les cérémonies. Il l'eux y a dit tout de même une petite messe, mais ce n'était pas une messe avec tout ce qu'il faut, vu qu'il avait déjeuné.

Et c'est pour cela que madame la marquise a un'haine, un dessous contre le curé, et qu'à n'y pardonnera jamais, ça c'est réglé.

Ah! faut dire que je ne les aime guère non plus les curés. D'abord ils ne m'ont fait que des misères. Y m'ont ben refusé de me marier, dans le temps, si je ne l'eux y achetais pas une permission de six francs, vu que nous étions dans le carême. Eh bien! quoi donc? que j'y ai dit. Si c'est un péché de se marier maintenant, c'est pas les six francs qui changeront la loi du bon Dieu. Six francs! je me serais plutôt pas marié; mais vous allez voir : Ma noce était invitée, les violons et tout, j'avais acheté du boudin; ma femme me

dit : C'est tout de même ben chagrinant; faudrait voir s'il ne voudrait pas en rabattre quéque chose. Ma foi, qu'est-ce que je fais, — je n'avais peur de rien dans ce temps-là, — je vais trouver l'évêque. L'évêque..; je ne l'ai pas vu ben entendu, je n'étais pas assez dans le grand pour cela, mais enfin je vas trouver un des *chagnoignes*, et, que je lui dis : Monsieur le *chagnoigne* j'ai invité la noce, et, ma foi, ça me fait grand dépit d'être retardé; seulement que j'aime mieux ne pas me marier du tout que de donner six francs au bon Dieu qui n'en a pas besoin. Alors y s'est assis devant sa table comme qui dirait là et y m'a fait un mot d'écrit qu'il m'a donné en me disant : Voilà pour votre curé.

Bon, que je me dis, y a de l'espoir et je vas prendre une chopine au *Coq Rond*, qu'était à cette époque-là sur la route, devant la borne n° 6; après ma chopine je m'en reviens, — trois bonnes lieues, s'il vous plaît, — et je retourne chez le curé. Il déplie le mot d'écrit, y me regarde sous ses lunettes, et, tout en se grattant la tête : — Eh ben! mon garçon, je te ferai cela pour quatre francs, qu'y me dit.

Ah ! bon Dieu de bon Dieu ! — ça me faisait mal au cœur tout de même, mais il a ben fallu l'y donner. — Quoi faire ? j'avais le boudin, les violons, et la noce qu'était là.

Tout ça c'est pour vous dire que c'est un métier où on gagne son argent sans suer. Ah! oui, sans suer!

Tenez, elle ne veut pourtant pas s'abouter c'te gueuse de masse... Est-ce que tu vas te mettre du côté des pierres, toi?

Maintenant faut être juste de dire que je n'y ai pas donné ses quatre francs. — V'là comme ça s'est fait : après la messe v'là que je demande à M. le curé ce que je lui dois pour son travail, — pas vrai, faut rien devoir à personne? — Y me répond : dix francs.

Si c'est possible, je vous demande un peu? Ah! quand j'ai vu cela je lui ai dit : Eh ben, maintenant que je suis marié, venez les chercher vos dix francs. — Il n'est jamais venu; mais j'ai tout de même regret de l'y avoir dit cela. — Il ne fait pas bon quand ils vous en veulent, ces gens-là, — je ne crois pas qu'ils soient si sorciers qu'on le dit, mais tout de même il y a du mystérieux là-dedans.

Enfin il m'a ben marié, quoique je n'aie pas payé. Ben marié!... que trop ben!

# A LA CAMPAGNE

---

## PENDANT QU'ELLES CUISENT

Vous le dirai-je, ami? mes mains sont rouges et sanglantes. Durant toute une longue journée, j'ai pilé, pressé, massacré des milliers de victimes dont le sang coulait à flots dans des vases profonds. J'ai fait cela avec un sourire infernal sur les lèvres, et la rage au cœur; puis, dans mon ivresse, j'ai réuni tous ces horribles débris, tous ces membres affreux, et j'ai repressé, repilé, remassacré, en sorte que pas une goutte de la rouge liqueur n'a échappé à mon effort.

O honte! — Et le soleil éclairait cette œuvre de ténèbres, qui m'a laissé courbaturé, anéanti, mais satisfait. Satisfait, oui, mon ami, et on le serait à

moins, car j'en aurai en comptant bien 57 ou 58, et si je fais réduire, et les soumets à trois bouillons, 53 ou 54 environ.

— Mais 54 quoi, homme dangereux?

— 54 pots de confitures, parbleu! et sucrés, je vous l'assure. Une livre de sucre pour une de fruits; c'est la bonne mesure. A l'heure qu'il est le jus vermeil de mes groseilles et de mes framboises emplit jusqu'aux bords une large bassine, et un feu doux aux petites flammes bleuâtres achève paisiblement le travail, tandis qu'étendu sur deux chaises je regarde le soleil qui se couche et les ombres qui grandissent.

C'est une bonne chose, savez-vous, que des confitures transparentes et limpides contenues dans un pot de cristal. Que de souvenirs d'enfance dans cette gelée que la lumière traverse et fait briller comme un grenat! Vous souvenez-vous de la place qu'il occupe dans la vie du bébé, ce cher pot aux douceurs, et avec quelle joie le petit homme voit la cuiller d'argent s'enfoncer dans ses profondeurs, puis ressortir pleine du délicieux nanan? La maman, de ses doigts roses, taille une tartine mince et fine, sur laquelle on étale en couche mince la transparente gelée, et le bébé, qui piétine d'aise, étend les mains. Ses petites lèvres gourmandes frémissent déjà d'un im-

patient désir, son œil implore, tout son corps s'agite, l'eau lui en vient à la bouche et les larmes aux yeux.

— Tu seras bien sage?

— Oh! oui, petite mère, répond-il en étendant la main.

— Tu ne désobéiras plus jamais?

— Oh! non, petite mère, plus jamais, jamais!

Que ne promettrait-il pas, le cher amour, pour obtenir sa tartine!

Confitures, premier amour de l'enfance, n'êtes-vous pas aussi le premier grain de ce chapelet de désirs qui emplissent la vie et que l'homme égrène d'un doigt fiévreux et inquiet?

Confitures, femmes, amour, richesses, honneurs, on vous demande en piétinant, la gorge sèche et la tête en feu. Valez-vous mieux l'un que l'autre?

Pauvres confitures, je vous calomnie; vous valez mieux cent fois.

Activons le feu et remettons du sucre; les miennes sont à leur premier bouillon, et la grande cuiller que j'agite dans le nectar trouve déjà plus de résistance. Je la soulève, et le jus qui adhère tombe comme à regret en s'effilant avec paresse. En termes de cuisinière, mes confitures

font la goutte. Nous sommes sauvés. Je réponds de tout.

Et quand, au lit depuis un mois, la fièvre vient à se calmer, qu'à la souffrance succède ce bien-être qui présage la santé, et qu'un beau matin l'estomac se réveille gai, frais, dispos, en demandant un bœuf tout entier :

— Eh bien! dit le docteur en soulevant le rideau, voilà une bonne mine, le pouls est calme, l'œil gai ; vous êtes guéri.

— En effet, cher docteur, je me sens mieux; mais, dites-moi, mon ami, que comptez-vous me donner à manger? J'ai grande envie d'une aile de dinde truffée et d'un hareng.

— Vous n'êtes pas difficile, mon gaillard. Nous commencerons pour aujourd'hui par un peu de... confitures sur une tartine.

— Merci, bon docteur, j'aurais préféré le dinde; mais enfin, merci, homme charitable, vous êtes un grand docteur, un éminent docteur.

Comme on songe à cette tartine, comme elle apparaît succulente et consolatrice dans les rideaux du lit, et comme à l'heure indiquée on la suit avidement des yeux, posée coquettement sur son assiette blanche, portée triomphalement par les mains aimées de votre chère garde-malade !

Les gourmandises de la première enfance vous remontent confusément au cerveau, on est heureux de vivre, on se sent les dents longues et l'estomac creux.

Une tartine; rien qu'une! Les confitures et la santé.

Tenez, mon bon ami, voici le second bouillon qui se manifeste. Modérons le feu, c'est prudence.

Mais j'y songe, n'allez-vous pas vous moquer de moi? Faire des confitures, c'est assez niais; le dire, c'est absurde; l'écrire, c'est idiot. C'est ma foi vrai, mais que voulez-vous, je n'en rougis pas; j'avais des montagnes de groseilles, les framboisiers pliaient sous leurs fruits; j'ai retroussé mes manches, et vous savez le reste.

Tout le monde s'est mis à l'œuvre. Enfouis sous d'énormes chapeaux de paille et armés de vastes paniers, domestiques, femme, enfant ont travaillé sans relâche. Au grand soleil, on a fait la cueillette, tandis que Bébé marchait dans les plates-bandes et se barbouillait des pieds à la tête.

Puis chacun a vidé son panier sur la grande table de la cuisine, et notre rouge récolte s'est dressée en une montagne énorme.

Les travailleurs étaient autour de la table,

égrenant avec ardeur sous un rayon de soleil qui, se faufilant sous les feuilles, venait à travers la vieille fenêtre dorer les fruits et égayer le tableau.

C'était à peindre.

C'est qu'aussi j'ai une admirable cuisine, mon bon ami. Une compagnie y manœuvrerait à l'aise, et sous la grande cheminée qui se dresse au fond comme un fantôme, avec sa plaque fleurdelisée et ses grands chenêts herculéens, des quartiers de chêne y brûleraient à l'aise.

C'est dans ce coin sans doute qu'au retour de la chasse, le seigneur blaisois déposait son épieu en sifflant ses chiens qui venaient s'étendre devant l'âtre, le museau dans la cendre et l'œil sur la flamme. Le maître dégrafait son pourpoint et découvrait son front hâlé en demandant du vin, du vin du cru, comprenez-vous, mon bon ami? de ce vin que je bois ici dans un verre à pied, et que je trouve d'une aimable verdeur. J'ai idée que ce châtelain ne faisait pas ses confitures. Le soir venu, fatigué de la chasse, il tirait les gros verrous de cette cuisine voûtée et s'endormait, les pieds sur l'énorme bûche et le dos appuyé contre la muraille, heureux de son petit château et fier de ses grands arbres.

Comme il rirait sous sa longue moustache, le

vieux seigneur, s'il me voyait, moi Parisien campagnard, égrenant les groseilles et pressant les framboises dans la cuisine où résonnait sa voix sonore! Comme il rirait en voyant les maigres et pâles gentilshommes du pays caracolant en veste blanche et en gants paille sur des chevaux plus maigres qu'eux! comme il rirait de nos allures, de nos faiblesses, de nos costumes! comme il me briserait d'un revers de sa main gantée de buffle et me chasserait de sa cuisine, moi, ma bassine et mes paniers!

Heureusement qu'il n'est plus là, et que je puis rire de lui, qui dormait après boire et dédaignait les confitures! Je puis rire de lui... sans doute, mais je ne le fais pas. Je ne saurais rire du rude chasseur au poignet de fer, à la voix éclatante; car, lorsque, le soir venu, la lune éclaire les vieux troncs d'arbres, j'ai cru le voir dans les profondeurs du taillis, courbé sous le gibier et suivi de ses grands chiens. Est-ce un vieux saule au bord d'un fossé? est-ce mon suzerain qui regagne le logis? peu importe! les bouleaux tremblotent sous les rayons d'argent, le bois est sombre... L'entendez-vous? — Parlons bas, pour ne pas réveiller le passé qu'abritent encore ces vieilles murailles et que protégent ces grands arbres.

Ce pigeonnier carré, bâti comme une forteresse et surmonté de son pignon féodal, n'est pas de

ceux dont on plaisante. Son air est grave, et la barbe verdâtre qui recouvre ses pierres ajoute à son austérité. Il n'a qu'un œil, lucarne immense qui couronne son front, mais dont le regard sévère semble vous dire : J'ai vu les chasses de vos aïeux, avortons que vous êtes! respectez vos seigneurs ou craignez que leur fantôme ne soulève ces pierres noirâtres et ne se venge de vos sourires.

Voyez-vous, mon ami, il faut être modeste et ne pas parler haut quand on habite de pareils endroits. Je ne regarde pas sous mon lit avant de me coucher, je sais que d'autres le font dans la maison; mais quand le vent souffle le soir, je me demande malgré moi si les portes sont bien fermées, et lorsque le plafond craque, je songe à ce grand grenier vide, sombre, profond et inhabité, et je... Voici le troisième bouillon de mes confitures qui commence! Qu'on m'apporte les pots!

Je n'ai que le temps de vous serrer bien cordialement la main.

Votre bien dévoué,

Z....

(J'ai peur qu'elles ne soient trop cuites.)

# VENT DU SOIR

J'étais allé passer une quinzaine de jours à la campagne chez le vieux major Lambert, ex-chirurgien de l'armée.

Le major Lambert, il n'est point inutile que vous le sachiez, est mon oncle, et possède sur les bords de la Loire un de ces petits palais blancs et roses tout entourés de verdure qui émaillent le versant de la colline.

C'est un pays charmant dont mon vieil oncle est épris. Ce qui le charme surtout, c'est qu'on se visite beaucoup sur les bords de la Loire, en sorte qu'on n'est jamais seul. Grâce à ces habitudes, je me trouvai, trois ou quatre jours après mon arrivée, présenté et reçu assez intimement dans plu-

sieurs petits châteaux voisins, en particulier dans celui qu'habite une des plus aimables et des plus riches familles du pays, — nous l'appellerons, si vous le voulez bien, la famille d'Arain. — M. d'Arain était un homme tout rond, peut-être un peu trop rond, ayant toujours son sécateur à la main et aux pieds des chaussures vernies recouvertes de caoutchouc quand il faisait humide, parlant haut, crachant loin et sec, aimant à fumer sur sa terrasse, son avant-scène, de gros cigares en soulevant le petit doigt. Du reste, vieil ami de mon oncle, excellent homme, heureux d'être riche, ce qui n'est pas rare, et bon pour tous, ce qui est moins commun.

Disons pour mémoire que madame d'Arain était une personne absolument insignifiante; que mademoiselle Valentine d'Arain, sa fille, était blonde et fort habile sur le clavecin; que M. Raoul d'Arain, frère de la jeune fille blonde, portait des cravates bleues, des vestes blanches, avait une bague au doigt, et nous aurons suffisamment décrit les hôtes du château. J'allais oublier pourtant un personnage qui n'est point sans importance dans cette petite histoire, un invité de distinction, M. Alfred de Baron. Cet élégant personnage m'avait déplu tout d'abord. Trente ans environ, moustaches rouges et hérissées, crâne dégarni, flanqué de deux petites touffes.

Il avait un œil impertinent, marchait à petits pas comptés, soignait fort sa main blanche, parlait peu, souriait à chaque instant d'un sourire dont il était difficile de s'expliquer le sens. Il laissait aller la conversation sans y prendre part et, profitant d'un silence, lançait de ses lèvres pincées un mot que je trouvais presque toujours absurde, mais dont tout le monde riait aux éclats. Ce M. de Baron était donc l'hôte de la maison et me paraissait avoir les sympathies de tout le monde; on l'appelait de Baron avec une certaine familiarité respectueuse, et lorsque, par hasard, le maître de la maison le rencontrait dans le parc, il poussait le cran de son sécateur et le remettait dans sa poche, ce qu'il n'eût fait pour aucune autre personne.

Mais ne nous perdons pas dans des détails inutiles et revenons au fait.

Ce soir-là, j'avais dîné seul chez les d'Arain, mon brave oncle ayant beaucoup souffert dans la journée de sa balle, qui tout à coup était descendue d'un bon pouce. Il me l'avait fait toucher du doigt. Positivement cette balle avait fait un chemin prodigieux depuis la veille.

— Ce qui prouve, avait ajouté le major, qu'il y aura de l'orage ce soir. Donc je reste, fais seller un cheval, et bon appétit.

Le dîner avait été bon; les convives, quoique

trop nombreux, avaient été joyeux; — on fuma le cigare en se promenant dans le parc et vers neuf heures on rentra au salon. Il y était arrivé quelques visites durant notre absence. A ma grande surprise, car je ne connaissais pas encore bien les usages du pays, je trouvai les femmes en demi-toilette de bal, décolletées, parées, et les hommes en tenue. On causa un instant, puis on roula le piano vers le milieu de la pièce et madame d'Arain dit à sa fille, du fond de son fauteuil :

— Si tu nous faisais un peu de musique, mon amour.

— Oh! la bonne idée! mais certainement, ce sera charmant, murmura-t-on dans les coins.

Mademoiselle Valentine s'avança sans beaucoup d'embarras, imprima deux ou trois tours au tabouret criard et, ayant ôté ses longs gants de Suède, qu'elle jeta sur la table d'harmonie, elle se frotta les mains en disant :

— Qu'est-ce donc que je vais jouer?

— Quelque chose de tes rêveries allemandes, tu sais, mignonne? fit la maman. Tra la la la... c'est adorable, cette rêverie!

La chère enfant fouilla dans son porte-musique et en retira le morceau demandé.

— C'est que l'accompagnement n'est pas commode; est-ce que quelqu'un voudrait me tourner les pages? Justement, monsieur, vous qui

êtes musicien, ajouta-t-elle en se retournant vers moi.

Par hasard je me trouvais près du piano. Je m'inclinai en souriant, et, prenant une chaise, je m'assis près de l'exécutante. Je ne connais rien de plus absurde que cette fonction de tourner les pages. On est en évidence, les yeux sont fixés sur vous, on n'a pour se distraire et chasser le sentiment de son ridicule ni l'enivrement de la difficulté à vaincre, ni le charme des applaudissements; si l'on paraît trop affairé, on passera pour un niais; si l'on affecte trop d'aisance, on passera pour un impertinent... Peut-être, après tout, suis-je prodigieusement timide. Le fait est que je me trouvais l'air bête et que j'étais un peu embarrassé.

Les siéges s'alignèrent, les jupes se firent mutuellement place, et le silence s'établit.

Cette rêverie allemande était une musique naturellement fort rêveuse, pleine de langueurs et de larmes. Aux premières notes, je compris tout de suite que mademoiselle Valentine en saisissait les nuances les plus délicates. L'émotion se devinait dans sa voix vibrante; dans ses yeux brillants on présageait une larme...; elle chantait avec âme, véritablement. Je risquai un coup d'œil sur l'assemblée : l'attendrissement le plus sincère était peint sur tous les visages; tous les regards fixés

sur nous, sur elle, veux-je dire, suivaient avec recueillement les sensations diverses qu'exprimaient ses traits. A ce moment-là même elle exécutait de sa belle voix pleine un point d'orgue d'un effet irrésistible. La respiration des auditeurs s'était arrêtée, on eût entendu le vol d'une mouche, et moi-même je sentais poindre un frisson lorsque tout à coup, au beau milieu d'un silence habilement ménagé par le compositeur, il se produisit...

Vous ne vous doutez pas, j'en suis sûr, cher lecteur, de la tentation à laquelle je résiste en ce moment. J'ai envie d'arrêter là mon histoire, non par ruse de guerre, je vous jure, mais uniquement à cause de l'embarras extrême où je me trouve pour continuer mon récit.

C'est que le malheureux petit bruit qui se produisit alors n'était point un bruit ordinaire. Il avait quelque chose de mystérieux, de flûté, de perçant, de sournois et d'agressif en même temps, qui excitait au plus haut point la curiosité. Ce n'était point un murmure du parquet, une plainte du tabouret ou de la chaise; c'était comme la voix plaintive de quelque note aiguë et en retard, s'échappant lentement du corps du clavecin.

Chose étrange! un murmure qui ressemblait à un rire étouffé emplit le salon. Je levai les yeux et j'aperçus ces visages tout à l'heure si attendris et

si rêveurs, grimaçant maintenant et se torturant de mille façons diverses pour cacher une irrésistible hilarité. Les femmes s'éventaient à outrance, les hommes se mouchaient avec fureur... je sentis que je devenais pourpre et je m'aperçus que mademoiselle Valentine était encore plus rouge que moi. Ses mains tremblaient comme la feuille et ses lèvres étaient agitées de mouvements convulsifs et involontaires; ses yeux grands ouverts, effarés, sans expression, étaient fixés sur la musique qu'elle ne voyait sûrement pas. Et moi, de mon côté, comprenant enfin sous quelle montagne de ridicule allait être ensevelie mon innocence, je mâchais ma moustache, écrasais mon mouchoir dans ma main droite et n'osais plus lever les yeux.

Ce moment d'angoisse, on le comprend, ne pouvait durer longtemps. Valentine, à moitié folle, plaqua deux accords inouïs, désespérés, sans nom, et poursuivit son chant. Je pensai un instant que le sang allait s'échapper de mon visage. J'éprouvais d'insupportables bourdonnements, tandis qu'une sueur glacée me faisait frissonner. Je n'entendais plus rien qu'un charivari fantastique de rires mal contenus, de notes fausses, d'accords désespérés. Cependant je tournais les pages, je tournais, je tournais. Fort heureusement, — ce fut un miracle! — la porte s'ouvrit,

et le valet annonça : « Monsieur et madame de Saint-Rival. » Comment me trouvai-je, dix minutes après, fumant une cigarette sur le perron qui, du salon, descend dans le parc, c'est ce qu'il me serait impossible de vous expliquer. Quand je dis « fumant une cigarette », j'ai tort : je la mâchonnais avec rage, arpentant le perron comme un insensé ; il me montait au cerveau des bouffées de honte, et puis tout à coup je me sentais glacé. J'aurais donné dix ans de ma vie, le diable m'emporte ! pour avoir un verre à briser ou quelqu'un à tuer.

J'en étais là lorsque je me sentis heurté par quelqu'un qui sortait du salon. Je me retournai, et je me trouvai face à face avec M. Alfred de Baron, l'homme aux cheveux rouges ; ma bête noire.

Il est bien probable que je devais avoir une étrange physionomie, car, en m'apercevant, M. de Baron éclata d'un rire irrésistible dont il ne fut maître qu'au bout d'un instant.

— Vous êtes joyeux, lui dis-je ; vous êtes joyeux, monsieur ?

J'avais fait des efforts héroïques pour donner à mes paroles un aimable enjouement, mais je sentais que mon timbre de voix était lugubre ; je mettais le comble à mon ridicule en me fâchant, mais il m'était impossible de ne pas me fâcher. Je me retenais vraiment pour ne pas lui sauter à la gorge.

Il hésita un instant avant de me répondre; puis, souriant d'une façon assez impertinente :

— Je ne vois pas, à vous dire vrai, pourquoi je serais plus triste qu'à l'ordinaire.

Il tira de sa poche un petit étui contenant des allumettes, et frotta l'une d'elles sur la marche du perron, tenant entre ses lèvres la cigarette toute préparée. Malheureusement, il y avait un peu d'air, et l'une après l'autre les allumettes s'éteignirent.

— Il est difficile de lutter contre... *le vent du soir*, dit-il en ralentissant la voix avec une certaine affectation; n'est-ce pas ?

— Vous m'avez l'air d'avoir un peu trop d'esprit, mon cher monsieur.

— Mais non, je vous jure, quoique j'en aie beaucoup, je vous l'accorde, dit-il moitié sérieusement moitié en plaisantant. Le fait est que j'ai aussi beaucoup de puissance sur moi-même; de sorte que, lorsqu'il y a du monde, je sais me retenir et mon esprit ne gêne personne.

— Mais quand vous êtes seul à seul avec quelqu'un, vous ne savez plus vous retenir? Je suis comme vous. Je n'ai jamais pu résister, me trouvant en face d'un impertinent, au plaisir de lui exprimer ma façon de penser.

— Je ne vous comprends pas du tout, ajouta-t-il avec beaucoup de calme.

— C'est pourtant clair; vous êtes...

— Calmez-vous, monsieur; faites un tour de parc; je comprends votre irritation, mais je vous préviens que je ne serais pas homme à accepter les... enfantillages qui pourraient vous échapper, même dans ce moment-ci.

Il avait parfaitement raison de me conseiller le calme; mais son sang-froid ne fit qu'augmenter la colère qui grossissait en moi.

Je la sentais monter, cette colère; ma gorge se séchait, le sang bourdonnait dans mes oreilles, et j'éprouvais une singulière jouissance à constater que je glissais sur une pente au bout de laquelle était quelque sottise. La colère m'a toujours rappelé cette sensation que procuraient autrefois les montagnes russes. On est long à se décider; mais, une fois en route, on est délicieusement enivré.

Il allait s'éloigner, je le retins.

— Vous me déplaisez extrêmement, lui dis-je en le regardant sous le nez.

Je devenais absurde, et j'en avais conscience.

— J'en suis au regret, fit-il, en logeant son lorgnon sous son sourcil; d'autant plus au regret que vous ne me déplaisez pas du tout, vous m'amusez même assez.

— Vous êtes un insolent! vous m'entendez, un in...so...lent!

— Et vous un sot. A-t-on idée de cela! c'est de la folie, le diable m'em...

Il n'acheva pas sa phrase.

J'étais devenu véritablement fou; il me sembla que tout ce monde qui était là dans le salon me poursuivait d'un inaltérable éclat de rire, et, hors de moi, j'administrai sur la joue gauche de M. de Baron un soufflet plus violent qu'il n'était nécessaire.

Quand je me rappelle maintenant cette aventure, je crois rêver.

Je crus un instant que le jeune homme aux cheveux rouges allait s'élancer sur moi; mais il se calma tout à coup, et d'une voix vibrante et saccadée, il se contenta de dire : Vous serez corrigé de vos accès, vous serez corrigé. Et il s'en alla. Je me promenai pendant quelque temps dans le parc. Je marchais vite, j'avais un peu la fièvre; mais en somme j'étais plus à mon aise. La question me paraissait simplifiée; au moins on ne pouvait plus rire de moi.

Le fait est que, le lendemain matin, vers les neuf heures, je me rencontrai avec M. de Baron dans un charmant petit sentier qui montait aux vignes. Je vous fais grâce du portrait des témoins, de l'aspect de la campagne et de mille autres choses encore, le résultat absurde de cette rencontre étant la seule chose importante de cette rapide

histoire. Je reçus donc, il faut bien l'avouer, le plus joli coup d'épée en plein flanc; si j'avais attendu la parade, je parais septime en liant l'épée... c'était un homme flambé! Mais au lieu de cela... Enfin! Je sentis bien que j'étais blessé, mais la douleur était insignifiante.

— *Touché!* fis-je en souriant; ce ne sera rien.

J'avais à peine achevé cette phrase que mes yeux s'obscurcirent, le vertige me prit, et je sentis que mes jambes pliaient sous moi.

Quand je revins à la vie, je me sentis étendu sur un lit, et j'aperçus mon oncle le major qui roulait une bande de pansement; il avait ses lunettes sur le bout de son nez et une épingle dans ses dents. Nous nous regardâmes un instant; alors il vint à moi et me prenant les mains :

— Que le diable t'emporte, mon bonhomme! fit-il d'une voix si douce que cela ressemblait à une caresse. Enfin, tout va bien; mais, sacrebleu! tu l'as échappé belle! Du calme... du calme... Comment, Wisigoth, tu ne te dis seulement pas : Cela va causer à mon pauvre bonhomme d'oncle une secousse affreuse! Tu ne...

— Où suis-je, mon bon oncle?

Je fus tout étonné de me trouver une voix d'enfant.

— Parbleu! tu es toujours à la même place depuis quarante-huit heures, et je te mets au défi

d'en changer avant une quinzaine... Comme c'est difficile de rompre en parant *septime* ou *seconde!* Non, mais tu trouves cela charmant : quatre pouces de fer en pleine viande, un mois passé au lit, deux nuits blanches pour le major, toute une maison à l'envers, un mariage rompu... C'est charmant, le diable m'emporte! c'est charmant... Ah! l'animal! — Voyons, mon ami, sérieusement, pourquoi ne m'as-tu rien confié? Tu es mon héritier après tout! Pourquoi ne pas aller trouver tout simplement le papa et la maman d'Arain et leur dire : Voilà ce qu'il en est?

— Mais, mon oncle, c'était impossible, convenez-en; je...

— Tu es idiot, mon garçon.

— Mais, mon...

— D'abord, tais-toi, si tu ne veux pas que la fièvre reprenne. — Tu n'avais qu'à dire un mot : je prenais ma canne et mon chapeau, et j'agissais.

Mais au lieu de cela tu fais le sournois, tu tombes tout à coup sur ton rival, qui du reste m'a toujours eu l'air d'un intrigant, soit dit en passant; je ne le regrette pas. Vous vous alignez, tu pares septime comme un vicaire, tu te fais embrocher comme un canard, et voilà un neveu qu'on rapporte dans la propre maison de sa bien-aimée, couché sur un des échalas, sanglant, pâmé, l'œil

éteint... Que le diable t'emporte! La petite, naturellement, se trouve mal, perd la tête, pousse un cri d'horreur en apercevant le meurtrier; les parents s'en mêlent; on lui fait comprendre, à cet homme, qu'il est décent de faire ses malles, et que tout est rompu... Pourquoi me regardes-tu avec un air ahuri? Tu devais parbleu bien te douter que les choses se passeraient ainsi?

— Mais, mon oncle...

— Pas un mot, tais-toi. On vient me chercher en toute hâte.

— Docteur, il est blessé... au plus mal... — Comment? — Un coup d'épée. — Ah! mon Dieu! — Prenez votre trousse. — Avec qui? — Il se meurt... — Que le diable t'emporte!

— Mais, mon oncle... hasardai-je enfin, tout cela...

— Te tairas-tu, endiablé? Et si tu n'avais pas eu là cette vieille culotte de peau qu'on appelle le major Lambert, pour te recoudre, passer deux nuits, consoler la fille, expliquer tout aux parents et faire ton bonheur, tandis que tu dormais, pour dire : C'est mon héritier, c'est un trésor... sacrebleu!

— Mon bon oncle!...

— Pas un mot et du calme; voilà ton beau-père qui monte.

M. d'Arain ouvrit en effet la porte avec mille précautions.

— Vous pouvez entrer sans façon, dit mon oncle en riant bruyamment. Il a repris connaissance, je réponds de lui.

M. d'Arain s'arrêta, me regarda d'un œil attendri, sourit avec une expression touchante en vérité, puis s'approcha tout à coup du lit, et me saisissant la tête de ses deux mains, il m'embrassa au front.

— Mon fils! murmurait-il.

Je sentis que de ses yeux une grosse larme me tombait sur la joue.

Le major Lambert, tout en tourmentant sa moustache, ce qui chez lui était le signe d'une vive émotion, alla vers la porte et se penchant en dehors :

— Ma chère enfant, mademoiselle Valentine, ma nièce, venez donc vite, s'écria-t-il.

Ma chère petite garde-malade, — elle m'avait soigné avec un dévouement angélique, — n'était pas loin, et elle entra presque aussitôt.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'avant ce jour je ne l'avais jamais regardée. Je fus ébloui. Elle était tremblante, un peu pâle; elle s'avança à petits pas, puis tout à coup, vaincue par l'émotion, elle se jeta dans les bras de son père.

Celui-ci, l'excellent homme, prenant la main

de sa fille, la plaça dans la mienne et... nous nous mîmes tous à pleurer.

J'étais fou, mille pensées s'agitaient dans ma tête.

— Monsieur... mademoiselle..., murmurai-je, croyez que...

— Mais, animal du diable! te tairas-tu, là, oui ou non, te tairas-tu! vociféra le major en s'essuyant les yeux avec son mouchoir de poche.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voilà près d'une année que je suis marié, mais il n'y a guère que six semaines qu'en se mettant au piano ma femme ne rougit plus.

# LE COMTE

M. le comte est, à vrai dire, le roi du pays. Il a une immense fortune, des aïeux de premier choix, une terre superbe, une compagne — madame la comtesse — qui est une sainte, pour le moins; trois cochers, trente chiens, douze chevaux merveilleux, un chef de cuisine à rendre jaloux un cardinal. Il a de la santé, des favoris touffus, un port magnifique, un nez démesurément aristocratique, un embonpoint flatteur et des principes religieux. Il a, de naissance, cette grâce naturelle, cette aisance, cette dignité sans affectation qu'on n'invente pas et qu'on ne saurait acquérir. Quoi qu'il fasse, en quelque endroit qu'il se trouve, il est im-

posant, plein de dignité, tous les yeux se portent sur lui, on fait silence, on se dit : Le voilà ! On devine que sous ce front un peu dénudé se blottit une intelligence immense, l'idée vous vient que le noble sang de cet homme surprenant charrie des parcelles d'or et de diamant... Que sais-je ? on est ému malgré soi, et, Dieu me pardonne, lorsqu'il bâille, ce qui lui arrive très-souvent, on se retient à quatre pour ne pas dire *amen !* Je l'ai vu, les jours de grandes fêtes, marchant à petits pas derrière M. le curé, et tenant dans ses deux mains — rien que deux — un grand cordon de soie blanche, un cierge tout allumé, son pince-nez en écaille, son livre d'heures relié en veau et flanqué de ses armes, un gros bouquet et son mouchoir de poche... Il n'était point embarrassé ! et trouvait encore moyen de se signer de temps à autre sans rien laisser tomber par terre. Le serpent, qui est un homme de première force, lui soufflait dans l'oreille, et l'encensoir que balançait l'aimable enfant rencontra plusieurs fois sa noble jambe ; mais lui fut impassible, pas un souffle, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Je l'ai vu au haut de son break, dirigeant d'une main sûre la course de ses écumants coursiers ; les roues lançaient des éclairs, ses valets ruisselants d'or laissaient tomber leur dédaigneux sourire sur les populations, les arbres s'inclinaient, les

troupeaux fuyaient au loin, une oie, un peu exaltée sans doute, vint spontanément poser sa tête sous les roues... — lui resta calme, digne, olympien, et malgré le nuage de poussière respectueuse qui voilait son visage, je distinguai sur ses traits augustes cette sérénité aristocratique qui ne l'abandonne jamais.

Je l'ai vu en chasse, soufflant dans sa petite trompette d'argent, — il souffle faux dans ses trompes de chasse, — tandis que sa superbe jument de six mille francs l'emportait au triple galop; — même allure imposante, même grandeur, même beauté.

Il y a dans cet homme quelque chose d'angélique et de royal... Oui, je l'affirme, de royal et d'angélique. Il faut l'avoir vu comme je l'ai vu, l'avoir contemplé sous toutes ses faces, sous tous ses aspects, pour avoir une idée nette sur son étourdissante supériorité. Supériorité native, incontestable, fatale, derrière laquelle on devine le doigt de Dieu. Devant un tel homme, la jalousie des masses s'incline respectueuse et se tait. Ne serait-ce point folie, en effet, que d'aller contester au comte les magnificences de son allure, qui sont, comme on sait, le privilége de sa race? Irez-vous, par exemple, jalouser niaisement son noble nez, qui, transmis d'âge en âge avec le plus grand soin, est venu se placer au milieu de son visage

comme un bijou dans un écrin; de ce nez qui est à la fois un document historique, une relique de famille, un type de beauté; de ce nez qui, depuis cinq cents ans, occupe les plus beaux emplois, a charge à la cour et tutoie les grands seigneurs? — Ah! je vous le demande, sont-ce là des antécédents qui méritent le respect?

En dehors de la chasse, de ses repas qu'il prolonge un peu, l'appétit étant traditionnel dans sa famille, — de ses exercices religieux qu'il aime à prolonger aussi, le comte a une vie fort calme, et l'on pourrait dire que son esprit vit dans la retraite. La lecture des offices, et parfois celle d'un entre-filet bien cuit de *la Gazette de France* suffisent à ses goûts littéraires, et d'ailleurs le temps ne lui permettrait vraiment pas de donner à ses lectures une plus grande importance.

En effet, dès le matin, il assiste à l'Office divin, ou promène sa meute; souvent même, dans la matinée, il goûte ces deux distractions, — non pas simultanément, bien entendu. — Il rentre ensuite au château, descend de cheval avec une extrême noblesse, pousse jusqu'au chenil, jette un coup d'œil dans ses écuries, caresse la croupe de *Vendée*, et rentre au château pour changer de bottes et faire sa toilette de déjeuner. — Cette toilette le retient de longs instants, car il fait toute chose avec une exquise perfection; il reste assis

devant sa glace, et tandis que Jean l'accommode, il cherche sur son visage les traces de sa noble origine, et il les trouve; puis il chantonne un vieux refrain du siècle dernier, hésite entre deux pantalons, tapote sur le baromètre pendant qu'on lui met ses bretelles, inspecte ses grandes dents blanches, frotte ses ongles...

Le temps vole, l'heure du déjeuner le surprend au milieu de ses occupations, la cloche s'ébranle, et les trois quarts du temps M. le comte, en retard, est obligé de dire son *Benedicite* sur l'escalier en boutonnant ses manches.

Ce n'est que vers midi et demie que le déjeuner est véritablement terminé. — A ce moment, une sorte de torpeur musculaire s'empare du châtelain; il éprouve le besoin de prendre quelque repos. Il se dirige alors vers un divan profond qui est au fond de la salle des gardes, et là, dans ce lieu retiré, sous le regard sévère mais bienveillant de ses aïeux, il s'endort noblement. Durant ce temps, les serviteurs du château marchent sur la pointe des pieds et parlent à voix basse, les coqs des environs se taisent, les girouettes s'arrêtent et les pendules sonnent avec discrétion.

Vers trois heures et demie, la Providence veut que M. le comte se réveille, bâille un instant avec cette distinction qu'il apporte en tout, regarde son chronomètre pour s'assurer que rien n'est changé

dans la marche régulière des choses, et éprouve de nouveau le besoin de changer de bottes. Son valet de chambre, qui se réveille à la même heure, étale sous ses yeux plusieurs paires de ces bottes inimitables qu'il fait venir d'Angleterre, avec ses gants, ses rasoirs, ses savons. M. le comte regarde, se consulte, hésite, fait la moue, sourit, et se retournant enfin vers son valet :

— Qu'en penses-tu, toi? lui dit-il.

— Cela dépend des intentions de monsieur le comte.

— Mes intentions!... Mes intentions, précisément, se modifieront suivant les bottes que je mettrai... Je me sens une pesanteur dans les régions digestives, Jean, une sorte de lourdeur cérébrale... Que penses-tu que ce soit? Parle sans crainte.

— Monsieur le comte réfléchit trop, — murmure Jean d'un air convaincu. Je voyais ce matin monsieur le comte se promener dans le parc; il paraissait absorbé dans ses pensées.

— Tu n'es point sot, mon garçon... Tu vas me coiffer; je t'indiquerai postérieurement les bottes que je veux mettre, je suis encore indécis... — Ah! tu m'as vu penser dans le parc?... Tu feras seller *Vendée*. Peut-être irai-je jusque chez les *de Vieille-Branche*... — ou bien... non : fais atteler le panier; j'irai promener M. le curé, qui a des mi-

graines... Dans ce cas je mettrai des bottes de ville... Il est vrai qu'il fait chaud... Coiffe-moi toujours, je suis indécis. — Raconte-moi quelque chose.

Le comte a pour son valet Jean une certaine affection saupoudrée de reconnaissance. — Dans le fait, Jean s'était bien conduit. C'était en 1848, alors que les bases sociales, ébranlées par le déchaînement des passions, menaçaient... Lorsque M. le comte vit les bases sociales dans cet état, il ressentit une de ces émotions qui brisent les plus forts.

— Sac à papier! comtesse, dit-il un jour à la châtelaine — il fallait, en vérité, que la société fût bien profondément ébranlée pour que le comte s'exprimât ainsi, — sac à papier! l'avenir m'inquiète.

Et il tomba dans un grand trouble...

Les cris et les chansons, s'échappant du cabaret du village, arrivaient jusqu'à lui; les braconniers de la commune se promenaient dans le parc le fusil sous le bras; les nouvelles de Paris n'avaient rien de bien rassurant; les serviteurs du château commençaient à fumer leur pipe dans les antichambres... Un beau matin, le comte aperçut ces mots écrits en grosses lettres sur la façade immaculée du château : *A bas les aristos!*

Le comte n'y tint plus et courut chez M. le

curé, qui était en train de promener son pieux goupillon sur l'écharpe du nouveau maire.

— Mais, monsieur le curé, s'écria le comte, que faites-vous?

— Je sauve ma tête, monsieur le comte. — Je ne me soutiens qu'en bénissant : avant-hier c'était une demi-douzaine de peupliers; hier c'était la pompe à incendie et trois bonnets rouges; — ce matin c'est l'écharpe de ce... de ce monsieur le maire. — Mais demain?... Peut-être y aurait-il quelque chance de salut si monsieur le comte voulait accepter le commandement de la garde nationale.

Fort heureusement, Jean, qui avait été nommé lieutenant à l'unanimité, parvint à persuader au comte de se présenter comme aspirant aux épaulettes de capitaine.

On défonça un tonneau sur la grande pelouse, et l'on procéda à l'élection, qui réussit. M. le comte fut nommé et commença un discours extrêmement libéral, qu'acheva son lieutenant; il reçut l'inévitable bénédiction du bon curé, en face de la compagnie, qui l'invita à venir prendre un petit punch républicain à l'auberge du *Coq-Hardi*, dans la grande salle du premier.

Ce soir-là, le nouveau capitaine reçut des accolades fraternelles, on lui tapa sur le ventre, on l'appela *mon gros, mon chat, mon vieux*. Le ca-

poral des pompiers, qui, comme couvreur, avait réparé les girouettes du château, lui dit, vers les dix heures du soir, dans un élan de tendresse : *Écoute, Alphonse, je ne t'en veux pas.* On but à l'indépendance immédiate et sans remise des peuples en général, au bon marché des boissons alcooliques, à la suppression irrévocable de la noblesse et à l'aplatissement complet de la gendarmerie. — M. le comte but à tout cela; mais lorsqu'il sortit de cette petite fête, il était en moiteur.

Le temps s'écoula, le calme reparut et tout fut oublié. Le curé exécuta une contre-bénédiction rétrospective, — M. le comte se lava les mains.

Mais je puis le dire hautement, et à la gloire de sa puissante individualité, les opinions intimes de M. le comte n'ont jamais changé, elles ne changeront jamais. Alors même qu'il portait une cocarde sur son chapeau et buvait du punch républicain au *Coq-Hardi,* son bon cœur était pur et ses yeux n'eurent point à rougir.

Des opinions qui sont en bouteilles depuis cinq cents ans ne se transforment plus.

Rendons un hommage public à cette grande figure du comte, à ce type admirable.

Oui, son âme est un roc; oui, son intelligence ressemble à son âme, et c'est bien à lui qu'on pour-

rait appliquer la fameuse devise, — en la détournant un peu de son beau sens historique :

*Stat mole immotus.*

Je traduis pour les dames : *Monsieur le comte est une borne...* mais il a du prestige.

# LA BONNE DAME D'AOUT

« Une compagnie d'élite et le drapeau iront à la grand'messe, l'artillerie ira aussi avec les canons, il y aura feu de joie, joute sur l'eau. Monseigneur, en violet, suivra la grande rue derrière sa crosse d'or; il y aura des chants, des bannières, une bénédiction générale devant le coiffeur, au coin de la rue de la Femme-sans-Barbe; chœurs de l'Orphéon, concours du séminaire, feu d'artifice le soir, si le temps le permet. »

Depuis deux jours ces mots magiques circulent dans la ville et produisent une singulière émotion. On lave, on brosse, on repasse, on balaye; à la préfecture l'on a mis des petits rideaux blancs de la cave au grenier, et monsieur le maire s'est fait

couper les cheveux. Les bonnes sœurs de l'hospice travaillent nuit et jour à un transparent en papier découpé qui doit décorer la maîtresse fenêtre de la mairie, tandis que messieurs les artilleurs passent les deux canons à l'eau de cuivre et soufflent dans le petit trou pour voir si c'est bouché.

La veille du grand jour le marché ne se ressemblait plus ; en un tour de main tout a été bâclé ; l'on s'est dit au revoir et l'on s'est quitté bien vite pour aller se faire raser. Chez les perruquiers du faubourg le bruit a couru, pendant un instant, que l'artillerie ne donnerait pas; puis, vers trois heures, on a prétendu que Monseigneur bénirait de l'évêché, étant retenu par une entorse; enfin, vers les sept heures du soir, au moment où l'on fermait les boutiques, l'armurier de la grande rue, qui fait face au coiffeur, a prétendu que le feu d'artifice expédié de Paris à l'adresse du maire, par petite vitesse, avait été mouillé dans la gare et que le bouquet, en particulier, était flambé.

Toutes ces nouvelles, hâtons-nous de le dire, étaient complétement fausses, répandues dans les populations par un esprit de malveillance dont on découvrirait facilement la cause sans aller chercher bien loin.

La *bonne Dame d'Août* sera, comme à l'ordinaire, fêtée pompeusement.

Ce que je puis affirmer, le tenant de source certaine, c'est que madame P..., la femme du receveur général, donne un grand dîner et a fait ajouter pour cinq francs de crêpé à ce qu'elle avait déjà. Elle a commandé un turbot chez Potel de Paris.

Mais soyons bref.

Le 15 août est déjà vieux de quelques heures; il fait jour; l'artillerie s'habille, cherche son pompon à crins, prend son café au lait, boucle son ceinturon et embrasse sa famille.

— Monsieur Laridon, pas d'imprudence, ne fume pas à côté de ta pièce, détourne-toi quand ça partira. Si c'est raisonnable de confier des machines pareilles à des hommes dont ça n'est pas le métier !

— Mais oui, mais oui, tu ne sais ce que tu dis, répond l'artilleur à sa digne épouse.

— Monsieur Laridon, si c'est toi qui bourre, ne bourre pas trop fort et ne regarde pas dans la machine quand ça sera chargé. Je serai près du pont avec les enfants, quand tu défileras, tu me diras bonjour.

— Mais oui, mais oui; tu ne sais ce que tu dis, répond l'artilleur.

— Monsieur Laridon, tu me promets d'être prudent? Bah ! laisse donc le dernier bouton de ta

veste; ça te fera une belle jambe d'être sanglé à en crever?

Il est sept heures. — Les vingt et un coups de canon ont été tirés sans accident; les campagnards commencent à arriver, en carrioles et en charrettes. Le temps est gris, pas un souffle de vent; on attache des drapeaux à toutes les fenêtres de la grande rue. Le coiffeur qui fait le coin de la rue de la Femme-à-Barbe est le seul qui n'en attache pas, ayant pour clientèle toute l'aristocratie des environs. On commence à enduire le mât de cocagne de savon noir. Le maire se rase; un des adjoints, qui rougit quand il est en costume, met ses pieds à l'eau.

Tout va bien, la ville entière semble animée des meilleurs sentiments.

Midi. — Le temps se maintient; ni pluie, ni soleil, ni vent; — c'est un beau jour. — Les masses s'ébranlent. La mairie est encombrée, les autorités sourient. Un artilleur éternue sur sa pièce et l'éponge de son mouchoir. On se rend en corps à la messe. L'un des chevaux qui tire le canon boîte un peu, mais ce détail se perd dans l'ensemble, grâce au bruit des tambours et des clairons qui dissimule bien des choses. Les balcons et les terrasses s'émaillent de femmes ravissantes, les rubans flottent, les yeux étincellent, la foule grossit, les trois sergents de ville sont partout. On af-

firme que le feu d'artifice n'a point été mouillé.

Il paraît que la messe a offert un spectacle vraiment féerique.

Au moment du *Te Deum* plusieurs personnes dont les ancêtres sont perdus dans la nuit des temps ont cru devoir se retirer — comme les années précédentes.

Trois heures. — Les quais sont pleins, le mail est plein, tout un coin de la ville est plein. La terrasse se remplit aussi. Je crois distinguer ces dames de la magistrature.

— Bonjour, mesdames, bonjour!

— Voulez-vous une petite place? d'ici vous verrez la procession en enfilade et Monseigneur nous fera face en revenant.

— Pourvu que le soleil n'apparaisse pas!

— En effet, Monseigneur l'aurait en plein dans l'œil. Aura-t-il la mitre?

— Non pas la mitre; la crosse et la croix seulement. Pour aller dans la foule, vous sentez... Monsieur le substitut va bien?

— Pas mal, je vous remercie, il est là... Oscar!... Oscar!...

— Ah! voilà le soleil!

— Oh! c'est jouer de malheur! Monseigneur sera aveuglé.

— Je parle du soleil du feu d'artifice, que l'on

accroche en ce moment. Comme ces artificiers ont de gros bras, voyez!

— Vous parlez de mes bras, ne m'en parlez pas. Je voulais mettre des manches longues, et puis le temps m'a trompé. Oh! mais, je ne comprends pas que mon mari ne m'aperçoive pas, il est là; tenez, là. Oscar... Oscar! Madame, je vous en prie, ne me poussez pas, il n'y a encore rien à voir, Monseigneur ne passera qu'à quatre heures.

— Oh! voyez ces pauvres jeunes filles en blanc, jamais elles ne pourront traverser la foule!

— Je les reconnais; ce sont les blanchisseuses du séminaire. Tenez, la grande de droite qui a des gants tuyaute comme un ange. Elles se rendent à l'église, et elles n'ont que le temps, car Monseigneur n'aime pas attendre.

— J'espère bien qu'ils ne vont pas se déshabiller complétement, ce serait une horreur.

— Qu'est-ce qui se déshabille?

— Les gens du mât de cocagne. Ah! grand Dieu! mais en voici un qui l'est aux trois quarts... — Pour l'amour de Dieu, madame, ne me poussez pas... — Oscar! ah! le voilà. Oscar! quel gaillard que cet homme du mât de cocagne, il a le dos tout rouge!

Quatre heures. — Les populations se massent, la foule grouille à nos pieds. Un marchand de galette et sa fille se réfugient sur l'affût de l'un des

deux canons. La municipalité apparaît aux fenêtres de la mairie. L'adjoint de droite, qui rougit quand il est en costume, est pour le moment écarlate. On entend de loin les pétards du mail, le bruit des tirs aux macarons, les mugissements des tourniquets, les cris, les chants, la foule qui piétine, se frôle, se heurte en regardant en l'air... C'est un joli coup d'œil. Le beau gaillard qui a le dos rouge est sur le point de toucher la timbale; de petits ballons voltigent en l'air, de jeunes bergères pressées dans la foule, et dont le visage semble modelé dans un revers de botte, crient en se retournant :

— As-tu bientôt fini de me pincer?

L'animation est à son comble.

On croit que Monseigneur ne va pas tarder.

La foule est animée du meilleur esprit.

Tout à coup débouche de la grande rue un jeune séminariste recouvert de sa chemise blanche, plissée et à ailes. Les ailes voltigent. Il a la tête nue et tient un livre entr'ouvert à la main.

— Ah! voilà le clergé, chère madame, permettez-moi de monter sur votre chaise.

— Non, ce n'est pas le clergé; c'est une estafette de Monseigneur.

Les populations rurales se découvrent, plusieurs personnes d'âge s'agenouillent. On se demande vaguement si l'artillerie donnera quand

Monseigneur passera. — Le marchand de galette est maintenant à cheval sur le canon. — Voici un suisse — taille magnifique — qui débouche aussi : rouge t or, immense, armé jusqu'aux dents : épée, canne, hallebarde et de l'influence morale. — Les populations rurales se découvrent, tout le monde s'incline. Ce n'est encore pourtant qu'une estafette de Monseigneur.

— Ah! voici un sacristain !... Pour le coup ça y est. Le peuple frémit et se range. Une bannière blanche, surmontée d'un bouquet de fleurs, — une chandelle, deux chandelles... — Le chapeau de ce monsieur m'empêche de voir. — Une jeune fille voilée, deux jeunes filles voilées... ça débouche... ça débouche... — Prêtez-moi donc votre lorgnette. — Oscar, ôte donc ton chapeau! — L'homme au dos rouge a gagné la timbale, le voilà qui descend.

— Croyez-vous que Monseigneur est encore loin?

— A une portée de fusil tout au plus; voilà ces *dames de l'Abandon* avec leur bannière. Reconnaissez-vous mademoiselle Ursule la corsetière, la troisième à gauche ?

— C'est toujours elle qui vous... habille?

— Oh! non, elle a maintenant des airs penchés qui ne me conviennent plus, et puis elle fait les tailles d'une longueur! surtout maintenant!

— Mais maintenant on porte la gorge très-bas... C'est pourtant une fille très-respectable.

— Je ne vous dis pas; on porte la gorge très-bas, mais la taille très-courte. Ursule vous habille comme en l'an quarante. Ah! pour cette fois, c'est Monseigneur.

— Mais non, c'est l'agneau des enfants de l'hospice. Pauvres petits orphelins! sont-ils touchants, pauvres petits! avec leurs pantalons blancs et leurs vestes en lustrine rose, leurs couronnes sur la tête et leur petite bannière à la main! Ni père ni mère! malheureux enfants! — Moi, je fais venir mes corsets de Paris, on a ma mesure; ça vaut bien mieux, et au moins on peut commander ce qu'il vous faut sans que cela fasse des cancans...

— Quels cancans?

— Ai-je dit des cancans?... Chut! voilà les chantres... ça approche; et des bannières, des bannières... Oh! mais, c'est d'une richesse! encore une corbeille, un cœur en or...

A ce moment une légère brise apporte de l'extrémité du mail un bruit confus et une imperceptible odeur de saucisse.

« *La rouge ou la noire, la rouge ou la noire!... Zig patapoum!... On ne paye qu'en sortant!* »

Fort heureusement ces bruits sont lointains, mais le clergé détourne la tête, et les chantres s'animent pour sauver la situation. L'un des em-

ployés souffle avec tant de violence dans son ophicléide, que la chevelure de celui qui le précède en est tout agitée; je le vois distinctement avec ma lorgnette. — Le coup d'œil est splendide; il n'y a que cette odeur de saucisse, et justement au moment où Monseigneur...

— Pourquoi n'arrête-t-on pas les apprêts du feu d'artifice? Tenez, chut!... oui, c'est lui... non, pas encore... au fait, je crois bien...

Monseigneur débouche.

La foule tout entière frémit et s'incline, ainsi qu'un champ de blé sous le souffle du vent. Chut!... chut!... il bénit et bénit encore; — ces dames s'affaissent en se signant.

— Ne trouvez-vous pas que Monseigneur est pâle?

— Il est pâle, mais c'est le violet.

— Vous croyez que c'est le violet?

— Rien ne pâlit comme cette couleur-là; mais quelle dignité! Oscar, as-tu bien vu?

La foule recommence à s'agiter.

— Eh bien! pourquoi donc que tu m'as pincé tout le temps, dis, oui, pourquoi, espèce de pas grand'chose? dit la bergère de tout à l'heure.

L'odeur de saucisse qui se contenait redouble; le vacarme recommence; les artilleurs, un à un, arrivent au rendez-vous. Quelques-uns déjà préparent les bouchons de paille qui servent à bour-

rer les canons. C'est qu'à six heures on tire vingt et un coups! puis, feu de joie, danse, concert, pétards, feu d'artifice et tout le tremblement. Je me sens enivré. — Tout là-bas, bien loin, les bannières cheminent, et Monseigneur bénit toujours.

Je vais dîner bien vite. — Du reste, l'esprit de la population est comme tout à l'heure... excellent.

# LES DE SAINT-PAON

## I

### LES DE SAINT-PAON.

On ne sait rien de positif sur l'origine de la famille des de Saint-Paon. Certaines personnes bien informées assurent qu'elle se perd dans la nuit des temps; il faut croire qu'elle est en effet perdue de ces côtés-là, car je ne sache pas qu'on l'ait jamais retrouvée.

Quoi qu'il en soit, M. Stanislas de Saint-Paon est visiblement ému lorsqu'il montre deux portraits à cuirasse qui sont accrochés dans le salon, et un jour qu'il touchait du doigt la vieille montre Louis XVI qui pend à côté de sa glace, je l'ai entendu murmurer :

— Ma pauvre mère!

Tous mes renseignements s'arrêtent là.

S'il ne descend pas des croisades, ce qui ne sera jamais prouvé, ce sont les circonstances seules qu'il faut accuser : il a fait ce qu'il a pu. D'ailleurs, on l'estime fort, et les nobles du pays, dont presque tous les aïeux furent proches parents de ceux de M. de Saint-Paon, l'appellent *Stanislas,* — il est des leurs. — Il est froid et guindé; sa démarche est réservée, un peu gauche. — On sent qu'il s'observe et qu'il songe aux personnages cuirassés qui sont dans son salon. Son front est malheureusement étroit et fuyant; mais son nez, qui s'avance hardiment, sauve tout et semble protester. Il parle peu, mais son silence fait rêver.

Si j'osais lui faire un reproche, ce serait celui de placer un peu partout les deux merlettes qui perchent dans ses armes. Encore n'est-ce point un reproche sérieux, — il n'y a pas de mal à aimer les oiseaux.

Sur ses serviettes de table et son papier à lettres, la girouette de sa maison et le coin de son mouchoir, ces deux petits animaux sont figurés; je n'y vois point de mal, encore une fois, mais je trouve que les de Saint-Paon en tirent un peu trop vanité.

La fortune de Stanislas, comme disent ces messieurs, est modeste; mais il s'en contente et sup-

porte dignement, noblement et avec un certain orgueil sa médiocrité. Il se tient à l'écart, il est vrai; mais sa solitude est une sorte d'émigration volontaire dans laquelle il se complaît et qui flatte son amour-propre. — Sa position modeste ne convient-elle pas à un serviteur fidèle dont les maîtres sont dans le malheur? Il aurait pu, comme un autre, se lancer dans le tourbillon de la vie moderne et utiliser les forces de son esprit; mais une lutte corps à corps avec cette bourgeoisie roturière, si arrogante et irrespectueuse depuis ses petits succès de 89, l'effrayait énormément. Il s'avouait d'ailleurs à lui-même, dans le silence du cabinet, la dépression de son front. Il se disait : il y a des jours où les idées m'arrivent lentement, et, dans une carrière active, cela pourrait me gêner beaucoup. Il renonça à la vie active.

On a bien souvent répété : Mais pourquoi ne fait-il rien? Avec un nom comme le sien et les moyens qu'a sa femme! il est en passe d'arriver à tout. Il a le nez de François Ier, de la dignité dans les gestes, deux merlettes sur champ d'azur... Comment se fait-il qu'il ne soit pas préfet, consul ou ministre? — Ne vous inquiétez pas, il attend.

Il ne veut être ni préfet, ni consul, ni ministre, parce qu'il trouve que la France ne se conduit pas comme elle le devrait, et lorsqu'il est dans l'intimité, il ne cache pas sa façon de penser : il est

même assez vert à l'endroit du préfet et de la gendarmerie. Il rend au maire son salut; mais c'est pour avoir la paix. Au fond, il le considère comme le dernier des valets, et le jour où il est obligé de lui écrire pour lui demander son permis de chasse, il a la migraine.

Madame de Saint-Paon est en communauté d'idées avec son époux : elle professe, comme lui, le culte du passé, et est intimement persuadée qu'il y a, dans la composition chimique de son sang, une parcelle de quelque chose qui n'est point dans les autres sangs. Cette conviction lui donne une hauteur dans les manières que tempère heureusement sa politesse extrêmement étudiée. — Pour être juste, il faut dire qu'il y a comme un filet de vinaigre répandu dans toute sa personne. Elle est sensiblement pointue et aigre. Elle a un petit rire saccadé qui rappelle le bruit d'un chandelier se promenant sur le marbre. Elle cause peu, mais aime à raconter, et, dans ses récits, elle a l'art de vous faire passer sous les yeux toute la noblesse de France en moins de cinq minutes. Elle est aimable, en somme; mais l'excès même de sa courtoisie vous tient à distance et empêche toute intimité; à chaque instant du jour, elle s'observe et songe à ses merlettes. Quoi qu'il en soit, elle est femme de ménage. — Elle met la main à tout et s'en vante en souriant avec modestie. Toutes

les petites faiblesses, les petites terreurs communes aux femmes lui sont inconnues, grâce à ce quelque chose de particulier qui est dans son sang. Elle foule aux pieds toutes sortes de préjugés bourgeois; ses robes sont taillées à l'aventure, et pour peu que les chemins soient mauvais, elle met des sabots. On la vit l'hiver dernier, par un froid glacial, garder ses vaches elle-même en lisant l'office du matin, et comme ce matin-là se trouvait être précisément un jour de marché, la chose fut connue promptement.

Elle est charitable, visite les malades, console les infortunés, et, pour peu qu'ils observent leurs devoirs religieux, ils trouvent en elle une véritable mère. Elle a des secrets pour des pommades et des onguents merveilleux qu'elle étale sur les blessures en faisant le signe de la croix. En un mot, c'est un brave femme.

Il est fâcheux que ses dons sentent un peu l'aumône, et qu'en distribuant ses bienfaits, elle paraisse avoir pour but de constater la différence qui sépare celui qui donne de celui qui reçoit.

Ce qu'il y a d'assez particulier dans la famille de Saint-Paon, c'est le mépris qu'ils professent pour tout ce qui se dit, se fait et s'écrit en France; pas un journal, pas un livre ne franchit le seuil du petit manoir. Les de Saint-Paon vivent tout entiers dans les souvenirs du passé et dans les

splendeurs que leur promet l'avenir. Le présent n'est rien pour eux. — Les progrès de la science, les grands efforts de l'esprit moderne, les plus belles découvertes du monde ne sauraient dérider leur indifférence.

M. de Saint-Paon ne croit pas, d'ailleurs, à la science moderne, et lorsqu'on a placé les poteaux télégraphiques sur la route qui longe son jardin, il a cru positivement à une méchanceté du préfet, une vexation administrative, comme il dit quelquefois; car il est persuadé que le préfet est son ennemi juré, et cette pensée ne lui est pas désagréable. Il lui est doux de songer qu'il est une entrave à la marche des affaires, que son opposition froide, digne et obstinée contrarie beaucoup le gouvernement.

Ce qui fait que M. de Saint-Paon jouit d'une sécurité parfaite à l'endroit de l'avenir, et que, malgré la marche des idées nouvelles, son esprit s'endort dans les rêves aristocratiques d'une paresse convaincue, c'est qu'il a le bon Dieu pour lui.

Grâce à l'intermédiaire bienveillant de M. le curé, les de Saint-Paon sont en rapport direct avec la divinité qui, momentanément forcée de cacher son jeu, leur est, au fond, absolument dévouée. Elle est liée par la reconnaissance, comme le laisse entrevoir monsieur le curé quand il est au dessert, et, après tant de politesses reçues, il est impossible qu'elle

ne ressente pas très-prochainement le besoin d'être courtoise à son tour. Il est impossible que, de temps en temps, le bon Dieu ne se dise pas : « Ces pauvres de Saint-Paon doivent s'impatienter, des gens si bien et qui m'attendent !... Dans cinq minutes je suis à eux. » Cinq minutes, pas davantage ! voilà pourquoi M. de Saint-Paon est patient, se moque du préfet, de la gendarmerie, de la France entière, qui n'est pas, comme lui, en visite avec le ciel, — s'étale au soleil et chantonne du matin au soir : *Vive Henri IV!* en se polissant les ongles.

On comprend qu'avec les hautes vertus qui distinguent M. et Mme de Saint-Paon, leur union devait être bénie; — elle le fut. — Ils eurent deux fils, qui furent élevés dans les principes paternels. — Dès l'enfance, ils ont été préservés contre le souffle pernicieux de l'époque. Ils furent mis en sûreté, immédiatement, sous l'aile de la religion, dans un pieux endroit où les petits s'élèvent à l'ombre et au frais. Leur jeune intelligence reçut une nourriture distinguée, et, vers dix-huit ans, le jeune Jean-Paul de Saint-Paon et son frère, Pierre-Robert, se trouvèrent cuits à point et tout à fait bien pensants. — Il y avait bien quelques lacunes dans leurs connaissances historiques, car ce ne fut qu'à vingt ans et par le plus pur des hasards qu'ils apprirent l'émeute de 89.

La carrière des armes s'ouvrait naturellement devant eux ; mais, par malheur, les embarras de l'examen qui précède l'entrée à Saint-Cyr les dégoûtèrent bien vite de ce projet. Ils rentrèrent donc chez leurs parents, dont ils partagent pieusement la vie. Ils ont au doigt une grosse bague d'or sur laquelle sont gravées les deux merlettes traditionnelles. — Ils chassent, font quatre repas et boivent goutte à goutte l'orgueil du cru paternel, en priant Dieu de pardonner, par égard pour leurs propres vertus, les iniquités du préfet.

## II

### CHEZ LES DE SAINT-PAON

Le salon des de Saint-Paon est entouré de boiseries blanches et grises sur lesquelles le temps et les mouches ont déposé un léger vernis bistré. Il y a là une odeur fadasse particulière aux armoires dans lesquelles on met les fruits. Les portes ferment mal, et à l'endroit où les mains s'y appliquent, on voit, avec un certain dégoût, de longues taches noirâtres et crasseuses. Les rideaux, qui furent d'un jaune ardent, n'ont conservé leur couleur primitive qu'à la partie supérieure, celle qui avoisine les anneaux et n'est point exposée au soleil. Les meubles sont raides, écartés les uns des autres et recouverts de housses. — L'idée qu'il y a des épingles cachées dans les coussins vous vient tout d'abord à l'esprit. — On ne s'y

assoit que de côté, et avec précaution, dans la crainte de surprises.

Dans le fond du salon, en face de la cheminée, repose un piano à queue, — une queue énorme. — Le bois de cette machine est fendillé et déverni, — une lyre soutient les pédales, et, sur les parois extérieures du meuble, on voit des couronnes en cuivre ciselé avec un pélican au milieu; on songe au sarcophage de Talma.

Au mur sont les deux portraits à cuirasse dont j'ai déjà parlé, et rien de plus; joignez à cela une toile d'araignée par-ci par-là, et vous pourrez avoir une vague idée du salon des de Saint-Paon. — C'est une pièce qui tient de la sacristie, de la table d'hôte de province, de l'office et du salon

Sur le guéridon qui se dresse au milieu du salon est un album de photographies. Ce mot de photographie, qui exprime une invention nouvelle, sonnait mal aux oreilles de M. de Saint-Paon, et ce n'est qu'à regret qu'il a laissé pénétrer chez lui ces produits de l'industrie moderne.

Quelque étrange que puisse paraître la collection des portraits qui sont contenus dans cet album, je dois à ma conscience d'en donner fidèlement la liste. — Cela jette un jour sur les opinions de la famille.

En tête est l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec ces mots au-dessous : *Portrait au-*

*thentique.* Puis vient le portrait du Pape avec un paravent derrière, — le dôme de Saint-Pierre passe par-dessus le paravent, — une colombe entourée de rayons, les ailes étendues, figure assez bien le Saint-Esprit, dans le coin à gauche, un peu au-dessus de la tête du saint-père.

Vient ensuite l'image de Louis XVI, puis celle de Mgr de Mérode; — le portrait de Marie-Antoinette, accompagnée du dauphin, est après, et l'on est assez surpris, en tournant la page, de se trouver nez à nez avec Mgr Antonelli qu'accompagne M. Veuillot; — le portrait en pied du comte de Chambord, se détachant sur une vue du palais des Tuileries, est mis à part, et une pensée desséchée l'accompagne. — Après cinq ou six portraits, qu'il serait trop long de décrire, arrivent ceux des de Saint-Paon. Eh bien! leur allure est si noble que la transition entre toutes ces images paraît insensible et n'est pas du tout choquante.

Il est assez difficile d'entrer le soir dans ce salon sans interrompre une lecture pieuse qu'exécute ordinairement à haute voix madame de Saint-Paon. Ce sont les Annales de la Propagation de la Foi ou les sermons du dernier carême dont rend compte la semaine religieuse. Les deux fils de Saint-Paon se laissent quelquefois aller à dormir un peu dans les coins, ayant chassé

toute la journée. M. de Saint-Paon père, lui-même, prend parfois un à-compte sur la nuit; mais lorsque l'exigence de la pieuse lecture veut que les mots *Notre Seigneur* s'échappent des lèvres de la pieuse châtelaine, les ronflements s'arrêtent et toutes les têtes s'inclinent.

A votre arrivée, madame de Saint-Paon ferme son livre et vient à votre rencontre avec son petit sourire qui sent le poivre et vous donne envie d'éternuer; elle vous met dans un des petits fauteuils dont les deux bras vous serrent les côtes, elle vous pousse un petit tapis carré sous vos bottes, et la conversation commence.

N'ayez pas le malheur de faire allusion au moindre fait qui ne date au moins d'avant 1830 : vous soulèveriez une tempête.

Il y a quelques années, M. de Saint-Paon apprit indirectement que l'armée française assiégeait Sébastopol, et tout naturellement il affirma que Sébastopol ne serait jamais pris. Malheureusement les faits ménageaient un démenti, et un beau matin *la Gazette de France* lui annonça qu'il s'était trompé. Il tint la chose secrète autour de lui, et ce n'est que huit jours après que madame de Saint-Paon, ayant appris la grande victoire, lui dit :

— Eh bien! vous savez sans doute, mon ami, que Sébastopol est pris?

— Le bruit en court, fit-il. Et il parla immédiatement d'autre chose.

Le fin mot de tout ceci est que les de Saint-Paon sont en délicatesse avec la France, et il n'est pas de sujet de conversation dans lequel ils ne trouvent une arme contre ce malheureux pays.

Les de Saint-Paon protestent de toutes les façons possibles contre l'état actuel de choses, par la coupe de leur habit, par les heures de leur repas. Jamais de la vie ils n'ont consenti, malgré les avantages, à remplacer la vis en bois de leur vieux pressoir par une vis en fer, et cela uniquement pour faire de l'opposition au gouvernement.

— Mais enfin, cher monsieur, il s'est fait de bien belles découvertes en France depuis un siècle.

— Ah ! le progrès !... je connais, je connais. La France a des prétentions au progrès,—(*Petit sourire contenu de toute la famille.*)—le suffrage universel réussit, à ce qu'il paraît?...—(*Second petit sourire contenu.*) — N'est-ce pas, monsieur le curé, que le suffrage universel réussit?

— Il y a des moments dans la vie des peuples, murmure le curé après avoir toussé, où le Seigneur semble détourner ses regards.

— Mais enfin, cher monsieur, les chemins de fer, la vapeur, ne sont-ce pas là de belles découvertes, d'admirables inventions?

— Oh! permettez, je vous arrête : le mot in-

vention est un mot nouveau, il peut flatter l'orgueil humain, mais je ne l'admets pas. Qu'est-ce, après tout, que vos chemins de fer, dont nos grands-pères n'eussent point voulu, car ils n'étaient pas si pressés que vous? — (*Sourire ironique.*) — Qu'est-ce que votre vapeur? — Mon Dieu, c'est de l'eau et du feu, pas davantage; dans le fond, ce n'est pas autre chose; eh bien! je vous le demande, l'homme moderne croit-il, dans son orgueil, avoir inventé le feu et l'eau? — Sur mon honneur, c'est une pitié; — cela va avec le reste, avec vos télégraphes électriques, vos vaisseaux cuirassés. — Du temps de nos pères, la noblesse seule portait cuirasse. Dieu n'aurait pas permis qu'il en fût autrement, morbleu!... Pardon si je m'anime un peu, mais c'est qu'en vérité c'est une honte que tout ce bouleversement des principes les plus...

— Voyons, monsieur le curé, faites donc une partie de tric-trac? dit madame de Saint-Paon pour détourner la conversation.

— Il n'y a qu'à voir si Louis XIV, ajoute le maître de la maison, a eu besoin du suffrage universel!... le droit divin lui suffisait, monsieur... et la France était heureuse, trop heureuse, ça n'a pas pu durer.

— Voyons, voyons ce tric-trac. Dites-moi, monsieur le curé, ce que m'a dit madame de

Vieux-Tronc est-il vrai? Le préfet vous aurait-il invité personnellement à chanter le *Te Deum* après l'office du 15 du mois dernier?

— C'est à la lettre, ma chère madame. L'autorité se doutait sans doute que nos sympathies ne nous portaient pas...

— Cela va sans dire; mais enfin je trouve l'audace rare d'imposer les prières.

— Aussi est-il resté peu de monde pour le *Te Deum*. Ah! ah! avez-vous remarqué que les Legris de Saint-Bernard ne sont point sortis de l'église en même temps que nous, au moment du *Te Deum*, et sont restés à leur banc?

— Sans doute; vous ne savez donc pas que sa fille va épouser un sous-préfet, et vous comprenez qu'il est impossible...

— Oh! du reste, les Legris ont toujours été des intrus parmi nous. Il est donc riche ce sous-préfet?

— Extrêmement. — Il paraît que les cadeaux qu'il fait à sa future sont d'une splendeur...

— Impertinente, tranchons le mot... C'est une petite sotte, la petite Legris, et l'argent ne lui sera pas inutile pour remplacer tout ce qui lui manque... Un sous-préfet! On nous a fait comprendre assez clairement, il y a peu de temps encore, que l'on serait heureux d'offrir une préfecture à un de Saint-Paon.

— Et vous n'avez point accepté?

— Il est parmi nous certaines recommandations officieuses qui, venant de haut, équivalent à des ordres... Je n'ai point à m'expliquer là-dessus. Nous ne pouvons et ne voulons accepter aucune fonction publique à l'heure qu'il est... Vous prendrez sans doute une tasse de thé ?

Tout cela est dit d'une voix contenue; mille réticences se cachent sous chaque mot. — Le regard en dit plus que la parole. Ces diables de Saint-Paon sont vraiment des gens de conviction, et si le drapeau français changeait de couleur, on ne sait pas, en vérité, à quelles prodigieuses hauteurs s'arrêterait leur fortune. Il est bien certain que, si jamais M. de Saint-Paon devient ministre, ce qui ne lui paraît pas impossible lorsqu'il est en famille, il lui faudra un secrétaire qui ait de l'orthographe pour deux, et bien d'autres choses encore; mais lorsque le ciel s'en mêle, il ne faut désespérer de rien. C'est chez les de Saint-Paon que fut répété, avec des marques d'attendrissement sincère, ce mot célèbre, attribué à je ne sais plus quel gentilhomme illustre. — Ce dernier, entrant dans le domaine de Chambord un jour de chasse, aurait dit en ôtant son chapeau : *Messieurs, saluez : ici nous sommes en France.*

— C'est une grande et belle parole, s'écria M. de Saint-Paon; sévère, mais juste. — Paris

est en disponibilité. — C'est tout à fait ma manière de voir. Et il ajouta, avec une élégance de diction qu'on ne lui avait point encore remarquée : Monsieur le curé, lorsque les feuillets d'un livre sont souillés, on arrache ces feuillets, n'est-il pas vrai ?

— C'est parfaitement juste, et lorsqu'un peuple renie son maître légitime, Dieu supprime ce peuple de la liste des nations, tant que dure son aveuglement; c'est ce qui fait que ces paroles que vous citiez tout à l'heure ne sont pas seulement belles, elles sont saintes, monsieur de Saint-Paon, elles le sont, et l'on peut dire en toute vérité que la France n'existe pas; — où sont les principes, à l'heure qu'il est?

— Où sont les principes? — parbleu! — ne m'en parlez pas. — Les chemins de fer, le suffrage universel et la direction des ballons... en un mot, voilà la France, monsieur le curé. La noblesse française se retire la honte au front. — Le clergé devient un des rouages de l'administration. Infortuné pays! moment de transition qui a déjà duré longtemps... trop longtemps... la patience humaine a des bornes, et nous ne sommes que des hommes, le dessus du panier, il est vrai, mais enfin des hommes, pas davantage.

Eh bien! chose étrange, les de Saint-Paon eussent vécu en simples petits bourgeois à l'exemple

de leurs aïeux, acceptant sans rancune les chemins de fer, le drainage et le suffrage universel, se contentant de leur modeste fortune et ne maudissant pas la France dont ils mangent le blé, et la gendarmerie qui les protége, qu'ils eussent vécu dans une complète obscurité. Les voisins eussent dit : Le papa n'a pas inventé la poudre et les fils lui ressemblent, quoique un peu moins intelligents, — pas davantage. Mais les de Saint-Paon proscrits, exilés imaginaires, se tenant à l'écart et le faisant remarquer, refusant tous les huit jours des préfectures qu'on ne leur a jamais offertes, priant le ciel avec des hurlements pour leur malheureux pays, donnant à leur inintelligence un sens politique, se couvrant de cendres les jours de fête, et se signant quand le maire passe, les de Saint-Paon, s'abstenant par orgueil, sont parvenus à se créer une position dans le pays et à s'entourer d'un certain prestige, et l'on serait mal venu si l'on disait tout haut : Leur devise devrait être celle-ci :

**Vanité, bêtise et paresse.**

# MON NOUVEL AMI

C'est sous un saule que je fis sa connaissance, il y a bientôt trois semaines. Une sorte de sympathie, provenant sans doute de goûts semblables, nous attirait l'un vers l'autre. La première fois que je le vis, il était étendu au milieu d'un groupe de grandes oies grisâtres, qui se levèrent à mon approche et, tendant le cou d'un air inquiet, m'examinant de cet œil oblique et niais que vous leur connaissez, s'en allèrent clopin-clopant, tandis que leur gros ventre traînait jusqu'à terre.

Lui seul, au milieu de la troupe, resta immobile. Couché dans l'herbe, noyé dans le soleil, il tourna sa jolie tête nuancée d'or et de bleu, m'examina avec attention, sans arrogance, mais aussi

sans peur, et replongea son grand bec jaune sous son aile soulevée. Quelque rapide qu'eût été son regard, je devinai facilement dans l'expression de ses yeux une mélancolie profonde, et, le dirai-je? comme un dégoût de la vie. Le ciel était pur cependant, le soleil dardait de chauds rayons, et, dans les grandes herbes de la rive, dans les prés en fleurs, dans le feuillage grisâtre des saules où couraient les liserons sauvages, on entendait, en faisant silence, le bruissement joyeux des insectes en gaieté.

La mélancolie de mon voisin m'intriguait au dernier point; mais il était si charmant dans son immobilité, son cou se contournait avec tant de grâce; ses ailes, sa tête, sa petite queue relevée étaient au soleil d'une si riche harmonie de couleurs que je n'osais dire un mot, dans la crainte de le faire fuir, et, avec toutes les précautions du monde, je me suis mis à peindre; mais, malgré moi, mes yeux s'arrêtaient sans cesse sur mon voisin, et, presque à mon insu, je commençai son portrait. Il s'en aperçut sans doute, car, au bout d'une heure, sentant d'ailleurs que l'ombre le gagnait, il fit un effort comme quelqu'un qui sort du lit, se dressa sur ses pattes, puis, faisant un détour, en affectant de fouiller dans le gazon, il traversa une belle touffe d'herbe et se trouva bientôt derrière moi, comme par le plus pur du ha-

sard, le sournois ! Il tourna alors sa tête de côté, examina ce que je venais de faire, et, haussant légèrement les ailes, non sans une certaine grâce dédaigneuse :

— Vous êtes loin de la nature, mon cher monsieur, me dit-il avec un accent un peu nasillard.

Je restai pétrifié, mais, avant que je fusse revenu de ma surprise, le canard était dans l'eau.

C'est de cette façon que je fis la connaissance de cet être excellent. Tant que je travaillai dans cet endroit, il fut mon compagnon, et bientôt devint mon ami. A mesure que je le fréquentais davantage, je découvris dans son cœur de nouvelles délicatesses et de nouveaux charmes dans son esprit. Peut-être, chère lectrice, lirez-vous avec quelque intérêt les confidences intimes qu'il me fit tandis que je fumais ou travaillais à l'ombre. Les voici dans leur simplicité :

— Mon cher ami, me dit-il, mon grand-père était sauvage, bien connu des siens pour sa hardiesse, sa beauté physique et aussi pour la pétulance de ses sentiments.

C'est à l'une des boutades de son cœur que je dois mon origine. Mon aïeul s'éprit en ces contrées d'une jeune cane domestique qui, moitié faiblesse et moitié passion (les canes à cette époque n'étaient pas fort bien gardées), répondit à ses instances et mit au monde douze malheureux

enfants qui jamais ne virent leur père; triste conséquence d'une union mal assortie! Mon père, l'un de ces douze canetons, était sans contredit le plus intelligent de la famille; mais, hélas! il tenait de sa naissance une nature inquiète, aventureuse, militante, si je puis dire, qui, son intelligence aidant, le poussa dans le journalisme. Dans ce milieu brûlant, les mœurs n'étaient pas à cette époque ce qu'elles sont maintenant, le relâchement des principes moraux y était en quelque sorte excusé, et si mon père se fit une réputation d'écrivain spirituel, grâce à l'éclat et à la finesse de sa plume, il est bien certain qu'il se fit remarquer aussi par la légèreté de ses mœurs, et ignora jusqu'à son dernier jour les liens les plus élémentaires de la famille.

Je naquis... en quelque sorte à l'aventure, entre deux roseaux jaunis; le hasard fut mon parrain, et ma mère... Mais chassons ces souvenirs!... Je ne connus point ma mère, monsieur, et, pour tout vous dire, c'est une poule qui me couva.

— Calmez-vous, canard, dis-je avec bienveillance à mon voisin, dont la voix devenait vibrante d'émotion; de grâce, calmez-vous.

Il me regarda fixement et poursuivit en ces termes :

— Je vous comprends; vous avez bonne envie de sourire à l'idée que de telles pensées peuvent

agiter le cœur d'un canard. Vous êtes habitués à ne nous considérer qu'au point de vue de votre brutal égoïsme, et la seule question que vous vous faites en nous voyant passer est celle-ci :

— Sera-t-il bon aux olives ou meilleur aux petits pois?

— Mais comment savez-vous ces choses? me hâtai-je de lui dire; ne croyez pas, je vous en conjure, que...

— J'ai acquis une douloureuse expérience, monsieur, et je sais beaucoup pour avoir beaucoup observé. J'ai vu la vanité humaine, s'appuyant sur une prétendue royauté, exercer sur le règne animal une infâme tyrannie.

— Permettez, canard; je vous jure que pour ma part...

— Ne voyez rien de personnel dans mes paroles, me dit mon ami, tandis qu'un sourire amer effleurait son bec. L'homme, pour excuser à ses propres yeux sa cruauté, nous refuse une âme, un esprit, un cœur. Les fous! Savent-ils seulement ce qu'est tout cela ? Ils jugent nos sensations d'après les leurs, notre vie d'après leur propre vie, et, parce que nous ne faisons pas de politique et mangeons de l'herbe, ils supposent que nous ne vivons qu'à moitié. Eux et nous, partons de principes absolument opposés, et il est à craindre que nous ne nous entendions jamais. Ils ignorent

tout ce qui constitue nos jouissances et nos peines; nous ignorons aussi et nous estimons peu ce qui cause leurs joies et leurs chagrins. J'ai vu le mois dernier passer dans le pré M. le maire, qui demeure à deux cents pas d'ici. C'était le lendemain du jour où il fut décoré; il se croyait seul, marchait à petits pas et souriait délicieusement en regardant sa boutonnière qu'il tripotait de ses deux doigts. Il jouissait extrêmement, et, lorsqu'il fut tout près de moi, qui sommeillais au grand soleil et jouissais aussi profondément, il me regarda avec pitié et me présenta son fameux ruban, en faisant : Pohh. Il s'était laissé dire que le rouge effarouche les animaux. Voilà donc un homme qui me méprise profondément, parce que la croix d'honneur, qui le fait frissonner d'aise, ne me procure à moi qu'une sensation désagréable. Mais, ne pourrais-je pas lui reprocher à lui d'ignorer les délices d'une flânerie dans les herbes et d'un somme au soleil, d'ignorer tout un monde de choses, que je sais parfaitement. Je ferais un mauvais maire, c'est possible, ajouta mon ami en riant d'une façon un peu gutturale, mais M. le maire ferait un canard déplorable et serait la risée de tout le ruisseau, convenez-en.

— De sorte que vous ne désirez pas son ruban rouge, mon ami ?

— Ah ! permettez, j'en ai grande envie, au con-

traire, pour attirer les grenouilles, que j'aime assez.

Et nous restâmes un bon moment, riant beaucoup en songeant à tout cela. Il est bien certain que ce canard n'avait pas tout à fait tort. Au bout d'un instant, il descendit jusqu'au bord du ruisseeu, qui était à cet endroit tapissé de sable fin; il s'avança dans l'eau, et, allongeant le cou, il abaissa son bec et but avec bruit.

— Je cause peu d'ordinaire, me dit-il, et la conversation m'altère beaucoup; mais je ne peux boire en cet endroit sans une émotion profonde. C'est là, de cette pierre, que je pris pour la première fois ma volée et m'élançai à l'eau. Je vois encore celle qui me servit de mère (elle était noire), criant, pleurant, battant des ailes, et, de la rive à laquelle elle était condamnée, nous suivant des yeux et nous poursuivant de ses plaintes; elle tremblait pour nous tous, car la rivière était profonde et la chute du moulin produisait de petites vagues qui nous soulevaient comme des bouchons de liége. Mais, de tous ses enfants adoptifs, celui dont le sort l'inquiétait davantage, c'était le plus frêle d'entre nous et aussi le plus mignon, le plus gracieux, le plus aimé : c'était Blanchette, ma sœur de lait.

— Mais vous allez périr, petits malheureux! Blanchette, ma chérie, Blanchette! s'écriait la

mère poule dans sa douleur. C'était à fendre le cœur, mon cher monsieur, un brochet en eût pleuré d'attendrissement. Pour nous, insouciants du danger, nous nous élancions dans le courant, battant l'air de nos petites ailes couvertes encore de duvet et braillant de nos petits becs. Nous étions émus cependant, la fraîcheur de l'eau nous suffoquait un peu, et nos pattes encore ignorantes s'agitaient dans l'eau sans nous faire avancer. A un certain moment, j'aperçus Blanchette jetant vers moi des yeux égarés; une vague plus grosse que les autres avait failli la faire chavirer, et l'approche d'une autre vague qui arrivait vers elle, bleuâtre et frangée d'argent, la glaçait d'effroi. Plus prompt que l'éclair, je m'élançai entre elle et l'onde écumante, et, dirigeant de mon mieux la timide enfant, je la ramenai au rivage.

Ce canard s'exprimait avec une facilité d'élocution qui me rappela que son père avait écrit dans les journaux.

A partir de ce jour, rien de ce qui la touchait ne me fut indifférent; je la suivais partout, écartant les herbes trop hautes, et lorsqu'il faisait frais, je me couchais près d'elle, pressant mon duvet contre le sien et la réchauffant autant que je le pouvais. Quand on nous apportait l'écuelle, je lui réservais la part la plus délicate, et je la voyais parfois allonger si gracieusement sa petite

tête, et mettre les pieds dans le plat avec tant de coquetterie, que j'en perdais l'appétit et restais bec béant. Un jour, sa petite patte jaune glissa sur le bord du plat, et la cane chérie roula dans le son et le lait dont l'écuelle était pleine. Je la vois encore, se débattant, riant et pleurant tout à la fois. Je riais aussi, car il n'y avait, à vrai dire, aucun danger, et je la trouvais charmante même dans ses maladresses. Je vis pousser sa première plume blanche, je vis son bec s'allonger, sa patte devenir plus sûre et aussi sa coquetterie poindre; je la vis devenir cane enfin, tandis que moi-même je devenais canard.

Un beau matin, en me mettant à l'eau, j'aperçus mon image, et je fus surpris de voir ma tête bleue et dorée, mon col étincelant, et à l'extrémité de ma queue deux ou trois petites plumes colorées qui commençaient à friser. Elle était derrière moi et me regardait d'une façon qui me fit frissonner. C'est ce matin-là, s'il m'en souvient, que j'en devins fou pour tout de bon.

A partir de ce moment, tout fut commun entre nous; — nous partagions nos vers, dormions dans le même soleil. Je l'aimais, monsieur, éperdument, et je peux dire qu'elle m'aimait aussi, sans crainte d'être démenti. On nous jalousait bien un peu; — à la campagne, tout s'observe, se commente. — Entre volailles surtout, vous n'avez

pas idée des cancans qui se font, des jalousies, des haines qui naissent sans raisons. Si les oies grises du moulin nous surprenaient dans quelque coin, c'étaient des ricanements sans fin, et ces grandes bêtes inintelligentes en avaient pour une demi-journée à digérer leur insolente gaieté. Quoique nous nous fussions mis au-dessus de ces niaiseries, nous restâmes moins souvent sur la rive et nous prîmes l'habitude d'errer au loin dans les roseaux. Ce furent là les plus heureux instants de ma vie; ce fut là aussi que je devins observateur, que je compris la nature et devins poëte sans m'en douter. Ne riez pas, mon ami, ajouta le canard en posant amicalement sa patte sur mon pied; j'ai vu la nature de plus près et mieux que vous. Je vous disais tout à l'heure, en voyant votre peinture, que vous en étiez loin, et cela est vrai. — Voilà bien des taches vertes qui simulent des arbres, d'autres taches bleues qui figurent le ciel; mais où sont mes petites fleurettes blanches dans les pétales desquelles se cache le puceron? où est la tige roussâtre des roseaux contre laquelle le courant frissonne en se divisant? où sont les feuilles de nénuphar toutes verdoyantes, où les araignées d'eau, les bêtes à bon Dieu rouges les coccinelles au dos d'ébène viennent souffler un instant et tailler une bavette? où sont les belles fleurs jaunes qui trempent dans l'eau, et les de-

moiselles aux ailes d'azur ou d'émeraude qui viennent s'y reposer ? Et les grands brins d'herbe à la tête trop lourde que le vent balance doucement ? Et dans l'ombre de la rive, à fleur d'eau, sous les branches qui retombent, dans ce royaume humide où vous n'avez jamais pénétré, où est le gros œil tranquille de la grenouille verte, où sont les têtards à la queue frétillante, les petites anguilles folles et la trace argentée des limaces rêveuses ? Où est l'antre du rat d'eau, profond, sombre, l'antre dont on s'éloigne en passant, devant lequel on chuchotte en tremblant? Avez-vous seulement vu le monstre aux dents blanches sortir de son repaire, allonger sa tête, regarder aux environs, puis s'élancer dans l'eau? Avez-vous vu son dos robuste surnager à la surface, tandis que sa longue queue grise le suit avec soumission ? Avez-vous vu la belle couleuvre verte, lorsqu'elle traverse le courant et déroule ses anneaux? L'avez-vous vue lorsque arrivée au port elle se cache dans l'herbe, s'étale tout doucement, la tête au soleil et la queue dans l'eau? Avez-vous vu ses écailles brillantes et les dessins délicats qui ornent sa petite tête ? L'avez-vous vue bâiller en allongeant la langue, gober une mouche et s'endormir? Avez-vous seulement soulevé une feuille de nénuphar pour étudier ce qu'il y avait dessous? Vous prétendez reproduire la nature, mon ami;

mais vous n'avez pas la moindre idée de cette nature que vous regardez sans voir; à peine en avez-vous contemplé l'apparence, et moi je l'ai fouillée.

— Mais, permettez, canard; j'ai la vue plus vaste que la vôtre (le canard éclata de rire); je vois l'ensemble, je découvre les horizons, je juge les arbres dans leur entier.

— Et que m'importent vos horizons, si je découvre tout un monde entre deux roseaux; si, en plongeant la tête dans la rivière, j'aperçois des vallées immenses, des forêts à perte de vue, toute une végétation étincelante comme l'or, et des milliers d'êtres plus jolis que vous et moi!

— Vous voyez les choses par leur petit côté, canard, en vérité.

— Croyez-vous donc votre vue beaucoup plus étendue que la mienne? Pour regarder les choses de plus haut que moi, croyez-vous les voir mieux, en jouir davantage? Contemplez l'univers, un soir où le ciel est pur, et dites-moi franchement quel est le rôle que vous jouez là-dedans, pauvre petit homme! Je vous conseille de vanter l'immensité de votre vue, parce que vous embrassez deux lieues de pays d'un seul coup. Vous êtes bien un peu canard dans votre genre, mon cher! seulement vousne prenez pas votre part de pâturage dans un petit ruisseau, tandis que moi je

m'en contente et sais encore y trouver des jouissances infinies.

Je me sentis rougir légèrement, la philosophie de cette volaille m'effrayait presque.

— Vos jouissances artistiques sont peu nombreuses, ajouta mon camarade après avoir fouillé de son bec quelque temps sous ses plumes ; elles sont si peu nombreuses que vous en faites commerce. Nos jouissances artistiques à nous sont incessantes ; ce n'est point les tracas de la vie, la nécessité de l'existence qui nous en peuvent distraire ; notre vie n'est qu'une longue flânerie que vous ne pouvez comprendre, parce que vous êtes faits autrement que nous ; — le bonheur d'une digestion toujours facile nous prédispose perpétuellement au plaisir de voir, et lorsque notre esprit satisfait veut digérer aussi, nous entamons dans le creux d'un vieux tronc un de ces petits sommes qui ressemblent à une extase. Vos poëtes ne sont poëtes, mon cher, que parce qu'en leur vie ils ont été canards pendant quelques instants, que parce qu'ils se sont laissé vivre durant une heure devant la nature, dans un fouillis de verdure, au bord d'un ruisseau, sous l'ombre allongée des peupliers tremblants, laissant leur esprit et leur cœur s'imbiber comme une éponge dans ce milieu calme et plein de joie tranquille.

Mais nous ne faisons que cela, nous autres ca-

nards, et, plus poëtes que vous, nous ne nous ennuyons pas. Avez-vous jamais vu bâiller un canard?

— Hélas! vous n'en avez guère le temps, mon pauvre ami, lui dis-je; votre existence si rapidement tranchée... — Je m'arrêtai, sentant que j'avais été trop loin; mon ami pâlissait visiblement.

— Vous réveillez en moi de douloureux souvenirs, me répondit-il : ma cane blanche chérie a succombé il y a huit jours à peine, et de la façon dont vous parlez là. On la surprit à l'aube, le ciel était rouge encore, elle dormait à côté de moi, et vers le soir, la cherchant du côté de la maison, j'entendis un cri déchirant, puis un bruit sourd... Je ne l'ai pas revue depuis. Malgré moi, je me dirige encore vers ces grands tilleuls que vous voyez là-bas; c'est là qu'elle m'attendait. Quand il fait beau soleil, je me dis en m'étendant dans l'herbe : Comme elle serait heureuse, la mignonne! Et si, par aventure, je trouve un beau colimaçon, je n'en mange que la moitié, monsieur, car j'aime à me figurer qu'elle est encore là pour avaler le reste. Je finirai comme elle, je le sais, mais je n'y songe pas, — nous mourons en face d'une casserole... Qu'importe! c'est notre limite à nous; — nous sommes victimes, c'est vrai, mais ne l'êtes-vous pas vous-mêmes, n'êtes-vous pas victimes de vos passions, victimes de vous-mêmes,

ne vous massacrez-vous pas entre vous par milliers ? Je me le suis laissé dire. Ne vous coupez-vous pas la tête, ne vous empalez-vous pas sur des bâtons pointus ? n'avez-vous pas inventé par centaines des instruments merveilleux pour tuer les hommes sur une grande échelle ?... Tout cela vaut notre casserole, mon bon ami. Du moins, avons-nous cette consolation de n'être jamais pour rien dans notre propre mort, et de n'avoir point dérobé une seule parcelle de notre existence au bonheur de vivre.

Il faut croire que le génie qui préside à vos destinées ne considère pas vos existences comme beaucoup plus précieuses que les nôtres, car il les traite aussi assez cavalièrement, mon cher. — Que je rirais, mon Dieu, si notre petit monde accostait une bonne grosse planète toute pleine d'êtres supérieurs à vous, et que, de rois que vous êtes sur votre petite boule, vous devinssiez esclaves dans un plus grand empire, esclaves tout petits par l'esprit, par le corps ; que vous fussiez en un mot les colimaçons de l'endroit !... Après tout, la chose est possible : qui vous dit que cela ne peut pas être ? Vous avez décrété une échelle des êtres, et vous vous êtes mis en tête : c'est parfait; mais qui vous dit que cette échelle s'arrête là ? Vous ne savez point où elle commence, savez-vous bien où elle finit ?

# PETIT LEVER

MONSIEUR LE COMTE. — JOSEPH, son valet de chambre.

*La scène se passe à la campagne.*

Monsieur le comte, sentant le sommeil lui échapper, ouvre les paupières, bâille, étend les bras et tire le cordon de sonnette qui est au fond de son lit.

Joseph, son valet de chambre, arrive bientôt, allume le feu sans bruit, dépose sur le divan le linge de son maître, ouvre avec précaution les fenêtres et les volets, puis abaisse les rideaux, et, discrètement, se tient immobile en attendant les ordres.

MONSIEUR LE COMTE, *d'une voix faible.* — Joseph, dis-moi?

JOSEPH. — Que désire monsieur le comte?

LE COMTE. — Quel temps fait-il, mon ami?

JOSEPH. — Le ciel est chargé de nuages, le parc est couvert de gelée blanche, le froid est piquant, la...

LE COMTE. — Assez, bourreau, assez, et souffle le feu. Que dit la pendule?

JOSEPH. — Dix heures trente-cinq, monsieur le comte.

LE COMTE. — Et ma montre?

JOSEPH. — La montre de monsieur le comte retarde de trois minutes sur la pendule.

LE COMTE, *toujours d'une voix faible.* — C'est impossible; présente-moi ma culotte.

JOSEPH. — Je serais désolé de contredire M. le comte, mais il y a positivement un retard de trois minutes.

LE COMTE. — Je te dis que tu as mal vu. Un chronomètre de mille écus, à remontoir, à mes armes, retarder de trois minutes! Choisis dans ma garde-robe une de mes plus chaudes culottes, mon ami, et dépêche. Le courrier est-il chargé ce matin?

JOSEPH. — Le facteur n'a apporté que les deux journaux de monsieur le comte et un prospectus.

LE COMTE. — Quoi! pas de lettres, pas un billet?... Que dit ce prospectus?

JOSEPH, *prenant dans un plat d'argent le prospectus et l'ouvrant. Il lit.* — « Monsieur, depuis longtemps un vide immense se faisait sentir dans

l'industrie française; il était donné aux tendances progressives de notre époque... »

LE COMTE. — Imbécile; tendances progressives! Abrége, Joseph, abrége ce pathos.

JOSEPH. — Il s'agit simplement de cuvettes en caoutchouc.

LE COMTE. — J'en étais sûr. Idiot, pitoyable, absurde... (*Enlevant d'un geste le foulard qui recouvre sa tête.*) Pas de lettres, un temps affreux, de la gelée blanche, un froid glacial, un chronomètre qui retarde, et toutes ces choses se réunissant en faisceau pour m'accabler à mon réveil, et cela précisément le jour de l'anniversaire de la naissance du vicomte; et l'on parle de progrès! Tiens, Joseph, je peux te l'avouer, tu sais que j'ai plaisir parfois à te prendre pour confident; eh bien! j'éprouve par moments des défaillances morales. Je considère la société moderne comme un... comme une sorte de cloaque infect, et peut-être cette expression reste-t-elle encore bien au-dessous de ma pensée. (*Il enfile son pied droit dans la jambe gauche du pantalon.*)

JOSEPH. — Monsieur le comte se trompe.

LE COMTE. — Veuillez ne jamais oublier, monsieur Joseph, que vous êtes mon valet, et ne pas me faire souvenir que vous me devez tout. Si je me suis jamais trompé, c'est lorsque je vous ai cru digne de quelque familiarité, je...

JOSEPH. — Mais monsieur le comte se méprend : je parlais du pantalon que monsieur le comte mettait de travers. Je ne me serais jamais permis...

LE COMTE. — A la bonne heure. Retourne alors cette culotte. Tu comprends, mon ami, que si je me trompais, et le puis-je en ces sortes de matières? ce ne serait point à toi à redresser mon erreur, ni à toi, ni à d'autres, ni à personne ; attache mes bretelles et dispose mes mules... Je puis dire que je comprends mon époque; je suis même prêt à lui faire des concessions, car je suis libéral! je le suis peut-être trop. La familiarité avec laquelle je discute avec toi, me mettant au niveau de ton intelligence, redressant tes inepties avec bonté et douceur, tenant compte de tes observations, etc., etc., tout cela te le prouve assez.

JOSEPH. — Certainement que personne n'accusera monsieur le comte de ne point être libéral.

LE COMTE. — Eh bien, alors... Mets-moi mes chaussettes. — Eh bien alors, puisque je suis libéral, c'est-à-dire: puisque je veux ton bien, laisse-moi faire à ma guise, imbécile que tu es; ne suis-je pas ton père, ton protecteur, ton... Est-ce que tu ne manges pas dans mon office et ne te chauffes pas de mon bois? Mais, me diras-tu : maintenant je veux discuter, je me trouve plus...

JOSEPH. — Je ne me permettrais jamais de discuter avec monsieur le comte.

LE COMTE. — Ne m'interromps pas. — Mais, me diras-tu : je veux discuter.

JOSEPH, *à demi-voix*. — Jamais, je... jamais...

LE COMTE. — Te tairas-tu, animal? — Tu veux discuter! — Eh bien, discutons. Tu te crois mon égal, pas vrai? — Eh bien, pourquoi me mets-tu mes chaussettes en ce moment-ci? pourquoi, lorsque je te sonne, arrives-tu au galop, comme *Sultan* quand je le siffle?... Ah! pourquoi ton père, ton grand-père, et en général tous tes aïeux, ont-ils fait le métier que tu fais? ah!... Et voilà maintenant que tu doutes de ton maître, voilà que tu refuses de baiser la main qui t'a... qui t'a... depuis des siècles... donné du pain; car enfin depuis des siècles je te nourris de mon pain, du pain que j'ai fait avec ma farine, avec mon blé; mon blé que j'ai fait pousser dans mes terres, dans mes terres, comprends-tu bien, idiot que tu es? mes terres que j'ai labourées avec mes charrues et avec mes bras. Depuis des siècles je pense pour toi, je me bats pour toi, je te fais vivre enfin! et devant ce dévouement, tu relèves orgueilleusement la tête, tu renies ton père. Ah! messieurs les sénateurs! si la société moderne... Tiens, vois-tu bien, tu n'es pas seulement une bête, tu es un ingrat. Où est mon mouchoir?

JOSEPH. — Voici le mouchoir; mais monsieur le comte est bien sévère.

LE COMTE, *après avoir imposé silence d'un geste.* — ...Et en échange de toutes mes bontés, pour payer le pain que j'ai donné à ton père qui était un pas grand'chose, et à ton aïeul qui ne valait pas mieux, que fais-tu? — Tu ameutes le monde, tu organises le... machin universel, le suffrage, veux-je dire, universel, c'est-à-dire que toi et les tiens vous me détroussez sur la grande route...

JOSEPH. — Oh! monsieur le comte peut-il croire...

LE COMTE. — Tu traces des chemins de fer qui traversent mes biens, et tu exécutes tes tracés; tu m'obliges à combler mes fossés qui débordaient sur la route depuis trois siècles; tu accuses mon curé de prendre le menton de ta fille, — le beau malheur! tu me refuses à moi-même la distraction de pincer ce menton! tu m'accuses de ne faire œuvre de ces dix doigts, que m'ont légués mes aïeux, purs de tout effort, et que je conserve comme un dépôt sacré, avec le bon vouloir de la Providence. — Baisse la tête quand je parle de la Providence. — Tu veux manger à ma table, regarder l'image de mes aïeux sans éternuer; tu veux, le diable m'emporte! prendre aussi ta part de mon bon Dieu!... Ventre de biche! je ne sais ce qui m'empêche de te jeter par cette fenêtre!

JOSEPH, *très-ému.* — Monsieur le comte m'ac-

cable, mais je jure que rien de semblable n'est entré dans mon esprit.

LE COMTE. — Mais tais-toi donc, mais tais-toi donc; tu vois bien que je parle au peuple. Prépare ce qu'il faut pour mes ablutions. Pourquoi me regardes-tu de cet air niais qui, du reste, t'est familier?

JOSEPH. — Tout ce que monsieur le comte vient de dire me trouble tellement...

LE COMTE. — On serait troublé à moins, mon ami. Je t'ai touché parce que j'ai parlé à ton esprit et à ton cœur. C'est ainsi qu'il faudrait parler... — Où est ma brosse à dents? — à la foule pour arrêter net ces gamineries coupables qui désolent le pays depuis soixante-seize ans et quelques mois. La patience se lasse, à la fin. Comprends-moi bien, Joseph : tes fameux progrès qui ont pénétré tout à l'heure dans mes domaines sous forme de télégraphe électrique, qui s'introduiront demain dans mon cabinet de toilette sous prétexte de cuvette en caoutchouc, voire ton prospectus, ou sous mille autres formes encore, car, Dieu me damne! tu es arrivé à inventer des machines pour ne plus prendre les clystères suivant les traditions paternelles. Eh bien, mon ami, toutes ces choses m'agacent, m'agâcent horriblement. Et si je disais à mon tour : En voilà assez de ces plaisanteries, je te chasse!... Que ferais-tu si je te chassais, si je disais

9.

à mon curé : Monsieur le curé, veuillez détourner les regards du Seigneur de ce misérable? Que ferais-tu sans protecteur, sans père... sans le cœur d'un père? Et songe que tout cela te pendrait au bout du nez si, par bonheur pour toi, je n'avais au fond de l'âme les principes de notre divin Maître? As-tu pensé quelquefois à ces principes? à celui-ci, par exemple : *Rendez à César ce qui appartient à César?* — Qui est-ce, César?... Ça n'est pas toi, bien sûr, puisque tu me mets mes chaussettes.

JOSEPH. — Monsieur le marquis a bien raison.

LE COMTE. — Eh bien! que m'as-tu rendu?... Voyons, parle.

JOSEPH. — C'est vrai, monsieur le comte.

LE COMTE. — Il faut, en vérité, que tu sois dénué de tout sens moral. As-tu seulement réfléchi, lorsque tu vas à la messe, comme je l'exige, à ceci : c'est que si tu me retrouves au ciel, — ne fais pas le modeste, la chose est possible, avec de la conduite; nous serions les premiers à te pardonner ta naissance. — Si donc tu me retrouves au ciel, tu deviendras relativement mon égal, suivant la parole du divin Maître, et tu pourras même me saluer du nom de frère. N'est-ce point là un noble but? — Hé! hé! mon gaillard, l'eau t'en vient à la bouche. — Voyons, mets le fer au feu et coiffe-moi.

JOSEPH. — Monsieur le comte ne veut-il pas que je le rase avant?

LE COMTE. — Si, en vérité. Regarde un peu mon chronomètre; que dit-il?

JOSEPH. — Il est onze heures.

LE COMTE. — Seulement onze heures? Rase-moi lentement, mon ami; je ne déjeune, tu le sais, qu'à midi. Ne m'as-tu pas un peu pressé pour sortir du lit? Le poids de cette matinée me semble particulièrement lourd, et cependant que d'idées émises en quelques minutes, que d'idées! C'est cette succession si rapide d'idées diverses qui me fait paraître les journées si longues, je le crains, mon ami. Vois-tu, je vis trop par l'esprit. Il me semble qu'en douze heures j'en dépense vingt-quatre (*Il bâille.*), au moins vingt-quatre.

JOSEPH, *après avoir relevé le bout du nez de son maître à l'aide du doigt et fait mousser le savon.* — Monsieur le comte me pardonnera mon indiscrétion, mais...

LE COMTE. — Pas de savon dans le nez, avant tout. Maintenant parle, sois indiscret; c'est le progrès, cela.

JOSEPH. — Comment monsieur le comte n'écrit-il pas ses pensées?

LE COMTE. — Ton imagination n'est point sotte; et qui te dit que je ne les écrive pas, ou tout au moins que je ne prenne pas des notes? — Ce petit

calepin vert orné de mes armes, que tu trouves parfois errant dans mes poches, est plein de ces notes; je les écris à l'aventure, un peu partout; il m'est arrivé souvent d'arrêter mon cheval pour griffonner sur le pommeau de ma selle. — Ce petit calepin serait imprimé ce soir que demain matin, de tout ton gouvernement, tes progrès, ta télégraphie, etc., etc., il ne resterait pas cela. Mais dépêche-toi de me raser : il me vient encore à l'esprit certaines idées que je voudrais émettre; mets-moi le chronomètre sous les yeux, et sois prompt.

# FAITS L'UN POUR L'AUTRE

---

## I

*Mademoiselle Sophie Durand à son amie intime.*

Mon petit rat blanc, mon petit agneau vert, ma colombe sans tache... — Tu ne diras pas que je ne t'aime pas? en veux-tu encore?

Mon petit poulet rôti, mon petit lézard mystique... non, non, efface lézard mystique. Je crois qu'il y a là-dessous quelque impiété. Ce mot-là me vient de mon frère, et tu sais qu'il travaille dans l'impiété. C'est même, comme dit maman, une cause de désespoir incessant et mortel. Je suis absolument de l'avis de maman; mais que veux-tu faire? il est majeur, il n'a d'ailleurs que ce vice-là,

ne fumant pas, ne prisant pas non plus; et puis enfin je prierai pour lui! Ce sont des charges de famille qu'il faut accepter, n'est-ce pas? Maintenant, donne ta joue gauche, que je t'embrasse, et ta joue droite que je te donne un soufflet.

Comment! je te dis : une engrêlure riche et légère séparant le feston de la broderie, et tu laisses mettre la broderie après le feston et l'engrêlure derrière! de sorte, ma belle mignonne, que ce sont là des chemises perdues! Tu comprends que cette engrêlure hurle, beugle derrière cette broderie. Si je les laisse là toutes deux, elles se mangeront, — c'est à ne pas oser les regarder. — J'en aurais pleuré. Heureusement que les deux autres chemises en batiste, chemises habillées, chemises de cérémonie, sont réussies. Un peu à jour la dentelle du devant, ne trouves-tu pas? Mais enfin ça a du genre, et puis on ne se marie pas tous les jours.

Tu penseras au chapeau, est-ce pas, bichette? Un bouillonné de rien; c'est entendu.

J'ai reçu les cachemires à choisir; le long a été tout seul, mais pour le carré il a fallu aller aux voix. Heureusement que M. le curé déjeunait ce matin-là avec nous. Il a été héroïque: je l'aurais embrassé.

— Mais, monsieur le curé, puisque je vous dis que les palmettes ne se portent plus!

— Mais, mademoiselle, j'ignorais tout à fait que les... palmettes fussent... Dans ce cas-là je serais de l'avis de M. Durand, je me rabattrais sur le petit noir à broderie d'or.

— Vous vous rabattriez... et vous feriez là un beau coup! Le petit noir n'a aucun cachet, ajoutait ma mère. Il est étonnant, monsieur le curé, il s'imagine qu'il n'y a qu'à se rabattre pour que...

— Mais, madame Durand, j'ignorais complétement que le cachet manquât à ce... Dans ce cas je n'hésiterais pas, il me semble, à revenir aux palmettes, à moins que...

— Du tout, du tout, les palmettes sont jugées. — Mais non. — Comment cela? — Je vous demande pardon, monsieur le curé... — Ce serait dans toute autre question que...— La belle affaire! — Parbleu! — Mais sans doute! — Mesdames, je me récuse.

Ah! la drôle de scène, ma chère, que le choix de ce cachemire! — En fin de compte, j'ai pris le fond rouge. — Dis à la lingère de se presser. Tout marche chez la couturière. Ma tante m'a envoyé hier mon livre de messe, — d'avance, comme tu vois; — c'est un bijou que ce livre : une reliure ravissante avec ornements en acier, — il paraît que l'acier fait toujours fureur, — et, au milieu, mes armes en saillie avec la couronne, la merlette et le

petit machin... Je n'ai pas encore osé demander au comte ce que cela représentait, le petit machin qui est au bas, etc., etc. Oui, je suis heureuse, ma bonne chérie, et si Dieu m'écoute, il sait qu'en montant j'entends me rapprocher de lui. Mais tu comprends qu'au milieu de tous ces préparatifs je dois perdre la tête, et c'est ce qui m'arrive. Si je n'avais pas maman qui m'aide un peu, je deviendrais folle. On construira une salle de bal dans le parc, — papa offre à maman, le jour du contrat, une paire de chevaux superbes. — Monseigneur viendra dire la messe. — Quant au repas, je crois qu'on en chargera Chevet; c'est plus simple, tu comprends : ces gens sont habitués à ces sortes de choses.

Mais, vas-tu me dire, et le héros de l'affaire? et le prince Charmant? et *lui* enfin?

Eh bien, *lui* est un fort galant homme. Un beau nom, comme tu sais, et, à ce propos, rappelle à ces demoiselles la couronne au-dessus du chiffre, — le chiffre enlacé, un peu vieillot de forme, comme je l'ai choisi enfin. Il a de plus de la religion, de l'allure, il sent son duc d'une lieue... quoiqu'il ne soit que comte.

Viens que je t'embrasse en passant!

Il a refusé d'avance toutes les offres que ne manquera pas de lui faire le gouvernement; il l'assurait hier à M. le curé, et, à vrai dire, cette conduite

mâle n'a pas peu contribué à séduire mon père et moi aussi. C'est courageux, ma chère, sais-tu, que de tenir tête à l'orage et de dire à son pays tout entier : Non, je ne marcherai pas! Il pense qu'il serait opportun de mander notre mariage à Sa Sainteté; nous ne pouvons guère faire autrement. Mais ce que *lui* a d'incontestablement aristocratique, c'est le pied, — un pied de femme et d'homme tout à la fois, cambré et effilé, haut perché sur son talon verni. — Le craquement de sa botte ne ressemble à aucun autre craquement de botte; on devine que ce pied est celui d'un homme qui aurait pu chausser l'éperon d'or et aller aux croisades. J'ai cru deviner que la beauté du pied est l'apanage de la branche cadette dans la famille de mon futur mari. La branche aînée se distinguait par la forme exquise de son nez, — comme chez les Bourbons.

Quant à la livrée, à l'écurie du château du comte, tout cela a été très-négligé depuis quelque temps; tu sais que sa position de fortune était un peu embarrassée, et lui-même, avant-hier au soir, avec une simplicité charmante, où l'on devinait cependant l'orgueil de la race, nous a avoué que son château de *Fort-Vieux*, qui est un monument historique de notre vieille Sologne, à ce que m'a dit M. le curé, n'avait plus que les quatre murs; « Mais, a-t-il ajouté, sur la pierre qui domine les

ruines de la porte est sculpté l'écu de ma famille, et cette pierre est intacte. »

Il disait cela avec une aisance! tout en tapotant de sa badine sa petite botte qui se dandinait. Mon père était rouge comme s'il fût sorti de table, et je partageais son émotion. T'imagines-tu ce manoir en ruine, ces hautes tours fracassées, ce pont-levis, ces immenses fossés, et le représentant, le maître de toutes ces choses poétiques, caressant sa botte à deux pas de nous!

— Monsieur le comte, a dit mon père en se levant, la pierre dont vous parlez vaut à elle seule cinq cent mille francs; pour moi du moins... je vous prie de le croire... je...

C'était embarrassant pour papa, tu comprends?

— Elle vaut plus pour moi, monsieur Durand, elle vaut plus! a répondu le comte en souriant avec son grand air. Et il a bien fait de répondre ainsi, à sa place j'en aurais fait autant; mais ça ne fait rien, c'est noble.

— Nous relèverons les tours de *Fort-Vieux,* me dit papa en m'embrassant le soir avant d'aller me coucher.

Il est bon ce pauvre père, et maman aussi, mais, comme le dit quelquefois le comte, sans avoir l'air d'y toucher, il y a dans notre parc une petite odeur de charbon de terre, ce qui pourrait bien être vrai, du reste : les usines sont à un quart de

lieue; mais j'y étais habituée, à cette odeur, et je ne m'en apercevais pas.

J'aimerais mieux maintenant recevoir un soufflet que d'entendre parler de ce charbon de terre. Depuis que M. le curé déjeune chez nous avec le comte, il met des rabats neufs et dit le bénédicité tout haut. Pierre en a été tellement surpris la première fois, qu'il a laissé tomber par terre l'assiette qu'il avait à la main. Maman était dans une colère! elle l'aurait chassé. Voilà ce que c'est que de faire des valets de chambre avec les ouvriers d'une usine.

Mais je m'arrête, ma belle mignonne; presse tout mon monde, vois pour le piano à queue, soigne la petite couronne sur le chiffre, et, tout en flânant, regarde un peu les livrées. — Nous reprendrons celle de notre famille, mais j'ai idée qu'on pourrait la rajeunir un brin, tout en respectant la tradition. Je conserverais la culotte et le gilet orange, mais l'habit feuille morte ne me plaît pas beaucoup.

Ne m'appelle donc plus dans tes lettres *Ma chère comtesse.* Quelle grande enfant tu fais! Ta montre avance de quinze jours, ma belle chérie.

Adieu; mille baisers.

Ta Sophie.

*P.-S.* — Je crois qu'il m'aime beaucoup.

## II

*M. le comte Robert de*** à son ami intime.*

Voyons, ne dis donc pas de bêtises, mon bonhomme, et pour l'amour de moi, va chez Strickmann et dis-lui que sa dernière paire de bottes est trop large d'un doigt. Il commence à m'agacer, mons Strickmann! Tu serais gentil de passer chez mon tailleur et de lui dire de presser son monde; je suis tout nu, mon cher; ça n'est pas soutenable. Maintenant, à nous deux.

Qu'est-ce que tu me chantes? Sympathies morales, alliance de deux destinées, conformité de goût et de milieu... etc. Me prends-tu de bonne foi pour un niais? T'imagines-tu que je considère papa beau-père comme l'auteur de mes jours et que je ne prenne pas ces braves gens pour ce qu'ils valent? Je ne comprends pas ta façon de voir. Est-ce que je vends quoi que ce soit de moi-même? Sac à papier! mon bonhomme, tu me fais monter la moutarde au nez!

Je rencontre sur mon chemin une petite fille charmante, elle me plaît; l'idée me vient de la décrasser un peu et d'en faire une comtesse; est-ce la première fois que cela se voit dans l'histoire? Il se trouve maintenant, — étrange coïncidence! — que cet enfant aux joues roses, qui a bon air, je te jure, se trouve être à la fois fille de marchand de locomotives et extrêmement riche. Crois-tu bonnement que ces deux obstacles, dont le dernier, à vrai dire, n'est qu'imaginaire, vont m'arrêter en route? Dans ma famille, mon cher ami, quand on trouve un bâton en travers du chemin, on saute par-dessus. Eh bien, je saute par-dessus le beau-père, par-dessus l'usine, qui répand aux alentours une puante odeur, je saute par-dessus la belle-maman qui est née rue du Temple, je saute par-dessus tout cela, et je tombe aux pieds de la petite bergère; elle a un million dans la main gauche; c'est vrai, mais est-ce trop pour payer l'odeur du charbon de terre, le papa, la maman, la rue du Temple, le sifflet des machines, etc.?

Mon coup de tête est peut-être étrange, mais mon nom suffit, ce me semble, à le faire respecter.

Comment! d'un trait de plume je fais quelque chose d'une enfant qui n'est rien et qui a bonne envie de ne pas rester où elle est, j'inonde de joie et de reconnaissance un brave homme et une

brave femme qui sont bons comme du pain... bis, je renverse d'étonnement et d'allégresse tout un régiment d'honnêtes travailleurs (mes fournisseurs) qui attendent depuis trop longtemps, malheureusement, leur salaire. Mon mariage est certain, tu n'as que faire de tenir la nouvelle secrète, je veux qu'on se réjouisse autour de moi; du même trait de plume je relève *Fort-Vieux*, qui en a besoin; j'y ajoute une demi-douzaine de clochetons, un fossé, un pont, en un mot tout ce qui est nécessaire; je fais étaler un pouce de terre sur tout le domaine, qui, par ce seul fait, se trouve avoir une valeur; je sème, je plante, je draine, en un mot je *fais du bien autour de moi.* Ce sont les propres paroles de Monseigneur lorsqu'il m'a poussé à ce mariage.

J'ai le beau rôle, mon cher : j'utilise noblement le gain péniblement gagné de ce marchand de locomotives; je fais pénétrer dans cette classe industrielle un peu de nos idées, je la vivifie au souffle de nos traditions et de notre passé. Il faut voir les choses de haut, mon bonhomme. Ma présence seule dans cette maison, qui, le diable m'emporte! a l'air d'un château, a fait plus de bien à ce naïf enfant que tous les sermons possibles et que l'évidence même. Je l'ai surpris rougissant de son usine et comme gêné de ses millions. Il commence à comprendre qu'au-dessus

du travail individuel et du gros bon sens des masses il y a la hiérarchie inviolable du sang, du nom et de la race.

Il aura beau faire, vois-tu bien, il a le pied trop gros pour chausser mes bottes, et pour tout l'or du monde il ne pourra acheter un autre pied ; tout est là, et il commence à le comprendre.

Et d'ailleurs, comme me le faisait entendre Monseigneur, outre le bien général qui peut résulter de cette alliance pour le progrès de nos idées, n'est-il pas temps qu'une sorte de réaction, de réhabilitation se manifeste, que quelques-uns d'entre les jeunes et les braves tournent en dedans le chaton de leur bague, descendent au milieu de la foule et mettent la main à la pâte, devraient-ils ensuite se laver à grande eau?

Des apanages, des habits dorés de nos grands-pères on a fait des pièces d'or qui ont roulé partout. C'est avec ces pièces d'or ramassées sous les meubles que les Durand ont commencé leur fortune. — Eh bien! mais en fin de compte j'ai bien droit à quelques locomotives de la maison Durand. Ce n'est que justice cela!

Le travail? vas-tu me dire, car je te connais comme mon gousset.

Le travail! mais, cher bon, connais-tu un homme au monde mieux disposé que moi à faire travailler?

Presse le carrossier : je veux que la corbeille arrive dans le coupé de madame, volets baissés. Occupe-toi de la cravache de l'enfant et songe à mes bottes, n'est-ce pas? Moins carrées du bout et puis trop larges, trop larges!

Une poignée de main.

A toi de cœur,

Comte Robert de ***.

*P. S.* Fatuité à part, elle est folle de moi.

# NOCTURNE

Je crois, ma parole d'honneur, que je ferais infiniment mieux de décrocher mon fusil et d'aller tuer un lapin; mais j'ai là, sur ma table, une belle feuille de papier toute blanche, et au bout de ma plume une petite indiscrétion si mignonne que j'aurai grand'peine, je le crois bien, à la garder pour moi.

Ce qui rend la chose délicate, c'est que mes deux héros sont gens à se reconnaître à la seconde ligne de ce que vous allez lire... Après tout, monsieur, pourquoi cassez-vous les bobèches, et vous, madame, pourquoi parlez-vous si haut? Voici la chose en deux mots :

J'étais allé faire visite, la semaine dernière, à

mon ami et voisin M. B. de Saint-R... Il n'est pas plus de Saint-R... que votre serviteur, ce cher voisin et ami (encore une indiscrétion qui me fait regretter de plus en plus mon lapin); mais ce faux nez fait son bonheur, et il faudrait être bien intolérant pour lui reprocher cet innocent cartonnage, qui ne trompe personne et le rend joyeux.

Il demeure à quatre lieues de chez moi : c'est une véritable promenade, comme vous voyez, de sorte qu'il m'arrive fort rarement d'y coucher. L'autre soir, cependant, — j'y avais dîné, — le temps devint si menaçant vers les neuf heures du soir, que j'acceptai d'y passer la nuit, malgré toute ma répugnance à entrer dans un lit qui n'est pas le mien. J'ai le sommeil fort léger, et le moindre changement dans mes habitudes me trouble infiniment... mais peu importe. On me mit une bougie dans les mains, et le maître de la maison, témoignant une grande joie de me posséder jusqu'au lendemain, voulut me conduire lui-même jusqu'à la chambre qui m'était réservée.

— Je suis obligé de vous mettre au second étage, mon bon ami ; mais, vous voyez, le château est plein; il ne reste absolument qu'une chambre libre. Au reste, vous n'aurez pas un voisinage désagréable : des gens charmants! arrivés d'au-

jourd'hui, et dont nous avons fait la connaissance aux eaux. Le mari n'est pas joli, joli; mais sa femme est...

— Étourdissante! ajoutai-je vivement; j'étais à côté d'elle à table; oh! mais tout à fait!...

— N'est-ce pas?... magistrale, sculpturale.

— Ah! fichtre! — Eh! eh!... (Mon voisin et ami est d'un naturel fort gai.) — Tenez, les voilà qui montent.

— Ils sont amoureux fous l'un de l'autre, ajouta-t-il avec un clignotement de l'œil.

Nous nous souhaitâmes bonsoir de la façon la plus gracieuse du monde, et chacun rentra chez soi.

Je dormais du plus profond sommeil, lorsque je fus réveillé tout à coup par un fracas éclatant. Je déteste cette façon d'être éveillé. Ce vacarme s'était produit fort près de moi, et j'eus bientôt la preuve qu'il venait de la pièce voisine, habitée par les deux époux et séparée de la mienne par une simple cloison. La curiosité s'empara de moi, et, approchant mon oreille, j'entendis la conversation suivante :

— Vous êtes d'une maladresse absurde! Nous voilà sans lumière maintenant, dit une voix de femme avec assez d'emportement.

— Mais, ma bonne amie, soupira le monsieur fort doucement, la bobèche ne tenait pas, et pour

la rattraper, j'ai lâché le flambeau. Sais-tu où sont les allumettes ?

— Les allumettes, les allumettes... Est-ce que je suis marchande d'allumettes? Qui sait d'ailleurs s'il y a des allumettes dans une maison où les bobèches ne tiennent pas, où les lits... Cyprien, s'écria tout à coup ma voisine, Cyprien, venez vite, mais venez donc! Dieu! que tu es lent! mon Dieu! Quelle patience!... Elle va s'échapper, je la sens qui monte. Oh! mais c'est affreux! Cyprien, venez, je vous l'ordonne!

— Allons, voyons, mon ange, ne vas-tu pas te trouver mal pour une petite puce de rien du tout? Tu n'es donc pas courageuse? Ah! voilà les allumettes! Tu n'es donc pas courageuse... à la campagne?... Diable d'allumettes! — Où est-elle cette vilaine puce? Voyons!

— Où est-elle, le sais-je? elle est partout à la fois; c'est une torture infernale. Oh! tenez, je voudrais vous mordre, avec votre air tranquille. Je suis dévorée, j'ai des cloches grosses comme un œuf...

— Ah! voilà de la lumière! Ne t'impatiente pas, ma bonne amie; il faut pour ces sortes d'opérations la ruse du renard et la prudence du serpent.

— Oh! tenez, vous êtes bête, Cyprien!... Mais pas de ce côté-là... cherchez par ici... Ce sont

comme des coups de poignard, ça me répond dans le cœur. Je n'ai pas une peau de valise comme la vôtre! Jamais, non jamais, je ne remettrai les pieds dans cette maison-ci. Comment se fait-il qu'on laisse errer dans les départements toutes ces bêtes?

— Sans être muselées, ajoute monsieur de sa voix flûtée.

— Votre plaisanterie est sotte... Tenez, dans le dos!... oh! dans le dos!

— Ah! je la vois; ne bouge pas, je la vois. Mais tu m'enfonces tes ongles dans le cou, ma bonne amie. Chut!... je la tiens... Sac à papier! je me suis trompé, c'était ton signe.

- Il l'a manquée! Vous me faites bouillir... Quelle patience, mon Dieu! on ne sait ce qu'est la patience que le jour où on est mariée! Il ne la trouvera pas, je le parierais...

— Voyons, Léonie, je fais tous mes efforts, mais, en vérité, je ne me suis pas engagé par contrat de mariage à découvrir toutes les puces qui viendraient folâtrer sur votre satin, ma chère

— Toutes les puces!... Vous êtes inconvenant, vous êtes grossier. Toutes les... Suis-je une femme à puces, je vous demande? On dirait, ma parole d'honneur... Par contrat... comme c'est spirituel! Mais cherchez donc dans le dos, plus bas que cela Ne me parlez jamais de notre contrat, si cela vous

est égal; j'ai ce nom-là en horreur. Où il y a contrat, il y a chaîne, et je sais quel est celui de nous deux qui la porte, la chaîne ! Quelle heure est-il?

— Deux heures et demie du matin, mon amour; vois-tu ? ça va se calmer. Ces petites bêtes-là paraissent méchantes à première vue, parce qu'elles sont vives, mais elles sont douces, et puis elles ont besoin de repos comme toi. Allons, allons, c'est fini, ça ne sera rien.

Madame reste silencieuse un instant, puis d'une voix lente et émue :

— Ah ! tenez, Cyprien, vous êtes égoïste. Laissez-moi, laissez-moi, vous n'avez pas de cœur !

— Comment, je n'ai pas de cœur ! Voyons, ma petite femme, calme-toi ; laisse-moi t'embrasser. Il est trois heures du matin, mon ange.

— Oui, oui, vous avez raison, il est trois heures du matin, je suis désolée de vous avoir dérangé. Laissez-moi, bonsoir; je supporterai tout sans mot dire, j'oubliais que je ne suis que votre femme.

— Tu plaisantes probablement, ma chérie?

— Oui, je plaisante. Oh ! dormez bien vite, car je vous prendrais en grippe avec votre sourire irritant; mais dormez donc, mais dormez donc... Ne m'embrassez pas, Cyprien, ou je crie. Cyprien !... Ah ! c'est trop fort... Mais vous voulez

donc que je vous déteste? Oh! ma mère! (*Éclatant de rire tout à coup, sans aucune espèce de raison.*) Tu es bebête, va.

— Mais pas si bebête, ma chère.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tuée avant?

— Qui ça, ta mère?

— Oh! je vous en conjure, ne prononcez jamais ce nom-là en plaisantant, jamais!

— Enfant! peux-tu supposer que j'aie l'intention sérieuse d'assassiner ma belle-mère? Oh! cette pensée est mauvaise, Léonie... et vous m'avez fait de la peine.

— Mais laisse-moi... tranquille; voyons, petit mari, je ne peux pas souffrir ce genre de plaisanterie; tu vas me donner une attaque de nerfs. Je ne te dis pas de tuer maman, je te parle de la puce.

— Ah! très-bien. (*Avec un accent très-dramatique.*) C'est que, vois-tu, ma reine, s'il fallait tuer maman belle-mère, oh! je le sens, je la tuerais sur un signe de toi, car je t'aime.

— Dieu! que tu es enfant avec toutes tes bêtises! Se douterait-on jamais en te voyant dans le monde?...

— De ce que je suis, à trois heures du matin, en bonnet de coton, n'est-ce pas? Ne m'en parle pas, c'est écœurant; nous sommes tous de profonds scélérats; mais, en vérité, je ne pourrais pas

passer toutes mes nuits en habit noir et en cravate blanche.

— A quoi ça sert-il de dire toutes ces niaiseries?

— Je voudrais te faire rire pour t'amener à me pardonner; — voyons, veux-tu me pardonner?

— Mais... c'est pour cela que je te disais que tu aurais dû la tuer... avant.

— Tiens, tu es un ange.

— Et toi un gros démon; mais, dis donc, si elle allait nous mordre?

— A te dire vrai, je crois qu'elle s'est endormie, la petite espiègle : ne la troublons pas.

Il se fit un silence, et je replongeai ma tête dans l'oreiller. Cette causerie avait été fort originale sans doute; mais j'avais grande envie de dormir, et depuis une demi-heure j'envoyais au diable mes voisins et leur insomnie. A-t-on idée de la maladresse de cet homme? Ne pouvait-il la tuer et en finir immédiatement? Je m'étais retenu à quatre pour ne pas lui lancer à travers la cloison l'expression de mon indignation. Mais, monsieur, voulais-je lui dire, tuez cette bête qui irrite ma dame et laissez-moi la paix. Je m'étais contenu heureusement. Je finis enfin par me rendormir (j'avais entendu sonner à la pendule trois heures et demie du matin), mais cette fois d'un sommeil agité, inquiet; je voyais en rêve des bataillons

d'insectes se promenant dans les airs, musique en tête. C'était un vacarme insoutenable.

Cependant il me sembla que je ne dormais plus qu'à moitié et qu'il se mêlait des bruits réels au bruit de mon imagination. Hélas! il n'était que trop vrai!

— Qu'est-ce que tu as? pour l'amour du bon Dieu, qu'est-ce que tu as? s'écria la voisine d'une voix irritée.

— Je n'ai rien, ma bonne amie, je n'ai rien, répondit monsieur.

— Alors pourquoi t'agites-tu comme un possédé! As-tu juré de m'empêcher de dormir. Si c'est une gageure, avouez-le loyalement. Oh! je supporterai cela avec le reste. Quelle patience! quelle patience!

— Dis donc, petit trésor chéri, est-ce que tu ressens encore ces coups de poignard de tout à l'heure?

— Quels coups de poignard? Et c'est pour me demander cela que vous me réveillez? Mais non, je ne ressens plus rien, ajouta-t-elle avec humeur; là, êtes-vous content? Bonsoir; laissez-moi dormir. La paix, pour l'amour de Dieu! la paix!

— Ah! je suis content que vous soyez délivrée, ma chère. C'est probablement la même.

— Qui ça la même? la même qui? la même

quoi?... Il est quatre heures et demie du matin, voici le jour, et être obligée de discuter!

— La même... parbleu! la petite espiègle de tout à l'heure; nous avons des difficultés ensemble, et, ma foi, tu n'avais pas tort, il faut que cet animal soit enragé.

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? ne pouvez-vous pas vous défendre avec moins de fracas? C'est bien la première et la dernière fois que je mets les pieds dans cette infernale maison.

— Tu es bien sévère pour les autres, mon petit ange; tu oublies que tu m'as réveillé déjà cette nuit, que tu m'as fait casser une bobèche, que tu...

— Oui, c'est vrai, mais c'est que c'est intolérable de ne pas pouvoir fermer l'œil; tu m'en veux beaucoup?

— Non, seulement tu vous envoies promener trop facilement.

— Eh bien, alors (*Sa voix devint tout à coup beaucoup plus tendre*), eh bien, alors... pardonne-moi.

— Tu es une petite femme chérie, mais avant tout... laisse-moi la tuer une bonne fois.

étais furieux. Je me glissai hors de mon lit et passai tout doucement dans mon cabinet de toilette, où je m'habillai. — Il faisait grand jour; le

parc était couvert de rosée, noyé dans le soleil matinal. — Je descendis à la hâte.

Je me retrouvai à déjeuner à côté de mes voisins de chambre, et à l'expression de leur visage, à l'aisance de leur allure, je pensai que toute cause d'agitation avait cessé pour eux.

# LA DIANE

A MADAME A. C.

Vous connaissez cette impression pénible qui consiste à ne pas dormir? C'est une des plus désagréables qu'on puisse imaginer. Il semble qu'un mauvais génie vous tiraille les cheveux et fouille votre cerveau. Une idée qu'on ne peut chasser vous assiége sans relâche; les muscles, irrités, agacés, aigris sous je ne sais quelle influence funeste, se contractent et se détendent sans cesse. Des courants électriques circulent en vous; on dirait que tous les fils électriques du ministère de l'intérieur se sont donné rendez-vous dans votre lit. On s'étend; on cherche une place meilleure, qui de-

vient insupportable au bout d'un instant. On ouvre les yeux, on les ferme, et l'oreille acquiert une susceptibilité si grande, que le bruit des draps frôlés par vos membres inquiets devient bientôt insoutenable. L'oreiller, dans lequel la tête enfonce, paraît bouillant et fait d'horribles bruits. Les heures sonnent lentement ; tout dort autour de vous, même le temps... C'est une torture. Le plus simple, en pareil cas, est de sortir du lit, de mettre sa robe de chambre et d'allumer sa bougie.

C'est ce que je fis ce matin, et, pour achever de me remettre, j'ouvris la fenêtre toute grande et m'appuyai sur le balcon. En un instant, tout fut oublié, et j'éprouvai une si délicieuse sensation, que mentalement je baisai les mains de la maigre insomnie qui m'avait chassé du lit, de son fouet trempé dans le vinaigre.

Il faisait encore nuit, mais on y voyait déjà confusément ; il était trois heures du matin, précisément l'heure à laquelle vous rentrez du bal, chère lectrice, lorsque vous désirez vous coucher de bonne heure. Il y avait dans l'air une bonne fraîcheur, une odeur confuse de foin coupé (la prairie en est pleine), de fleurs, d'herbes fraîches, de serpolet, de thym, une odeur qui n'a pas de nom, mais qui est bien particulière et vous pénètre délicieusement. Cela sentait la nuit et l'au-

rore tout à la fois. Le silence était profond ; pas un mouvement, pas un bruit, si ce n'est un imperceptible frissonnement des grands peupliers qui bordent la rivière, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire déjà. Tout dormait, si ce n'est le ciel, qui s'éclairait déjà du côté de l'orient. Il était merveilleux, ce beau ciel matinal, encore mal éveillé; il était d'un ton si fin qu'aucune palette humaine n'eût pu en saisir la nuance. Il était bleu cependant, mais d'un bleu couleur de rosée! Ce n'était point une couleur précise, un ton défini; c'était la transparence et la lumière elle-même, et l'on comprenait cette teinte si merveilleuse bien plutôt par l'esprit que par les yeux. Cependant des traînées étroites de petits nuages immobiles semblaient attendre à l'horizon; à peine plus foncés que le ciel lui-même, on ne les eût point aperçus sans un reflet doucement coloré qui cernait leur contour et semblait venir d'une lame d'or cachée sous une gaze. Dans toute la partie du ciel que l'aube envahissait, les petites étoiles s'étaient perdues dans la lumière naissante, comme autant de perles qui tombent dans l'Océan; mais quelques autres étoiles plus grosses brillaient encore d'un éclat particulier semblable à celui du diamant. Elles n'avaient plus de couleurs, ce n'étaient plus des étincelles de feu éclatant dans l'obscurité; c'étaient des éclats de lu-

mière blanche étincelant sur un fond à peine coloré et lumineux aussi. Je n'ai rien vu au monde qui symbolisât plus parfaitement la virginité. Cela vous eût donné envie, madame, d'embrasser votre enfant, et, entre nous, je songeai au mien, qui dormait dans la pièce voisine.

Ces étoiles dans ce ciel, ces éclats dans cette lumière me poursuivent; je vois tout cela encore, et je voudrais vous faire comprendre, partager avec vous le charme de mon souvenir, car je désespère que vous vous leviez jamais à trois heures du matin pour voir ce que j'ai vu.

J'ai connu dans le temps une bague de fiancée toute de perles fines et de petits diamants; sa monture était d'argent. Vous n'avez pas idée de ce qu'il y avait de fraîcheur, de pureté, de distinction dans ce bijou tout blanc!... Eh bien! mon ciel de tout à l'heure me rappelait... mais, voyez, je rabaisse l'image pour vouloir l'expliquer; n'en parlons plus.

Le fait est que je restai accoudé, admirant ce que je voyais; mais, sincèrement, j'y étais tout entier, de tout cœur, et, ce qui est délicieux, j'avais conscience de mon émotion; je jouissais de me trouver si près de la nature, et de la sentir, sous une forme nouvelle, m'enlacer de ses deux beaux bras nus. — Je buvais à longs traits une bavaroise au bonheur.

— Je songeai à l'Aurore aux doigts de rose, au lever de la déesse. Je me représentai le dessin de Girodet et la fille divine qui remet sa ceinture. Je revis l'Aurore du Guide, le char d'Apollon entrant dans la carrière, et les Heures du jour, aux jupes flottantes, l'entourant en dansant, et je fus tout surpris de trouver dans tout cela un charme tout nouveau, une poésie, une émotion vraie. Oui, l'Aurore est la vierge pure, à la gaze transparente, qui soulève ses voiles et secoue ses longs cheveux; oui, les étoiles qui restent au ciel sont les diamants de la divine enfant. Oui, sous sa main rosée, transparente, les portes d'or de l'orient s'entr'ouvrent. — Elles sont d'or, ces portes : je les ai vues. Qu'importe que cette poésie soit passée de mode pour les gens qui se lèvent tard, qu'importe? La fiction est éternellement vraie, elle a traversé les siècles, aucune religion ne saurait l'entamer, et quel que soit le dieu que les hommes aient assis sur le trône, l'Aurore est déesse et vierge pour tous ceux qui l'ont vue.

Elle est admirable vraiment, cette vieille mythologie antique! — Amas d'erreurs funestes, faux dieux, disent certains qui ont la vérité garantie au fond de leur gousset. — Oui, sans doute, leur apparence physique est imaginaire, à tous ces dieux du bon vieux temps, ils n'ont pas

plus de réalité matérielle que n'en a la fable elle-même (quel est donc le dieu qui se laisse toucher du doigt); mais la passion, l'émotion, le désir, le frisson humain que chacun d'eux symbolise est profondément vrai, éternellement juste, et la façon dont chacun d'eux représente cette passion, ce désir ou ce frisson est palpitante de poésie. Vous ne croyez pas aux dieux de la vieille Grèce comme personnages réels? Mais êtes-vous bien sûrs que les Grecs y croyaient eux-mêmes? Vénus pour eux, la Vénus visible n'était qu'un flacon transparent dont ils variaient sans cesse la forme et dans lequel ils renfermaient l'amour, l'amour humain, le sentiment vrai correspondant à leur nature.

Leurs divinités, c'étaient eux-mêmes, mais eux-mêmes bien portants, sains de corps et d'esprit. Inventez donc mieux que la Diane antique? Il faut qu'elle soit bien belle et bien vraie, cette fiction poétique, puisqu'à l'heure qu'il est, vous ne regardez pas le ciel, si Parisien que vous soyez, sans songer à la pâle déesse et à son arc d'argent. Quand on pense à l'Olympe antique et qu'il est trois heures du matin, il vous vient des envies folles d'étreindre M. Egger, qui sait tant de grec! et de baiser au front ce bon M. Patin. Mais passons; aussi bien le sujet est scabreux.

J'étais donc accoudé sur le balcon, regardant les chauves-souris qui voltigeaient dans les dernières ombres, et sur le ciel lumineux déjà la silhouette des bouleaux avec leurs milles branches gracieuses qu'on distinguait nettement. Je passai ma main sur les feuilles de vigne qui montaient jusqu'à moi; elles étaient fraîches et légèrement humides, comme la lèvre d'un enfant qui vient de teter. Dans le potager encore dans la demi-teinte, je distinguai mes petits pois, mes beaux haricots; plus loin, les pommes de terre et mes choux, chère madame, mes choux! frais, dispos, reposés, humides, désaltérés et brillant par-ci par-là de petits reflets bleuâtres. Je fus touché, — que la fille de la terre, la déesse aux doigts roses me le pardonne! — je fus touché. Cependant, dans l'allée qui était au-dessous de moi, un gros crapaud passa, longeant les fraisiers d'un pas lourd et irrégulier. J'ai dit crapaud, et vous avez fait la grimace, madame; c'est que nous différons un peu, vous et moi, sur le compte du pauvre animal : il a un mauvais tailleur, s'habille en dépit du bon sens, sa démarche est gauche, c'est vrai, mais il nous rend des services à nous autres campagnards, et, sans le fréquenter intimement, nous éprouvons pour lui une certaine estime mélangée de reconnaissance. Donc, il passa, le gros veilleur de nuit, sans lanterne,

mais l'oreille attentive, l'oreille au guet, comme un homme qui fait sa ronde. Je le suivais des yeux, quoiqu'il fît un peu sombre, lorsque du bois s'élança un murmure, comme un petit cri d'enfant, puis les feuilles s'agitèrent avec un bruit qu'augmentait le silence; j'entendis les branches se plier en craquant, et je vis confusément dans un arbre voisin deux écureuils qui se poursuivaient gaiement; leurs grandes queues balayaient la verdure, les suivant par derrière comme on suit son ombre quand le soleil vous chauffe le dos. Moitié quadrupèdes et moitié oiseaux, ils volaient d'une branche à l'autre, se balançaient comme un épi de blé au bout de la paille flexible, et tout à coup disparaissaient pour revenir bientôt. Étaient-ils donc seuls dans la nature, seuls éveillés, seuls joyeux, seuls vivants? Il me vint à l'esprit que peut-être ils ne s'étaient pas couchés. Mais leur vacarme éveilla sans doute quelque pinson au sommeil léger, car j'entendis bientôt un commencement de ramage, un soupir; un autre soupir répondit à celui-là, puis un troisième; puis la conversation s'entama, d'abord par des mots isolés, ensuite par des phrases entières, des éclats de rire, des chants, et le bois ne fut bientôt qu'un immense orchestre d'où s'élevait, comme un bouquet d'artifice, le plus adorable des concerts. Les musiciens doivent avoir de ces

rêves-là. Y a-t-il donc au matin une heure pour la musique, toutes les voix de la nature se réveillent-elles ensemble? Il faut le croire, car, presque immédiatement, j'entendis les grenouilles de la rivière cancaner dans les roseaux comme un millier de bassons bavards. Les pigeons se mirent à roucouler (joli mot qui exprime bien), tous les coqs de l'horizon s'appelèrent avec enthousiasme, et bien loin, bien loin, je distinguai la voix d'un âne qui faisait *hi han!* entre deux bâillements. La campagne s'emplissait de sons, et le ciel, peu à peu, endossait sa belle robe de lumière et se colorait plus chaudement. Les petits nuages, tout à l'heure immobiles, s'agitaient un peu, comme fait un dormeur qui entr'ouvre les yeux, se coloraient de teintes éclatantes, et ressemblaient maintenant à des flocons d'or dans une poussière de rubis. C'est que le soleil lui-même franchissait l'horizon et ses rayons de feu, traversant les arbres, m'arrivaient épars comme autant d'étincelles et m'aveuglaient les yeux.

Pendant ce temps, les oiseaux des bois, après avoir chanté, avaient fait leur toilette et se réunissaient en foule autour des groseilliers. Ils voletaient en causant, allaient de branche en branche, choisissant les grappes, se disputant les grains. Tous ces repas du matin vont nuire à mes confitures, mais qu'y voulez-vous faire? Ils n'ai-

ment pas à être à jeun. A un certain moment, je me retournai et regardai ma chambre : elle était en désordre, le jour n'y pénétrait pas encore complétement; elle me parut horrible et comme la niche sombre de quelque bête grossière. J'étais comme un homme qui, sortant d'une fête royale, rentrerait tout à coup dans son grenier. Je poussai jusqu'à ma glace, qui fut bien plus cruelle encore : mon teint était vert, mes yeux étaient fatigués et gonflés, mes cheveux en désordre... j'avais l'air d'un malade qui n'a pas quitté son lit depuis trois mois. Suis-je assez laid, mon Dieu ! assez chiffonné, assez flétri ! et j'ai osé regarder la déesse en face ! J'ai assisté à la grande fête en robe de chambre, en cornette de nuit; j'ai regardé la belle déesse pure sortir de son lit, étirer ses beaux bras; je l'ai vue se frotter les paupières et chercher de son petit pied sa mule de satin; je l'ai vue secouer sa longue chevelure, et des nuées de perles fines tomber sur la terre et briller dans les feuilles; j'ai vu les deux jambes de la plus pure des femmes... et j'avais les yeux bouffis, cette mine d'hôpital !... Je retournai sur le balcon pour m'excuser; mais, pendant ce temps, l'homme aussi s'était éveillé. J'entendis le tic-tac lointain du moulin, le bruit d'une charrette, la fin d'une chanson, et je vis dans les prés un paysan, courbé sous le poids de sa pioche, qui s'éloignait de ses

grands pas traînants. Je restai là quelque temps encore, et, lorsque j'entendis l'*Angelus* qui m'arrivait du bourg, je rentrai dans mon lit et m'endormis bientôt.

# UN DUEL ABSURDE

## I

— Cela tient à bien des raisons, disait le colonel de P... D'abord il arrive fort rarement, et c'est en vérité bien heureux, que l'on se batte en duel avec des armes de précision comme celles-ci. Tu as de bons pistolets, Lucien ; ils baissent un peu du nez, à mon goût, mais le poids de la charge doit établir l'équilibre; j'aimerais tirer avec cela.

Il arrive donc rarement qu'on se serve d'armes semblables sur le terrain; les trois quarts du temps, on va tout exprès pour la circonstance dénicher des pistolets impossibles, qui n'ont plus que l'apparence de la propreté... Demandez à Lepage ou à Gastine Rainette leur opinion sur ce sujet-là.

— Tu as raison, fit l'un de nous, mais fort souvent aussi on se bat avec des armes excellentes, et les morts n'en sont pas plus nombreux pour cela... Vois Lucien, qui tire proprement : quand il s'est battu avec cet imbécile, le petit Machin, qui n'est pourtant pas maladroit non plus..., eh bien! les pistolets étaient justes, je les ai essayés depuis; c'étaient de bonnes armes, et cependant ils ne se sont seulement pas touchés... Veux-tu de la chartreuse, mon colonel?

Nous avions dîné ensemble et nous fumions tout en causant.

— Non, merci... Tu ne tiens pas compte de la façon de charger, qui peut, si elle est mauvaise, enlever à une arme toute sa justesse; tu as dû expérimenter cela cent fois? Et puis, que veux-tu? il y a l'émotion, et le pistolet est précisément l'exercice qui demande le plus de calme et de tranquillité. — Vois maintenant combien il y a peu de gens qui ont l'habitude de cette arme-là! Tout le monde a tiré vingt-cinq balles dans sa vie et cassé une poupée par hasard, un matin après déjeuner, mais presque personne ne s'exerce sérieusement. Ajoute à cela que l'on tire avec des pistolets inconnus, et qu'il est presque impossible, aurait-on tout son sang-froid, d'éviter le coup de doigt avec une arme dont on ne connaît pas le départ... Je comprends parfaitement, quant à moi, qu'il y ait au-

tant de duels inoffensifs, et j'en remercie la Providence, car c'est bien la chose la plus absurde du monde que d'aller se faire casser la tête sans raison.

— Ah ! que je te trouve joli, quand tu viens nous faire de la morale en action !

— Comment ! de la morale en action?... Diraiton pas que j'ai l'air d'un duelliste?

— Pas précisément..., mais tu ne nous feras pas accroire que tu n'as jamais eu d'affaire; voyons, franchement?

— Eh bien, franchement, je ne me suis jamais battu au pistolet, aussi vrai que voilà un flacon de rhum.

— Oui, mais à l'épée?

— Ah ! à l'épée..., à l'épée...

— Tu vois bien, affreux duelliste, homme de sang, croquemitaine, tranche-montagne!

— Puisque vous m'y forcez, j'avoue que j'ai eu deux petites affaires à l'épée, encore y en a-t-il une qui ne doit pas compter.

— Vous allez voir que nous l'amènerons à des aveux horribles... Pourquoi ris-tu, mon colonel?... ton sourire me glace.

— Je ris parce qu'en vérité ce fut un duel absurde. Donne-moi un doigt de chartreuse; je vais vous compter cela.

On se rapprocha du feu, chacun ralluma son

cigare, et, le silence s'étant fait, le colonel parla en ces termes :

— J'étais à cette époque-là capitaine au 3e hussards et en garnison à... — Ah! parbleu! je ne peux pas vous dire le nom de la ville, — à X..., si vous voulez bien, ville commerçante, vingt-deux mille âmes, raffineries magnifiques... Je ne peux pas vous en dire davantage, si ce n'est que cette ville était bien la plus mortellement ennuyeuse qu'on puisse imaginer. Vous ne savez pas, vous autres, ce qu'il y a de tristesse et d'ennui dans ces grandes rues désertes de la province; mais peu importe. J'y serais peut-être bien mort de chagrin, dans cette bonne ville, sans la gaieté d'un charmant garçon avec lequel j'étais alors fort lié. Il était lieutenant dans le même régiment que moi.

Je n'ai jamais vu d'homme plus séduisant que cet être-là. Il faisait des tours de cartes, dessinait les tapisseries, disait la bonne aventure, jouait des contredanses, enseignait le maniement du sabre aux petits garçons, habillait les poupées des petites filles; il avait des histoires adorables pour les dames, qui se pâmaient d'aise en l'écoutant, et des aperçus nouveaux pour les messieurs, qui disaient en sortant : Le lieutenant a une intelligence de premier ordre. Le fait est qu'il n'était pas bête, qu'il avait les dents blanches, l'œil brillant, la moustache blonde, la main fine, et qu'on l'aimait

énormément, souvent même un peu trop, — du moins le bruit en a couru.

Cet aimable garçon me présenta donc dans quelques maisons de la ville, et en particulier dans la famille d'un notaire que nous appellerons Dubert, avec votre permission. C'était une maison hospitalière au possible, où l'on riait volontiers. Madame Dubert était tout simplement une femme adorable, blonde, mince et souple comme un roseau, fort enjouée, mais extrêmement timide, rougissant aux mouches qui passaient, parlant avec une excessive douceur et vous regardant rarement en face; dans ses gestes, il y avait une nuance de gaucherie charmante. — Du reste, une grande finesse sous cette timidité, et, de temps à autre, lorsqu'elle était à son aise, un éclat tout particulier dans le regard.

La première fois que je vis cette grande blonde idéale, je ne pus retenir en sortant une exclamation :

— Fichtre! mon cher ami, dis-je au lieutenant, mais c'est un ange que cette femme-là!

— N'est-ce pas, mon capitaine, qu'elle est jolie, la femme du notaire? Mais que dites-vous du mari? Et il éclata de rire.

M. Dubert, en effet, était un singulier petit bonhomme; haut comme rien, mais bruyant, inquiet, tapageur comme quatre. Des yeux ronds et

fixes, les cheveux raides et crépus, pas assez de jambes, trop de favoris, toujours sur le qui-vive; au moindre mot montant sur ses pointes et prenant feu comme une amorce; du reste, tranchant dans la discussion qu'il aimait à diriger, prenant place au milieu du cercle, s'accoudant sur la cheminée, quoiqu'elle fût haute pour lui, entrant dans la conversation comme un couteau de cuisine dans les épinards, éclatant comme un pétard, jugeant les idées et les hommes d'un mot ou d'un geste... Ah! le sot notaire que c'était là!

Il me déplaisait extrêmement; mais sa femme était si aimable et si douce, si craintive devant son vilain magot que, peu à peu, je pris l'habitude d'aller chez eux de temps en temps, le soir, faire une partie de billard, en compagnie du lieutenant et de un ou deux amis de la maison qui venaient là régulièrement.

La famille Dubert habitait un petit hôtel situé au fond d'une cour. On montait un perron de cinq ou six marches, et l'on entrait dans un grand vestibule; je le vois encore ce diable de vestibule, dans lequel s'ouvrait, à droite, la porte du billard, à gauche, la porte du salon. Au fond était l'escalier, puis la porte du jardin.

Pendant une année et demie environ, je fréquentai assez assidûment cette maison sans qu'il y ait eu dans ces relations quoi que ce soit qui

vaille la peine d'être raconté. Et cependant je dois dire, pour être franc, qu'un soir il me passa par la tête une singulière idée. Voici comme : Après avoir traversé la cour, où le domestique était occupé à je ne sais plus quoi, je montai le perron, et trouvant la porte d'entrée ouverte, je pénétrai dans le vestibule. J'attendis un instant, et comme personne n'apparaissait, j'ouvris la porte du jardin et y entrai, supposant bien que tout le monde devait être là. C'était l'été, il faisait déjà sombre et l'air embaumait. Je fis le tour du jardin; personne. J'allais donc rentrer dans la maison, lorsque, arrivé près des fenêtres du petit salon qui étaient restées ouvertes, j'entendis distinctement... ou je crús entendre distinctement le bruit d'un baiser. Oh! c'était bien un baiser; tout le monde connaît à peu près ce bruit-là. Ça ne pouvait être que le bruit d'un baiser ou le rappel d'une perdrix; mais il n'y a pas de perdrix dans les villes; donc... je fus excessivement surpris, sachant que le notaire était incapable de semblables gentillesses, et je m'arrêtai tout court. Je toussai même assez fortement pour annoncer ma présence, et sortant de la pelouse où je me trouvais, je marchai lentement dans l'allée en agitant le sable avec ma botte le plus bruyamment possible.

Ce baiser me trottait dans la tête lorsque, au bout d'un instant, je me rappelai que la femme de

chambre de madame Dubert était une fort gentille fille, souriant volontiers à tout le monde et particulièrement au lieutenant, qui une fois ou deux, en ma présence, lui avait pincé le menton d'une mignonne façon qui m'avait fait rêver. — Je parie, me dis-je, que ce diable de lieutenant doit conter fleurette dans quelque coin à la chère petite! Précisément elle n'était pas dans l'antichambre lorsque je suis arrivé. Et le lieutenant est ici puisqu'il m'a donné rendez-vous. Quel homme terrible que ce farceur-là! Il n'en est pas moins vrai que si madame Dubert se doutait de la chose, elle serait indignée; les femmes qui ont sa nature ne sont pas tolérantes en semblable matière!

J'en étais là de mes conjectures lorsque j'aperçus la femme du notaire sortant du vestibule.

— Bonjour, mon cher capitaine, me fit-elle de loin. Mais venez donc, nous sommes dans le billard.

— Je vous cherchais dans le jardin, chère madame. Et tout en saluant, je m'approchai d'elle.

— Vous allez bien? lui dis-je en lui tendant la main.

Il faisait déjà sombre, mais il me sembla que son visage était extrêmement coloré, que ses cheveux étaient un peu ébouriffés, et sa main très-chaude.

— Je ne vais pas mal... une petite migraine ce-

pendant... Passez donc... Et vous, comment vous portez-vous?... Il n'y avait donc personne pour vous recevoir?... Où donc est Marie?... Moi, je vais bien, merci... Le lieutenant vous attend... il arrive à l'instant.

— Et M. Dubert est en bonne santé?

— Vous êtes bien aimable, mon mari est bien; seulement il a dû sortir ce soir pour une affaire. Pauvre ami! il est sorti en voiture ouverte, et je crains bien qu'il ne soit mouillé. Voyez-vous ces gros nuages qui viennent là-bas? C'est un orage... et il est à trois lieues d'ici. Entrez donc.

— Bonjour, mon capitaine, s'écria le lieutenant en me présentant les armes avec la queue de billard qu'il avait à la main.

— Commencez votre partie, messieurs, je vous en prie, dit la femme du notaire. Ces messieurs vont arriver, et j'ai quelques petites choses à terminer... Vous êtes chez vous.

Et elle rentra dans son petit salon.

— J'ai diablement peur que ce pauvre Dubert soit saucé ce soir, est-ce pas, mon capitaine? Fichu temps! fichu temps! En douze, si vous le voulez bien.

Au bout d'un instant arrivèrent les habitués de la maison. Les dames allèrent rejoindre madame Dubert, et la soirée se passa comme à l'ordinaire. Seulement, lorsque nous nous en allâmes, le lieu-

tenant pinça encore une fois le menton de la femme de chambre. La petite rit beaucoup en rougissant.

— Savez-vous qu'elle est ravissante, cette enfant-là, mon capitaine? me dit le séducteur en allumant son cigare.

Le fait est que la petite avait des dents extrêmement jolies, et, dans le bas de la joue, ici, une petite fossette très-drôlette.

Ce baiser que je crus entendre ce soir-là fut donc le seul fait un peu extraordinaire qui attira mon attention jusqu'au jour où éclata l'absurde histoire que je vais tâcher de vous raconter.

J'étais au café des officiers; il était sept heures du soir, et j'allais entamer une partie de dominos avec le docteur, lorsque mon lieutenant, en costume de voyage, la couverture sur le bras et la casquette sur les oreilles, arrive dans le café. La dame du comptoir lui sourit gracieusement; toutes les femmes lui souriaient à cet animal-là! Il répond au sourire, et s'approchant de moi :

— Mon capitaine, je voudrais vous dire un mot; vous permettez, docteur?

— Mais je croyais que vous partiez demain matin, mon cher ami, lui dis-je. — Il avait un congé de trois mois.

— Je devais partir, en effet, mais voici que je reçois de ma famille une dépêche qui m'oblige à

prendre le train de ce soir. Je n'ai que cinq minutes, je pars à sept heures vingt, et c'est à ce sujet que je viens vous demander un petit service. Il s'agirait tout simplement de vous rendre ce soir chez les Dubert, qui m'attendent tout particulièrement, et de leur dire la raison qui m'empêche de me rendre chez eux.

— Je ne demande pas mieux, mais c'est que je ne pensais pas sortir ce soir. J'ai eu la manœuvre aujourd'hui, et puis je suis en tenue; je n'aime pas à faire des visites en tenue; est-ce que je ne pourrais pas remettre cela à demain, entre nous?

— Ce serait trop tard, mon capitaine; vous ne vous imaginez pas comme l'uniforme vous va bien! Parbleu! vous n'y resterez que cinq minutes. Je tiens vraiment beaucoup à ce que la famille Dubert soit prévenue de mon départ; vous me promettez d'y aller, n'est-ce pas?

— Quel diable d'homme vous faites! Enfin, j'y vais. J'ai des bottes crottées justement: que le bon Dieu vous bénisse! J'y vais, j'y vais, bon voyage!

Je lui serrai la main, et il s'en fut après avoir dit un petit mot aimable à la dame du comptoir. Un quart d'heure après j'étais chez le notaire. En entrant dans l'antichambre, la jolie femme de chambre me lança un de ses petits regards les plus aimables et voulut absolument accrocher elle-même mon lourd ceinturon d'où pendait mon

sabre et ma *sabretache;* après quoi, toute fière et toute souriante de ses efforts, elle ouvrit la porte du billard où l'on était réuni et m'annonça. Il fallait que le notaire fût de bien mauvaise humeur ce soir-là, car il me reçut comme un chien dans un jeu de quilles, et malheureusement sa charmante femme n'était pas là pour effacer la mauvaise impression de cet accueil.

— Nous ne vous attendions pas, capitaine, me dit le magot en me regardant dans le blanc des yeux, nous ne vous attendions pas.

— Je vous remercie, vous êtes bien bon, dis-je sur le même ton; mais je vous avouerai que je ne m'attendais pas moi-même à venir ici ce soir. C'est le lieutenant qui m'a demandé comme un service... Et je lui racontai mon affaire tout au long.

— C'est fort bien, me dit-il gravement; vous avez dû avoir chaud à la manœuvre?

Sur quel paratonnerre cet animal s'est-il assis? pensai-je en moi-même.

Tandis que nous échangions quelques paroles complétement absurdes, je suivais de l'œil le petit homme. Il faisait face à la porte. Tout à coup je vis ses sourcils se froncer, sa bouche se contracter, son visage devenir violet, ses poings se fermer; il me sembla qu'il allait s'élancer de son fauteuil, et, en même temps, j'entendis un bruit de pas

dans l'antichambre dont la porte était restée entr'ouverte. Je me retournai involontairement et je me trouvai nez à nez avec la maîtresse de la maison qui entrait; elle était souriante, mais en m'apercevant elle pâlit horriblement et laissa échapper un petit cri déchirant qu'elle étouffa immédiatement. Il est évident que je tombais mal ce soir-là. Je redis à madame Dubert la cause de ma visite, et je me rassis, comme le maître de la maison m'en donnait l'exemple.

— Oui, en effet, le lieutenant devait venir ce soir, fit la femme du notaire d'une voix mourante.

— Il devait venir ce soir, répéta M. Dubert en me regardant en face d'une façon presque provocante; oui, vraiment, vous avez dû avoir bien chaud à cette manœuvre.

— Mais, oui, très-chaud, j'ai eu l'honneur de vous le dire, mon cher monsieur.

Ce nain m'agaçait horriblement en ce moment-là.

— Vous m'excuserez, murmura tout à coup madame Dubert en se levant, j'ai un ordre à donner.

Et elle fit mine de se diriger vers la porte de l'antichambre; mais son mari l'arrêta de la main, et, la faisant asseoir par un geste qui ne souffrait pas de réplique :

— Non pas, madame, non pas, restez en repos. Cet ordre, je l'ai donné tout à l'heure; il est inutile que vous vous dérangiez. Il croisa ses bras et roula sur nous tous ses gros yeux ronds, bêtes et injectés de sang. Sa malheureuse femme était retombée comme anéantie dans son fauteuil, ses deux mains blanches et fines étaient restées inertes sur ses genoux, et elle me lançait à moi des regards d'une indicible angoisse, mais absolument incompréhensibles.

Que se passait-il, grand Dieu! dans cette maison si paisible d'ordinaire? J'interrogeais des yeux les trois autres personnes qui avaient interrompu leur partie de billard; mais aucune d'elles ne me paraissait comprendre mieux que moi la fureur concentrée du notaire et la stupeur navrante de sa femme. Donc, après quelques minutes d'un silence insupportable, je me levai, distribuai mes saluts et je sortis du salon.

Mais à peine étais-je dans l'antichambre que je sentis une main saisir mon bras droit, et madame Dubert, avec l'expression du délire, murmura très-vite ces quelques mots à mon oreille :

— Au nom de l'honneur d'une femme, brûlez ce qui est dans votre *sabretache.*

Pétrifié de surprise, j'allais répondre, lorsqu'une autre main me serra vigoureusement le bras

gauche, et M. Dubert, écumant de rage, me dit d'une voix sourde et vibrante :

— Capitaine, je vous somme, au nom de mon honneur, de me livrer ce qui est dans votre *sabretache*.

— *Je vous somme* est de trop, lui répondis-je. On ne m'a jamais sommé de quoi que ce soit, entendez-vous bien, mon cher monsieur? D'ailleurs vous m'avez tout l'air d'un homme qui perd la tête; voyons, qu'est-ce que vous voulez?

— Ce qui est dans votre *sabretache*, morbleu! je le veux, je vous somme... je vous ordonne... Et en disant cela, il montait sur la pointe des pieds et me parlait sous le nez.

— Au nom du ciel! murmurait sa femme, qui m'implorait du regard.

— Je n'ai rien à vous donner, laissez-moi donc tranquille et calmez-vous, lui dis-je; mais calmez-vous donc, sacrebleu! vous commencez à m'agacer, que diable!

Je le repoussai doucement, je décrochai mon ceinturon et je l'agrafai.

— Ah! vous n'avez rien à me donner! continua le furieux en haussant la voix! ah! vous dites que vous n'avez rien! Eh bien! vous en avez menti! c'est moi, maître Dubert, qui vous le dis en face.

Il me sauta au cou et me serra de ses deux mains crispées.

Je sentis que mon sang refluait au cœur et que la colère me montait au cerveau.

— Vous allez rétracter cette parole-là! m'écriai-je d'une voix étranglée.

— Jamais de la vie! vous êtes un misérable! Et ses doigts s'enfoncèrent davantage dans mon col.

J'avoue que dans ce moment-là je perdis complétement mon sang-froid, et, hors de moi, je lui lançai en pleine poitrine un si vigoureux coup de poing — j'étais robuste il y a quinze ans, — que le magot lâcha prise et alla rouler dans le billard, au milieu du fracas des meubles renversés et des exclamations de l'assistance. J'aperçus confusément madame Dubert évanouie dans les bras de sa femme de chambre; mais tous ces souvenirs sont vagues; ma colère était si grande que je tremblais comme la feuille, et j'avais dans les oreilles des bourdonnements insupportables. Je me rappelle très-bien, cependant, que je l'aperçus un instant se débattant entre deux de ces messieurs qui le retenaient avec peine.

— Nous nous reverrons! me cria-t-il en me montrant le poing.

— Eh! parbleu! quand vous voudrez: vous êtes un drôle qui méritez une correction; vous l'aurez. J'attends vos amis chez moi. Et, ouvrant la

porte moi-même, je m'éloignai en mordant mes lèvres.

Le grand air me calma au bout de quelques instants, et je me dis alors :

« Mais que diable y a-t-il donc dans cette *sabretache?* »

## II

Aussitôt dans la rue, je fouillai dans ma maudite *sabretache*, et j'en retirai, à ma grande surprise, un petit paquet de lettres maintenues par un ruban. — Comment ce paquet de lettres se trouvait-il là ? N'était-ce pas quelque correspondance amoureuse oubliée par moi au fond de cette poche ? — Je cherchai dans mes souvenirs, je scrutai ma conscience, mais sans rien découvrir. Quelqu'un avait-il donc mis ces lettres dans ma *sabretache;* mais dans quel but ? Dans tous les cas, quel rapport pouvait avoir cette correspondance avec la famille Dubert ? Il me fallait absolument, pour expliquer la colère inouïe du notaire, supposer une absurdité, à savoir, que son angélique épouse n'était pas la plus pure des femmes, et qu'à mon insu je me trouvais jouer un rôle dans un drame domestique. Je m'appro-

chai de la boutique d'un pharmacien, et, à la lueur des bocaux, j'examinai mon petit dépôt. — Le ruban qui l'entourait était bleu et soigneusement noué, — il y avait une jolie rosette sur le côté; du reste, pas une adresse; pas un brin d'écriture sur ces petits papiers. Je flairai : cela exhalait un parfum tout à fait délicat, mais compliqué, — imaginez une lointaine odeur de cigare perçant sous la violette ambrée. — J'allais rentrer chez moi lorsque le souvenir du coup de poing et de cette scène ridicule me revint à l'esprit, et à toute aventure je me dirigeai vers le café des officiers, qui était à deux pas de là.

A ce moment-là même sortaient deux de mes amis, dont l'un était un ancien camarade de Saint-Cyr.

— Parbleu! je suis enchanté de vous rencontrer, j'allais vous demander un pétit service. Il est très-possible que je vous prie demain matin de causer un instant avec les deux témoins d'un original que je crois un peu fou, mais qui ne m'en a pas moins donné un démenti devant témoins. Il faut qu'il retire cela, vous comprenez.

Je leur racontai en gros l'affaire, sans leur citer aucun nom. Ils m'assurèrent que je pouvais compter sur eux, et, tout naturellement, nous nous mîmes à causer d'autre chose en nous promenant de long en large devant la maison que j'habitais.

Je me souviens que nous causions du nouveau cheval que venait d'acheter le colonel. Une histoire à pouffer de rire, qui égayait alors la garnison et que je vous raconterai une autre fois, lorsque nous entendîmes à cinquante mètres de nous des pas précipités, et bientôt deux messieurs affairés passèrent tout près de nous.

Je reconnus immédiatement, malgré l'obscurité de la rue, un avocat, ami intime du notaire et le beau-frère de madame Dubert. Ces messieurs étaient boutonnés jusqu'au menton et munis de cannes.

Ils nous saluèrent, et, s'approchant de moi :

— Monsieur, me dit l'avocat, nous sommes envoyés par notre ami Me Dubert, notaire...

— Oui, monsieur, je le sais, lui répondis-je. J'avoue que je ne comptais sur votre visite que pour demain matin; mais, fort heureusement, ces deux messieurs, qui sont mes amis, peuvent causer immédiatement avec vous. Ces quatre messieurs se saluèrent.

— Montez chez moi, ajoutai-je : vous serez plus à l'aise; j'achève mon cigare ici en attendant.

Je restai seul dans la rue pendant dix minutes à peu près, me promenant à grands pas, car la colère m'était revenue. Au bout de ce temps, mon vieux camarade L..., l'un de mes témoins, sortit de la maison, traversa la rue, et vint à moi.

— Voyons, me dit-il en me regardant fixement, il y a donc quelque chose de grave dans cette affaire-là? Ce notaire est enragé, — ses témoins ne veulent rien entendre, il leur faut absolument ce qui est dans ta *sabretache*. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Eh! qu'ils aillent au diable! Je ne sais ce dont il s'agit. Je veux, tu entends, je veux des excuses loyales et publiques, ou je traverse leur magot comme un navet. — Je ne sais pas ce qu'il y a dans ma *sabretache*, je t'en donne ma parole. — Est-ce que tous ces galopins-là me prennent pour un avoué? qu'ils en finissent et nous laissent coucher.

— C'est tout fini, mon vieux, il veut se battre demain au pistolet.

— Ah! non, par exemple, je ne veux pas de cela. A l'épée, tant qu'il voudra, mais pas au pistolet.

— Pourquoi cela? tu tires admirablement.

— C'est précisément parce que j'ai l'habitude du pistolet que je n'en veux pas; de l'épaule à la tête il n'y a pas si loin!... Avec une arme qu'on ne connaît pas... Diable, c'est trop brutal; — je veux le corriger à ma guise.

Mon ami remonta, et, quelques instants après, ces quatre messieurs sortirent ensemble dans la rue. Nous échangeâmes de grands saluts, et les

deux témoins du notaire s'éloignèrent à grands pas, toujours boutonnés et tenant gauchement leur canne.

— Eh bien! c'est entendu, me dit le camarade, tu te bats demain à l'épée, à sept heures du matin, dans le petit bois qui est derrière le moulin, à droite de la route de Paris. Mais permets-moi de te dire, mon vieux, que si tu nous as tout raconté, ce duel est profondément absurde.

— Parbleu! s'il est absurde; mais peu importe, à demain matin.

— Bonsoir, l'ami. — Je me charge des épées. Je vais envoyer mon brosseur prévenir le docteur; les notaires enragés sont quelquefois dangereux. Ne prends pas de café noir demain matin et dors bien.

Nous nous serrâmes la main, et je montai chez moi.

Je n'étais pas plus ému que je ne le suis maintenant, mais j'enrageais de jouer là un rôle de dupe et d'être, à mes propres yeux, un personnage comique.

J'examinai de nouveau le paquet de lettres; je le retournai dans tous les sens, et enfin, pris d'un accès de générosité dont je ne me repens pas, j'y mis le feu et le jetai dans la cheminée.

Le lendemain matin, à cinq heures et demie, j'étais sur pied comme à l'ordinaire, et à sept

heures précises nous entrions dans le petit bois, lieu du rendez-vous. — Presque en même temps arrivaient, d'un autre côté, le notaire et ses témoins. — Mon adversaire ne tenait pas en place; il s'agitait, parlait, faisait des gestes, et ce fut à peine s'il répondit à mon salut.

Enfin, après avoir choisi une place à peu près unie et mesuré les épées, nous mîmes habit bas et chacun de nous prit son arme.

C'étaient de ces épées un peu trop lourdes de garde, la lame étant trop évasée dans son fort; mais peu importent tous ces détails.

A peine le petit homme eut-il une arme dans la main qu'il la brandit en l'air, et, devenant cramoisi :

— Oui, dit-il, vous êtes un misérable, et je vais vous tuer comme un chien ; oui, un misérable !...

— Permettez, monsieur, lui dis-je avec beaucoup de calme ; je ne suis pas ici précisément pour mon plaisir et je suis pressé. Veuillez prendre votre distance et permettre à ces messieurs de joindre les épées.

— Ah ! vous êtes calme, vous, Eh bien ! moi, je ne le suis pas, infâme que vous êtes !

Il avait conservé ses bretelles et les sous-pied de son pantalon, sa chemise remontait et boursouflait dans son dos; il était grotesque. Cependant mon ami s'avança, prit les deux pointes de

nos épées et les approcha l'une de l'autre. — Mais à peine mon fer a-t-il touché le sien, que l'endiablé s'élance sur moi l'épée basse, et c'est à peine si j'ai le temps de parer seconde et de rompre d'un grand pas. Il fut long à retomber en garde, ayant des bretelles, des sous-pied et des talons démesurés; le terrain, d'ailleurs, était un peu humide et cédait sous la botte. Tandis qu'il reprenait son équilibre, il me vint l'idée que je pourrais le clouer à terre comme une grenouille, mais j'eus honte de cette pensée et je me remis en garde, à distance, prêt à rompre et mes yeux dans les siens.

Il s'élança une seconde fois, puis une troisième; mais voyant que je parais chacun de ses coups, lui poussant ensuite ma pointe sous le nez, il changea tout à coup d'allures; je le vis pâlir, ses lèvres se contractèrent, et, voyant que, fort intimidé, il hésitait à m'attaquer de nouveau, je fis un *battement en quarte* et lui passai un petit *dégagement*... de choix, gros comme rien, à tenir dans un anneau de fiançailles.

Morbleu! j'eus une fière peur! Mon intention était tout simplement de lui percer le bras proprement et d'en finir, vous vous en doutez bien, mais l'évasement exagéré de deux lames à leur base fit que, tandis que mon fer glissait contre le sien, les pointes, au lieu de suivre un chemin di-

rect, obliquaient à gauche et à droite, en sorte que, voulant le toucher au bras, je le perçai en pleine poitrine. Fort heureusement, je lâchai la main, sans quoi je l'embrochais jusqu'à la garde. Un dégagement ne se retient guère, comme vous savez; quand c'est lâché, c'est lâché. Ah! sacrebleu! le vilain moment!

Le malheureux fit une grimace horrible, laissant échapper de sa bouche grande ouverte une espèce de râlement terrible; ses yeux se dilatèrent démesurément; il étendit en avant ses mains crispées, puis ses jambes plièrent, il tomba sur le côté droit et roula sur le ventre, la face dans les feuilles mortes.

Il n'y a pas à dire, voyez-vous, c'est insupportable d'avoir tué un homme pour un moment de rage et de bêtise.

Nous nous empressâmes autour de lui, le docteur accourut, examina la blessure et me dit en se retournant vers moi :

— Fichtre! c'est grave. Transportons-le bien vite au plus près.

Le plus près c'était le moulin; l'avocat y courut et revint immédiatement, portant sur son épaule une petite échelle. Nous y étalâmes nos vêtements, et y ayant placé le malheureux notaire, nous pûmes sans accident l'amener au moulin.

Le soir même de ce fameux jour j'étais dans ma

chambre, me promenant à grands pas, fort inquiet des suites de cette affaire, lorsque le docteur arriva. Il était en nage et s'assit à peine entré.

— Eh bien ! lui dis-je, où en est-il ?

— C'est fini, mon cher.

— Comment fini !... le poumon était donc atteint ? il y a eu hémorragie... quoi ?

— Mais non, fit-il en éclatant de rire, c'est fini, il est sauvé et fort coquettement étalé dans son lit pour le moment. Au bout d'une heure, il a repris connaissance et j'ai pu sonder la blessure, qui est insignifiante. J'ai donc prié l'un de ces messieurs, le beau-frère, je crois, d'aller bien vite prévenir madame Dubert et de revenir promptement avec une voiture fermée. Tout cela ayant été exécuté ponctuellement, j'ai emballé mon furieux et je l'ai ramené chez lui. J'ai fait entrer la voiture dans la cour, de sorte qu'il n'y a point eu d'indiscrets aux fenêtres voisines. — Ne vous inquiétez pas, tout cela n'aura pas de suite, et dans trois semaines d'ici le magot reprendra sa plume et remettra ses bottes. Suis-je gentil, mon capitaine ?

— Vous êtes un amour de docteur, mais comprenez-vous rien à cette aventure-là ?

— C'est un fou furieux, voilà tout. Au fait, j'ai dit qu'il avait eu une attaque d'apoplexie. N'al-

lez pas me contredire. Sa femme m'a approuvé. Adieu, je n'ai pas dîné avec tout cela.

J'en fus donc quitte pour la peur, et c'est ainsi que se terminèrent mes relations avec la famille Dubert. Quand je dis avec la famille Dubert, ce n'est point absolument exact... Tenez, je crois que j'ai fait une sottise en entamant cette histoire dont le dénoûment me gêne un peu, je ne vous le cache pas. Enfin, le voici tel quel, ce dénoûment.

## III

Le lendemain du duel, c'était parbleu le 22 octobre, je me rappelle la date parce que trois jours après nous reçûmes l'ordre de filer vers Paris. La guerre de Crimée commençait, et il y eut, comme vous savez, de grands déplacements dans la cavalerie à cette époque-là.

Le lendemain donc de l'affaire, il était sept heures du soir environ, et je me disposais à sortir de chez moi, lorsqu'en ouvrant ma porte je me trouve nez à nez avec une grande dame voilée, entortillée et tremblante.

— Le capitaine de P...? me dit-elle.

Au premier mot de sa phrase j'avais reconnu la

voix suave et bien timbrée de madame Dubert.

— Je suis, madame, le capitaine de P...; me feriez-vous l'honneur d'entrer chez moi, madame?

— Sans doute, répondit-elle tout bas; je ne vous reconnaissais pas dans cette obscurité. — Et, profitant de la porte entr'ouverte, elle pénétra rapidement chez moi comme quelqu'un qu'on poursuit et s'assit sur le divan du salon.

— Je suis vraiment confus, lui dis-je en allumant les bougies, de vous recevoir dans mon modeste...

— Oh! point d'excuse! — sa voix vibrait étrangement, — c'est moi qui suis à vos pieds, capitaine; vous êtes un noble cœur... généreux... oh! laissez-moi serrer votre main. M'estimez-vous encore assez pour me la tendre, cette main loyale?

Elle avait relevé son voile, le châle qui l'entortillait s'était un peu écarté, en sorte qu'elle était ravissante. Son regard, ordinairement voilé, étincelait en ce moment; il y avait, dans l'expression de son visage, un mélange de honte, d'orgueil, de reconnaissance, de fierté... Elle avait déganté sa main, je la pris dans la mienne et l'embrassai respectueusement.

— Je n'ai fait que mon devoir, madame, mon devoir de galant homme, rien de plus, et je... je...

C'est fort singulier, je me trouvais tout à coup très-embarrassé. Il ne me semblait pas que la

femme qui était là, assise sur mon divan et dont la main était restée dans la mienne, fût celle que j'avais si souvent visitée. Il m'était impossible de retrouver ce sentiment de vénération profonde dont je l'avais entourée autrefois. Le mystérieux paquet de lettres me revenait confusément en tête et, en même temps, je la trouvais cent fois plus jolie, ou du moins tout autrement jolie, d'une beauté plus... comment vous dire cela? Jusqu'à présent je l'avais admirée à travers une glace; il me semblait maintenant que la glace était brisée. Je ne la voyais pas seulement, je la sentais frémir, je... Nous restâmes ainsi quelques instants sans parler, elle baissa les yeux vers le tapis, et reprenant d'une petite voix confuse et charmante :

— Oh! si, vous avez dû me mépriser. Je suis coupable, c'est bien vrai, mais j'étais si malheureuse! Vous ne connaissez pas ma vie, vous ne vous doutez pas de ce que j'ai enduré dans cette existence à deux, — j'étais si seule!... C'est triste, allez, de n'aimer personne et d'avoir un voisinage odieux!

— Sans doute... balbutiai-je, pauvre chère petite femme!

C'était son cou qui attirait mon attention. Il était blanc, satiné, et de jolies petites mèches blondes et brillantes flottaient de tous côtés...

— Pauvre femme! fis-je... Ah! mon Dieu!

— Plaignez-moi, mais ne me méprisez pas, mon ami; je viens ici pour tout vous dire; je veux qu'au moins votre estime me reste. — Oui, j'ai aimé le lieutenant; je l'ai aimé follement; c'était une faute, je le sais, mais que voulez-vous faire? mon cœur avait soif. Je l'ai aimé comme le prisonnier aime le grand air en sortant de son cachot, comme...

— Pauvre femme!... ah! mon Dieu!... — Sa petite main pressait la mienne en disant cela, et ses yeux se voilaient de larmes; j'ai su depuis qu'elle était d'origine allemande.

— Enfin, poursuivit-elle, je m'aperçus bientôt que je roulais dans un abîme, et les sentiments religieux qui me sont toujours restés dans le cœur, grâce à Dieu, me firent prendre une résolution héroïque. D'ailleurs, mon mari avait depuis longtemps de vagues soupçons et une catastrophe était inévitable; je pris donc un parti, et lorsque j'appris qu'Oscar... — c'est le petit nom du...

— Du lieutenant... oui, je sais... Ah! mon Dieu! — Elle avait une toute mignonne fossette au menton, qui changeait de place lorsqu'elle parlait, — délicieuse, cette fossette!

— Eh bien, donc, lorsque je sus qu'Oscar partait, je lui dis: « Il faut rompre. — C'est horrible! s'écria-t-il, ah! c'est horrible! mais enfin, puisque tu le... puisque vous l'exigez, madame: rompons. »

— Rompons, répondis-je.

C'était atroce, n'est-ce pas, capitaine ? une affection déjà vieille d'une année! Oh! il m'aimait, quoiqu'il fût bien léger !... Oscar m'aimait énormément.

Et elle pleura en me regardant de ses grands beaux yeux lumineux. Je la regardais aussi, et, tout en l'écoutant, je faisais tourner les bagues de sa main.

— Il avait des lettres de moi, j'en avais aussi écrites par lui, continua-t-elle; nous prîmes a résolution de nous rendre mutuellement notre correspondance. En venant me dire adieu, lui dis-je, apportez-moi mes lettres et je te ren... et je vous rendrai les vôtres. Or, ce dernier adieu devait avoir lieu ce soir où vous vîntes à sa place. Je ne savais pas cela, vous comprenez bien, et quand j'aperçus une *sabretache* dans l'antichambre, je crus que c'était la sienne, et j'y déposai le paquet de ses lettres; malheureusement la porte du billard était restée ouverte; mon mari m'avait vue... et vous savez le reste. Ah! grand Dieu ! j'ai cru que je deviendrais folle ! Mais sans doute, vous avez deviné tout cela en lisant la correspondance d'Oscar?

— Comment ! m'écriai-je à mon tour, me croyez-vous capable d'avoir lu ce que vous m'aviez confié ?

— Quoi ! vous n'avez pas lu...

— J'ai tout...

Elle avait mis ses deux mains dans les miennes, son visage plein d'anxiété s'était rapproché du mien, ses larmes étaient à trois pouces de mes lèvres, et son haleine parfumée m'enivrait un tant soit peu.

— J'ai tout brûlé, dis-je en contenant mon émotion.

— Vous avez brûlé... Ah ! vous êtes bon, vous êtes noble, vous êtes grand !

— Mais non.

— Mais si !... ah ! si ! — Et elle fondit en larmes en appuyant sa jolie tête sur mon épaule.

— Vous m'aimiez, vous, murmurait-elle au milieu des sanglots, vous m'aimiez !

Ce fut le parfum dont ses cheveux étaient empreints qui acheva de me faire tourner la tête. Je me souviens qu'une boucle de ses cheveux était venue dans ce moment d'expansion se loger sur mes lèvres, et je mordais, je mâchonnais cette boucle. Je finis par l'embrasser au front; elle tressaillit. Comme j'enlaçais de mon bras sa taille flexible, elle se redressa tout à coup, et me regardant comme une biche qui sent la meute :

— Oh ! mon ami, ayez pitié, je suis vaincue, terrassée, à votre discrétion, n'abusez pas. Oh ! respectez-moi, capitaine ! — La pauvre enfant,

dans sa grande frayeur, s'avouant sa faiblesse, se serrait contre ma poitrine.

— Vous êtes un ange chéri... chérie... mignonne... Et lentement mes lèvres de son front descendirent sur ses yeux, caressèrent son joli petit nez rose, ses joues et sa petite oreille. De telle sorte que, lorsque je sentis sa bouche frissonner sous la mienne, elle avait, je crois bien, perdu sa connaissance, et moi, je le jure, j'avais perdu tout mon sang-froid. . . . . . . . . . .

La pendule sonnait dix heures lorsqu'elle rouvrit les yeux. Elle passa ses doigts dans sa chevelure en désordre, et me regardant de ses grands yeux hagards :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, protégez-moi ; s'il allait me mépriser !

— Te mépriser, toi, mon ange ! mais je ne t'aimerais donc plus... ah ! . . . . . . . . . .

C'est une des femmes les plus femmes que j'aie rencontrées... Malheureusement, comme je vous le disais tout à l'heure, nous reçûmes l'ordre, trois jours après, de partir pour Paris. Ah ! c'était vexant, franchement ! — une épaule et un bras !... et puis une... bonne volonté, un enthousiasme !

Que voulez-vous? dans l'armée il faut s'attendre à ces choses-là.

Ce qui complète mon histoire, car en vérité c'est une singulière aventure, c'est la lettre que

je reçus à Paris, huit jours après mon arrivée environ.

Voici cette lettre, du moins en voici le sens :

« Mon cher capitaine,

« J'ai des reproches à me faire et aussi des excuses à vous adresser. Nos relations ont été rompues d'une façon si brusque et si violente, que je crois de mon devoir de faire tous mes efforts pour en effacer de votre esprit l'affreux souvenir... Oubliez, cher capitaine, un moment d'égarement et de folie que je ne veux pas me rappeler moi-même... etc... Votre main loyale, etc... Qui n'a pas dans sa vie une erreur à regretter?...

« Joseph Dubert, notaire à X... »

J'avais raison de vous dire, vous le voyez, que c'était là un duel absurde.

# SOUS L'ÉVENTAIL

J'ai fait, avant-hier soir, une très-vilaine action : je me suis caché derrière une portière en tapisserie pour écouter toute une conversation, et ce qu'il y a d'impardonnable dans mon affaire, ce qui m'afflige et ce qui m'irrite, c'est que je ne vois guère le moyen de ne pas vous raconter ce que j'ai entendu. Voici la chose :

J'étais au bal depuis environ une demi-heure, lorsque j'aperçus dans un coin du salon, près de la porte qui donne dans la serre, un petit groupe de trois jeunes filles, perdues dans des flots de mousseline blanche et causant avec tant d'animation, derrière leur éventail, qu'il me fut impossible de ne pas les remarquer.

Ces trois jeunes filles étaient arrivées à cet âge où les mains allongées sont encore bien roses, où la poitrine et le cou ont cette délicatesse charmante que certains appellent de la maigreur et que d'autres appellent de la jeunesse, où les mouvements ont cette souplesse extrême qui ressemble à de la gaucherie et qui serait le comble de l'art si on pouvait l'imiter.

Du reste, étalées avec une grâce pleine d'assurance dans trois fauteuils rapprochés l'un de l'autre, elles riaient sans façon. Déjà femmes et coquettes, elles allongeaient de temps en temps leurs mains bien gantées et travaillaient leur jupe bouffante avec mille petits gestes tout à fait gracieux. Elles avaient déjà l'art profond de regarder sans voir, de rire sans en avoir envie, de montrer leurs dents blanches en regardant leurs poignets, et, tout en baissant les yeux, de lancer un éclat de voix vibrant comme un verre qui casse et qui attire l'attention.

L'art de rester immobile, au milieu d'un mouvement, en fixant la corniche, pour laisser voir un bout d'épaule ou le mouvement du bras, et de se poser de profil quand le nez est bien fait, de montrer son oreille en relevant sa jupe et de répondre : *Ah! vous m'avez fait peur!* avec un mouvement de colombe effarouchée, lorsqu'on leur dit : *Comment vous portez-vous?*

L'art si difficile de gazouiller sans cesse, sans rime ni raison, et lorsque la pensée fait défaut, que les paroles manquent, de crier : *Ah! ah! ah! oui, vraiment!* en caressant ses cheveux.

Ah! les chers petits êtres, que je les aime ainsi, si savants et si purs, si gracieux et si expérimentés! Je les aime vraiment ces petits anges qui vinrent au monde entre deux polkas, qui vont au bal au lieu d'aller au lit, qui depuis deux jours ont brisé leur poupée et songent déjà à se mettre du noir sous l'œil comme leur petite maman, qui savent à un louis près le prix d'un cachemire, se connaissent en diamants, regardent les hommes en face, sont toutes pâlottes quand vient le carême, et durant la semaine sainte, après avoir grignoté dévotement une tranche de saumon à l'huile, courent aux pieux exercices avec des bottes à glands et de la poudre aux cheveux.

Je les aime ces petits agneaux fardés, comme on aime les roses en décembre et les petits pois au beau milieu du mois de janvier.

L'excès même de leur aplomb a je ne sais quoi de naïf qui sent la pomme verte et donne envie de mordre et d'observer.

Elles sont femmes déjà, elles le furent en naissant, mais on les devine encore, on lit dans leur petite pensée, on surprend un bout de ficelle par-

ci par-là qui est comme une révélation... Elles sont...

Mais pardon, mesdemoiselles, j'ai peur d'aller bien loin; peut-être allez-vous vous rappeler, si vous tournez cette page, le monsieur qui vous regardait l'autre soir avec tant d'attention. Peut-être allez-vous vous reconnaître, si imparfait que soit le portrait, et alors...

Mais, il est trop tard maintenant pour ne pas tout vous dire.

J'ai ouvert sournoisement la porte du cabinet, et prenant à gauche, je suis venu me poster dans la serre, tout à fait derrière vous, auprès de la porte d'entrée, dans les plis du rideau, et là, j'ai tout entendu. J'ai même fait plus, j'ai cassé, en me retournant une branche de camélia.

Ce qui suit n'est donc que l'œuvre d'un sténographe; si j'ai manqué de mémoire ou d'habileté, pardonnez-moi, je serai plus heureux une autre fois.

— ... Mais non, disait la plus jeune en regardant son soulier de satin rose, je te parle de celui qui a une rosette à sa boutonnière; ne le vois-tu pas? il est près de la cheminée, à côté d'un gros chauve à gilet blanc.

— Eh bien, il n'est pas colonel, le gros chauve; parbleu! je le connais bien, il vient chez papa; c'est monsieur... Chose...un drôle de nom! Toutes

les fois qu'il s'en va, on retrouve deux roulettes de moins au fauteuil. Maman dit qu'il a de l'esprit; papa dit que non : moi je trouve qu'il sent la pommade.

— Où la fourre-t-il sa pommade? Il a trois cheveux.

— Oui, mais ils bouclent, ma chère. Je suis sûre qu'il doit porter de petites calottes en velours groseille avec des glands... Dieu! que j'aurais horreur d'un homme gros comme cela! Papa, qui est mince en comparaison de cet ours, me semble déjà un peu... quand il fait sa barbe... un peu... Enfin si ça n'était pas papa, j'aurais envie de le raboter.

— Mais, mes petites mignonnes, je ne vous parle pas du gros, je parle de celui qui est à côté, celui qui a un nez d'aigle, avec des moustaches... Tenez, il prend une glace... Il paraît que c'est un lion... voilà qu'il se mouche... c'est le colonel C...

— Ah! oui, je vois... Dieu! qu'il se mouche mal! Ah ça! mais il est enrhumé, ton colonel; on l'entend d'ici. Ah! ah! ah!

— Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il soit enrhumé : il arrive d'Afrique. Vois-tu, comme il a la peau brune? Eh bien, ma chère, c'est un lion.

— Alors il est attaché?

— Oh! que tu es bête! je dis que c'est un lion

parce qu'il s'est battu comme un tigre et qu'il...

— Dis tout de suite que c'est un tigre et que cela soit fini!

— (*Haussant les épaules.*) Et qu'il a attrapé dans le combat de la Rapata... Ratapa... ou Patara... enfin je ne sais plus au juste, un combat affreux, où les Arabes ont mordu la poussière, à ce qu'il paraît... Ça c'est à la lettre, papa le lisait l'autre soir dans le journal.

— Pourquoi mordaient-ils la poussière, ces gens?

— Dame! quand la colère vous emporte!

— Eh bien, dans ce combat-là, le colonel a reçu un boulet rouge ou une balle, je ne sais plus lequel des deux, dans l'épaule gauche, et on n'a pu le lui extraire, de sorte qu'il est revenu en France très-souffrant.

— Ça doit être affreux ces batteries.

— C'est le lendemain que ça doit être affreux. Figure-toi qu'on l'a retrouvé, ce pauvre colonel, sous une montagne de morts, au moment où les bêtes sauvages se préparaient à le dévorer, comme le missionnaire dont parle la *Propagation de la foi*. Être avalé par un crocodile, ma chère, c'est affreux!

— Moi je me mettrais en travers, tu sais...

— Ça ne fait rien, quand on pense qu'on a devant soi un homme qui a dans l'épaule une grosse

machine en fer qu'on ne pourrait peut-être pas soulever, on sent un frisson. Oh! vois-tu, c'est beau d'être militaire. On aura beau dire, c'est le premier des métiers; d'abord tout le monde les respecte; c'est une vie de triomphes.

— Oui, en temps de guerre, mais en temps de paix?

— Eh bien, et les revues donc! Et puis en temps de paix... en temps de paix... eh bien, on raconte ses blessures, et l'on fait jouer sa musique pendant le dîner. Il paraît qu'un colonel peut faire jouer sa musique quand il veut.

— C'est naturel, puisque c'est à lui sa musique.

— Eh bien, c'est gentil tout cela; d'ailleurs on fait des visites à la femme du préfet, du receveur général, de l'évêque.

— Comment la femme de l'évêque? qu'est-ce que tu nous dis donc là? Ah! ah! ah! (*Elle ôte son gant et porte ses ongles à ses lèvres.*)

— Je n'ai pas dit la femme de l'évêque; tu es méchante, toi!

— D'abord, il n'y a que la femme d'un général qui aille en visite comme cela chez des préfets.

— Je ne te parle d'un colonel que pour commencer; on devient vite général, va! Crois-tu que le colonel C..., par exemple, avec son épaule, ne le sera pas bientôt?

— Moi, j'aimerais mieux épouser tout de suite le général.

— Oui, mais un général ne se marie jamais en uniforme.

— Pourquoi cela, si on le lui demande à cet homme? Ça a du genre un général à l'autel. Il n'y a rien de plus grandiose qu'un militaire à l'église. Les épaulettes d'or, ça va avec l'orgue. Aux Carmes, ils ont toujours un ou deux militaires, mais des petits, ça ne fait pas le même effet. Tu ne sais pas que j'ai suivi l'Avent aux Carmes? Oh! il y avait un bon père qui a parlé; c'était ineffable!... Pourquoi donc ne te mets-tu pas une natte sur le front? Mais, ma chère, tout le monde en a; est-ce que ta maman ne veut pas?

— Ça n'est pas cela, mais il n'est pas possible de se faire une natte par devant et deux coques par derrière avec ses cheveux à soi.

— Eh bien, on en a de faux; ah! ah! ah! Mais tu es donc un petit agneau blanc d'ignorance? On en a de faux, ma chatte chérie.

— Oui, mais papa ne veut pas; il dit que c'est trop tôt.

— Oh bien! moi, ç'a été comme sur des roulettes. Maman m'a dit :

« C'est contrariant, mais que veux-tu, ma fille, tu ne peux pourtant pas aller au bal en bonnet? » Et nous avons été acheter deux belles nattes blondes.

— Comment deux?

— Laisse-moi donc achever... Tiens, voilà madame de V... qui entre. Entends-tu la porte qui craque? — Eh bien, je voulais te dire que j'ai été forcée d'acheter deux nattes, par la raison toute simple que j'ai perdu la première. — C'est à mourir de rire. — Nous avions pris, ce jour-là, un coupé de remise, papa ayant accaparé le nôtre pour aller à la chambre; — il n'y manque pas. — Nous allons donc chez le coiffeur dans cette maudite voiture. J'achète une natte superbe, on me l'enveloppe bien gentiment dans du papier. — Nous remontons dans le coupé, et je dépose mon petit paquet contre la glace, tu sais, sous cette bande qui sert à baisser et à lever la machine. — C'est parfait; mais voilà qu'arrivées chez nous, au moment de descendre, je cherche mon paquet, — pas de paquet. — Je pousse les hauts cris, maman en fait autant... Figure-toi, ma belle, que la natte avait glissé contre la glace et était tombée entre les deux parois de la voiture. Elle doit y être encore. On ne peut pas réclamer de ces choses-là, tu comprends... voilà pourquoi j'ai acheté une seconde natte... (*Abaissant la tête d'un petit air coquet*) que j'ai l'honneur de te présenter: solide et bon teint, tout ce qui se fait de mieux.

— Ah! je voudrais bien en avoir une; mais je crois que ça ne sera pas avant mon mariage...

Vois-tu, là-bas, Jeanne qui nous dit bonjour? Ah ça! mais elle est donc éternelle sa robe? Est-elle assez fagotée avec son pompon rose sur la tête et son bouton sur le nez? Elle a bon cœur, je ne te dis pas, mais ce rose! C'est bête, le rose, ça ne dit rien, surtout sur des cheveux blonds. Cela me fait l'effet d'un morceau de saumon dans la sauce blanche. Ah ! ah ! à propos de saumon, tu es partie trop tôt, l'autre soir; on a soupé, ma chère!

— Dieu ! que Juliette était belle! n'est-ce pas? Voilà une tête! Je donnerais dix ans de ma vie pour avoir une tête comme celle-là!... Ma foi! oui, dix ans; en somme, la vie n'est pas si gaie! Comme ça lui allait, cette coiffure!

— C'était vraiment magistral. Tu sais que ça vient de Perse?

— Vraiment ! de Perse? Oh! c'est adorable. On m'avait dit que ça venait de... tu sais, très-loin, du côté des colonies. Eh bien, et son mariage?

— Mais il est rompu; elle a dit non, c'est décidé.

— Mais la corbeille? Maman a vu les trois cachemires à la Compagnie des Indes, trois merveilles! Il y en avait un à fond rouge avec un semis de petites choses... enfin comme on les porte aujourd'hui; il était parlant, ce cachemire. Je trouve que ça ressemble à de la musique, ces choses-là, ça vous transporte.

— C'est très-beau, sais-tu, trois cachemires avec les diamants... Et elle a dit non?

— Elle a dit non, et elle a eu raison; il paraît qu'il boitait comme une vieille table...

— Qui cela?

— Le monsieur, parbleu!

— Mais, ma petite chatte chérie, trois cachemires, c'est ce qu'on donne partout; réfléchis un peu : le cachemire long pour les visites d'hiver, bon, ça fait un; maintenant il en faut bien un carré : ça tue un cachemire long quand il fait chaud; et puis enfin tu ne m'en refuseras pas un troisième, pour aller au bain ou à la messe; bien, ça fait trois, tu vois? Je ne me marierai pas à moins. Merci! je ne voudrais pas avoir l'air de ma femme de chambre. Ah! mais non, ah! mais non.

— Mais il boitait donc bien fort, ce monsieur? car enfin il était consul.

— Oh! quant à cela, la position était magnifique. Il paraît que dans le pays où il est consul on vous porte en palanquin.

— C'est bien le moins qu'on puisse faire pour les boiteux. Moi je trouve qu'elle a bien fait, j'ai horreur des estropiés; on n'est pas bien sûre que ça ne se gagne pas, ces maladies-là. Te rappelles-tu, au couvent, sœur Adélaïde, qui avait un talon haut comme cela? eh bien, ma chère, tu me croi-

ras si tu veux, mais je ne me serais pas assise sur sa chaise pour cent mille francs !

— Qu'est-ce donc que ça aurait été s'il avait fallu l'épouser?

— Ah ! ah! tu es folle. Ne regarde donc pas de ce côté-là, j'aperçois *M. Pincette* qui vient nous inviter. Plus je le vois, plus je le prends en grippe. Il est bête, il est blond, il a des favoris trop larges, il ne danse pas en mesure... il n'a rien pour lui. Ne trouves-tu pas qu'il ressemble à l'abbé Julien, qui nous faisait le catéchisme... et qui disait toujours : *Plus qu'un seul mot, mes enfants?*

— C'est vrai, il lui ressemble... surtout en valsant, il a les mêmes yeux. Moi je n'aime pas un homme qui ressemble à un prêtre. Ça n'est pas dire du mal des prêtres cela, ma chère. D'abord, un homme doit porter des moustaches brunes, sans cela, ça n'est pas la peine. As-tu vu les moustaches de mon frère depuis qu'il est sorti de Saint-Cyr? Ah! voilà comme j'aime les moustaches... pointues, pointues et collées. C'est moi qui les lui effilais cet été, et je m'y entends.

— Ernest est un beau cavalier; il ne pouvait pas me toucher sans me faire mal, et ça me faisait plaisir; il faut que ce soit comme cela.

— Moi je déteste les hercules. M. de Saint-Flair n'est pas joli garçon, n'est-ce pas? Eh bien,

avec sa figure pâle, ses cheveux un peu rares et son air souffrant, je comprends qu'il ait beaucoup plu à Adèle.

— Il a l'air d'être en convalescence, ton M. de Saint-Flair. Quand il est dans les coins, on est toujours tenté de lui offrir un verre de tisane.

— Tisane tant que tu voudras ; mais, pour la distinction, je n'en vois pas encore beaucoup qui le valent. On dit qu'il est poëte, du reste.

— Oh ! quant à cela, je lui préfère encore M. de P.

— Ah ! ah ! ah ! en voilà une idée, M. de P. ; mais c'est une tonne, et puis il a quarante-six ou quarante-huit ans.

— Eh bien, ma chère, il n'y a qu'à cet âge-là qu'un homme peut offrir à sa femme une position acceptable. Ça n'est déjà pas si bête d'être la femme d'un banquier.

A ce moment l'orchestre préluda, et trois danseurs vinrent inviter mes petites voisines, qui acceptèrent du bout des lèvres, en femmes un peu blasées. Les cavaliers déposèrent à la place de leurs danseuses leurs chapeaux à ressort doublés de soie blanche ou bleuâtre, sur laquelle s'étalaient des initiales dorées surmontées d'une couronne ; puis, tout en causant, s'avancèrent dans le salon. Je les suivais du regard au milieu de la foule. Toutes trois, avec une science char-

mante, s'abandonnaient au bras de leur danseur en détournant un peu la tête, tandis que leur chignon frisé flottait au tourbillon de la valse. Peut-être y avait-il dans leur abandon un peu exagéré une petite nuance de maladresse enfantine ayant peur de se laisser voir.

Au bout de dix minutes, elles revinrent à leur place, haletantes, les yeux brillants; leurs petites narines soulevées étaient d'un incarnat plus vif. Elles reprirent leur éventail, et, tout en l'agitant, elles continuèrent à causer.

— Il danse très-bien, ce monsieur, mais c'est un drôle d'original; il m'a parlé géographie. Est-ce que tu connais le chef-lieu des Pyrénées-Orientales, bichette?

— Je ne me souviens plus... Dieu! que j'ai chaud! Ah! mais j'ai dansé avec ton monsieur l'autre soir, il m'a aussi parlé géographie. Est-ce singulier qu'il y ait des danseurs qui vous disent toujours la même chose?

— Bon, voilà maman qui me fait signe de me reposer. Ah! mais non, par exemple!... Ça va être comme l'autre jour, où nous serions parties pour nous coucher comme les poules, si maman n'avait pas été invitée pour le cotillon. Dis donc à ton cousin d'inviter maman, et puis moi aussi. Je l'aime bien, lui; au moins il vous fait rire, quoiqu'on ne comprenne pas toujours bien ce qu'il

dit. Il a un peu l'air de se moquer de vous, ça ne fait rien, il est gentil, et puis il vous tient si solidement en dansant qu'on se sent à l'aise.

— Sais-tu qu'on a un grand avantage quand on est mariée, ma chère? On peut se décolleter franchement, et on doit avoir bien moins chaud.

Et tandis qu'elle disait cela, j'apercevais ses jolies petites épaules frissonnant sous la mousseline.

Vers deux heures du matin, après avoir été feuilleter la collection d'eaux-fortes anciennes que possède M. de B., et fait une partie de whist, je revins me placer à l'entrée de la serre, derrière mes trois petites reines. Deux d'entre elles avalaient bravement un verre de bordeaux et la troisième une tasse de chocolat. Elles riaient si fort en se renversant dans leur fauteuil et les phrases s'entre-croisaient si vite qu'au milieu du bruit général j'eus peine à saisir ce qu'elles disaient; mais je vis bien à leur coiffure ébouriffée, au brillant de leurs yeux et à l'espèce de fièvre qui les agitait, qu'elles n'avaient pas perdu leur temps. Les mamans, assez animées aussi, s'étaient rapprochées, et trois ou quatre messieurs disaient mille folies charmantes en essuyant coquettement leur front ruisselant de sueur. La gaieté était dans ce coin si bruyante que je désespérais d'en entendre davantage. Je fis donc un détour et gagnai l'antichambre.

Quelles femmes charmantes seront dans deux ou trois ans ces adorables fillettes !

Et n'allez pas croire que la fièvre du plaisir, que l'éclat des bougies et l'amour de la valse à deux temps nuise en rien aux trésors solides qu'une saine éducation a déposés dans leur petit cœur. Ce soir, en se couchant, ces trois petits anges, encore tout frémissants, joindront pieusement les mains sous la couverture, — pour être plus chaudement, — et remercieront Dieu de tout ce qu'il vient de faire pour elles, en lui demandant la grâce de ne point attraper un vilain rhume de cerveau, qui les empêcherait d'aller demain à l'Opéra. Puis, après avoir embrassé leur petite médaille d'or qui empêche les incendies, les entorses et fait danser en mesure, elles s'endormiront vite, au murmure lointain de la mazurka, comme une fauvette dans son nid.

# OSCAR

## I

Pourquoi l'a-t-elle épousé? voilà ce qui n'est pas facile à dire. Quelques-uns prétendent qu'elle lui trouve l'air distingué et qu'elle fut séduite tout d'abord par la largeur de ses épaules; — c'est possible : on ne saurait nier l'influence du gilet. D'autres, parmi ses amies intimes, se souviennent de lui avoir entendu dire dernièrement : Quand je passe ma main dans ses gros cheveux rouges, il me semble que je caresse un lion.

Prenez de tout cela ce qu'il vous plaira. Le fait est qu'ils sont mariés, et qu'on se dit en les voyant passer : Certes, il n'y avait qu'une chaîne qui pût rapprocher ces deux êtres-là!

Elle est fine, élancée, mignonne; sa voix est

douce comme le miel, et son caractère est comme sa voix. Au vol d'une mouche, ses joues se colorent; elle baisse les yeux devant les statues; mais, sous ses paupières pudiques, sillonnées de petites veines bleuâtres, on sent une âme pure, toujours prête à s'élancer. Ce n'est point seulement une poupée ravissante, fraîche comme un bouton de rose, c'est encore une femme avec une belle petite âme, un joli cœur et tout ce qui s'ensuit. Elle n'a point épousé le premier venu, croyez-le. Pendant deux années entières elle a refusé des maris, car elle voulait choisir avec circonspection; si bien que sa bien-aimée mère, qui, tout au contraire, s'était mariée entre deux contredanses, lui disait : « Mais, mon cœur, nous n'en finirons jamais! »

Elle voulait donc choisir. Si vous retrouviez les carnets d'ivoire où elle inscrivait alors ses danseurs, vous verriez en bien des endroits ces mots écrits avec émotion : « Troisième contredanse : — lui. Cinquième polka : — lui. Huitième redowa — lui, etc., etc. » Ce *lui*, revenant sans cesse, n'était autre que son époux actuel : Oscar ***.

Oscar est fort petit, très-large, et commence à devenir épais; il porte la tête haute et les talons très-hauts aussi. Son nez est retroussé, fureteur et un brin trivial; ses lèvres épaisses, bonasses et gourmandes, quoiqu'il en abaisse les coins avec obstination pour se donner l'air dédaigneux. On

sent qu'il ne serait point éloigné de compter le linge de la blanchisseuse et qu'il doit aimer à planter les clous, quoiqu'il affecte un suprême dédain pour tous les détails du ménage et rentre chez lui en héros.

Sa voix est rude, sonore, profonde. Quand il parle, instinctivement on se retourne et l'on cherche un géant. Il est sensible à la puissance de son organe et coupe volontiers la parole à tout le monde, comme un Jupiter badin qui jouerait du tonnerre pour constater sa position sociale. Il porte des pantalons à ramages violents, des favoris étourdissants. Son œil gauche lance des éclairs dans l'ombre de son vaste chapeau fortement incliné. Du reste, riche par le fait de sa mignonne épouse, il est oisif et n'en est pas fâché. Il monte souvent à cheval, se lève tard, flâne un peu, ne lit jamais, ce dont il se vante, et fort exactement, rentre chez lui aux heures des repas. Il n'y a que lui pour faire vibrer le timbre de sa porte, — bing... bing, — deux coups rapides, rapprochés, souverains. A ce bruit la maison est en l'air; tout le monde dit : Voilà monsieur! — Enfin! murmure madame en se regardant involontairement dans la glace, ma coiffure va-t-elle lui plaire? Mon Dieu! si ce ruban allait le choquer!

Le valet de chambre vole vers la porte et l'ouvre, non sans émotion. A peine cette porte est-

elle entre-bâillée qu'Oscar la pousse violemment, comme s'il voulait surprendre quelqu'un. Ses yeux roulent et inspectent. Il ôte son paletot et pose sa cravache sur un meuble; mais cela rapidement, tout en lançant des ordres brefs, impérieux, irrésistibles, qu'il a dû amasser en chemin tout exprès pour ce moment-là. Après quoi il lâche un *hum!* qui fait tinter la vaisselle de la salle à manger, et passe chez madame, où il entre sans frapper. Elle est levée, souriante; elle l'attend depuis longtemps, l'enveloppe du regard et se retient à quatre pour ne pas lui sauter au cou; mais il n'aime pas qu'on lui saute au cou, parce qu'il a remarqué que, lorsqu'elle l'embrassait au front, sa femme se baissait un peu. Il s'assoit donc, maussade et fatigué, étend les jambes et plonge dans ses goussets ses deux mains un peu velues. Madame ne déteste pas ces poils bouclés qui errent sur ses phalanges; elle trouve que cela a l'air mâle, et je suis de son avis.

— Ah! fait-il en bâillant, vous avez changé de coiffure?... Pourquoi cela?... Qui avez-vous vu dans la journée? — Et il repousse un flambeau qui n'est pas dans l'alignement.

— Mais je n'ai vu personne, mon ami, personne, personne, dit-elle en rougissant jusqu'aux oreilles, car elle le sait violent au delà de toute expression, jaloux comme un tigre; elle craint

qu'il ne doute de ses paroles. Personne, oh! mon Dieu! pas un chat!

— Alors, pourquoi rougissez-vous?

— Oh! cela, tu sais, mon... chéri... d'abord, tu me fais peur avec tes gros yeux de lion.

— Débarrassez-vous donc, une fois pour toutes, ma petite, de ces minauderies d'enfant dont vous êtes si prodigue, n'est-ce pas? vous me ferez plaisir. Hum! (*Il se baisse vers le parquet, ramasse une aiguille et la pose sur le coin de la cheminée.*) ça n'est pas par l'ordre que vous brillez, dans tous les cas. Cette maison est au pillage, le diable m'emporte!

— Mais... je ne savais pas que vous fussiez de mauvaise humeur. (*D'une voix câline et sérieuse.*) Est-ce que tu es tourmenté, est-ce que tu as quelque chose?... Tu sais, moi je suis un peu bebête; je bavarde, je bavarde, et souvent il m'échappe des niaiseries; oh! quant à cela, tu as bien raison. Et puis, vois-tu, je suis restée seule toute la journée, au coin du feu; c'est même ce vilain feu qui m'a fait monter le sang à la tête, voilà pourquo je suis rouge... Oh! mais, c'est vrai, que je suis rouge! Tu n'es pas fou de ma coiffure, n'est-ce pas? Moi non plus, je n'en suis pas folle... Peut-être qu'en relevant un peu les petits frisons, cela serait mieux; tiens, comme cela?

— Coiffez-vous comme bon vous semble; mais,

pour l'amour de Dieu, plus de chignons comme celui-là, plus de chignons à la folle et de frisures à la fille. Je crois, ma chère... (*Il se lève et s'accoude péniblement sur la cheminée, qui est un peu haute; on devine que, si les circonstances ne s'y opposent pas, il parlera longtemps.*) Je crois, ma chère, que je prends mon rôle d'époux au sérieux, n'est-ce pas? Eh bien! je vous demande de prendre votre rôle d'épouse sérieusement aussi. Il ne suffit pas d'être une femme honnête, et vous l'êtes, je le pense; il faut encore en avoir l'air et renoncer à ces parures insensées auxquelles les femmes de toutes les classes se laissent aller avec une égale ivresse; je dis ivresse, j'aurais dû dire folie, démence. (*Il hausse les épaules, et, s'approche d'un cadre dont il rétablit l'équilibre avec soin :*) Absurde!... absurde! murmure-t-il.

— Tu as bien raison; c'est vrai qu'il y a des femmes du monde qui se tiennent fort mal et s'habillent comme je ne sais qui. Je suis bien de ton avis. Madame de P..., par exemple... j'espère qu'en voilà une qui... Ah! ton mot était bien juste, c'est de la folie, de la démence. Figure-toi qu'elle avait un chapeau! ça n'était pas un chapeau, ça n'était rien du tout; pas de bride, pas de... enfin, rien du tout. Elle me demandait si je la trouvais jolie; ma foi, je lui ai répondu tout net : « Chère madame, il y a certaines exagérations

de mode que les femmes du monde doivent laisser à celles qui ne le sont pas. Dame! écoute donc, c'est vrai, n'est-ce pas, mon chéri?

(*Se redressant tout à coup, comme une sentinelle perdue qui aperçoit une baïonnette derrière un buisson :*) — Vous avez donc vu madame de P...? Pourquoi m'avez-vous dit que vous n'aviez vu personne? Dieu sait que je ne suis ni gênant ni importun, et que je vous laisse toute la liberté qu'un homme sage peut accorder à sa femme; mais j'ai horreur du mensonge, je vous le déclare. Que vous voyiez madame de P..., c'est une sottise; mais, la sottise étant faite, je ne comprends pas que vous cherchiez à la nier. Je ne crois pas que ma conduite vous donne l'exemple de la dissimulation. Je suis franc et carré; je peux le dire, parce que tout le monde le sait, et c'est bien le moins que ceux qui m'entourent aient égard aux susceptibilités de mon caractère. Plus de ces mensonges, de ces détours, de ces ruses féminines qui ne sont honorables ni pour vous ni pour moi.

— Mais... je....

— Vous dites...? ah! bien, voilà les larmes! très-bien; oh! très-bien; c'était fatal. Pour un mot, pour une simple observation paternelle, en quelque sorte, alors que je pourrais vous parler d'une tout autre façon, vous voilà comme une fontaine. Vous aimez, n'est-ce pas, à vous poser

en victime? (*Il promène le doigt sur la table à ouvrage pour voir s'il y a de la poussière dessus.*) à raconter à vos pimbêches, à Louise, à Emma, à un tas d'autres, les iniquités de votre tyran?

— Oh! tu ne crois pas cela, Oscar, mon ami... Si tu savais combien je t'aime! Je ferai tout ce que tu voudras, mais ne me gronde pas ainsi. (*Elle veut enlacer son cou et l'embrasser.*)

— Pas de comédie, je vous en conjure... j'en ai plein le dos.

Le domestique entre en ce moment et annonce le dîner.

— C'est bon, fait monsieur d'une voix glaciale. Venez-vous, ma chère? Et il ajoute à demi-voix, comme s'il se parlait à lui-même :

— Sacrebleu! c'est un enfer!

Durant le dîner, Oscar ne dit mot; il ordonne du geste et commande par signes. Sa pauvre petite femme a les yeux baissés, et, de temps en temps, une grosse larme tombe dans son assiette. Elle voudrait renouer la conversation, mais elle n'ose. Elle devine, aux sourcils froncés de son mari, que la chose n'est pas possible.

— J'aurais dû deviner qu'il serait de mauvaise humeur aujourd'hui, que je suis sotte! se dit-elle tout bas. Moi, lui mentir! il croit que je lui ai menti; c'est qu'il est loyal autant qu'il est fort. Il est d'acier, moralement et physiquement. J'au-

rais dû deviner qu'il était de mauvaise humeur.

Oscar est toujours furieux; il a laissé la moitié des mets sur son assiette. Avant le dessert, il se retourne tout à coup vers le valet de chambre et prononce deux mots qui ressemblent à un rugissement.

— Bougies, cigares, dit-il. — Tout le monde a frissonné. Il se lève, prend sa canne, son chapeau, remet son pardessus, et le voilà parti.

## II

Nous allons le suivre, si vous le voulez bien. Il est toujours furieux. Peut-être, durant sa promenade, va-t-il laisser échapper quelques mots qui nous aideront à le mieux connaître. A peine sur le trottoir, il regarde à sa montre et marche rapidement. Il prend une rue à gauche, traverse le boulevard, arrive bientôt devant une porte, et, précipitamment, enfile un escalier douillettement tapissé. A l'entre-sol, il s'arrête tout court, ôte son chapeau, passe sa main dans ses cheveux, façonne ses favoris et tousse discrètement. Il est visiblement ému. Peut-être va-t-il chez son dentiste? Cependant il sourit; son visage a changé

complétement d'expression, ainsi que ces têtes en caoutchouc qui se transforment tout à coup sous la pression des doigts.

Il se décide enfin à sonner. La porte s'ouvre, et une femme de chambre au nez retroussé, coiffée d'un bonnet élégant et embaumant la verveine, se présente.

— Je crois que madame va sortir, dit la belle enfant; mais je vais savoir si madame peut recevoir.

Deux minutes d'une angoisse cruelle qui se peint sur le visage d'Oscar, devenu candide et doux. Enfin, il peut entrer. Il s'avance le plus discrètement du monde sur la pointe des pieds, il effleure le tapis. Arrivé à une petite porte, il frappe trois petits coups tremblants; puis il attend, le cou tendu, l'oreille au guet, avec cette expression niaisement béate d'un gourmand qui regarde découper un faisan. Il va frapper encore lorsqu'une voix féminine, qui manque un peu de fraîcheur, prononce ces mots :

— Mais entre donc, imbécile, puisqu'on te dit d'entrer.

Un rayon de bonheur illumine son visage; il tourne le bouton et s'avance avec précaution.

Dans un fauteuil fort bas est assise une femme. Elle tient de la main gauche un miroir, et, de la droite, promène sous son œil une sorte de poinçon

en ivoire, couvert, à son extrémité, d'une substance noirâtre. Elle paraît fort occupée et ne se détourne pas; de temps en temps, elle dépose le poinçon, et, du bout de son petit doigt potelé, elle adoucit les traits qu'elle vient d'exécuter.

— Bonsoir, Niniche, dit enfin Oscar.

Chose étrange : sa voix est flûtée, son œil est tout petit.

— Bonsoir, mon rat, bonsoir. Quoi de nouveau, ma grosse bête aimée? Tu es joliment laid, ce soir, mon bonhomme, ajoute-t-elle en se retournant. C'est pas l'embarras, si tu n'avais pas pour toi la distinction et la timidité !... mais tu es timide et distingué, ce qui fait qu'on t'aime tout de même.

Elle éclate d'un gros rire, et Oscar rit aussi; il soulève même un peu le peignoir de mousseline dont Niniche est vêtue et approche son visage, dans le but évident de déposer un baiser dans quelque coin; mais il exécute tout cela si gauchement, si lentement, qu'il n'a pas le temps d'arriver au but et est arrêté tout net par deux petits soufflets sonores.

— Turlututu, mon amour, s'écrie la jeune femme, on ne m'embrasse pas dans le cou à cette heure-ci. Tu vois bien que j'ai mis mon blanc? un peu plus bas, tant que tu voudras. Tu es innocent, mon gros rougeaud, et puis timide, c'est pour cela que je t'aime.

— Oh! tu es méchante, aujourd'hui, ma petite Niniche.

— T'es bête, va! Tu ne sais pas ce que disait Adèle? Elle me disait que tu étais marié. Qu'est-ce que tu penses de cela, mon gros loulou?

— Mais c'est absurde, inqualifiable! Ah! ah! ah! mais, est-ce que je serais ici, si j'étais marié?

— Oh! ça ne dit rien, cela. J'ai répondu tout simplement ceci : Où diable veux-tu que Loulou ait trouvé une femme? Il n'est pas joli, joli; de plus, il est rouge; oh! tu es rouge, et carrément, mon bonhomme; tu as ce qu'on appelle un soleil couchant dans chaque favori; ajoute à cela que tu n'es pas drôle, drôle...

— Tu es méchante, Niniche. Tu me laisseras t'embrasser après toutes ces méchancetés-là, au moins?

— Mais non, mon chat, je ne suis pas méchante. A bas les pattes, petit fougueux! Tu sais aussi bien que moi que tu n'es pas drôle, drôle... Qu'y veux-tu faire? on vient au monde comme cela. Maintenant, tu es distingué, ça c'est positif; tu portes le gilet comme Bressant. Si tu avais seulement son nez, de temps en temps!

— Ce n'est pas gentil, cela, Niniche; tu te moques toujours de moi.

— Eh bien, tiens, sérieusement, sais-tu ce que j'aime en toi? c'est que tu es un vrai gentilhomme.

Il n'y a pas à dire, tu as cela dans le sang... Je te dis pas dans le cou, mon rat : les baisers marquent; ça fait des ronds rouges. Ah ! ici, je ne demande pas mieux... Grand enfant chéri, va!

Elle lui met la main sous le menton, et, l'ayant embrassé, elle ajoute d'une voix plus intime : — C'est vrai tout de même que je t'aime; j'ai beau me dire : Faut arracher cette mauvaise herbe-là... eh bien! non, ça n'est pas possible. Vois-tu, quand on estime son amant, c'est le diable pour ne pas en devenir folle.

Oscar semble prêt à pleurer; il est agenouillé aux pieds de la déesse, et, le visage épanoui, les yeux pleins de langueurs, il se laisse tirer la barbe et tapoter la joue.

— Au fait, tiens, j'oubliais, dit-elle tout à coup; tu m'apportes ce que je t'ai demandé? Imagines-tu, un huissier? ta pauvre Niniche traînée devant le tribunal? Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Tu me l'apportes, n'est-ce pas, mon gros bichon? Si je ne t'avais pas su gentilhomme, je ne t'aurais jamais demandé ce service-là : mais comme je te savais gentilhomme...

Le gros bichon sourit avec une expression de bonheur et d'orgueil; puis, étendant rapidement le bras en l'air pour attirer sa manchette, il plonge sa main dans son gilet et en retire un petit rouleau d'or qu'il dépose sur le coin de la table.

Niniche allonge le bras, ouvre un tiroir, y fait tomber le rouleau d'or, et donne un tour de clef.

A ce moment, on entend le timbre de la porte d'entrée, et la femme de chambre, entrant tout à coup, s'écrie d'une voix contenue : « Madame, monsieur le comte ! »

— Dites au comte que je suis... avec mon pédicure.

Osear se lève avec impatience et cherche son chapeau.

— Fiche ton camp, mon rat, murmure Niniche avec impatience. Malheureusement, le comte entre immédiatement. Il baise gracieusement la main de la jeune femme et s'assoit, sans même avoir regardé le petit homme.

— Je vous dérange, ma chère enfant? dit le nouveau venu.

— Moi, pas du tout. Croiriez-vous qu'il m'arrive la chose la plus désagréable du monde ; je vous donne en mille à deviner ce que j'ai au doigt de pied... Je vais vous le dire, car vous ne le devineriez jamais : j'ai un cor.

— C'est prodigieux, fait le comte avec un air de profonde incrédulité.

— Je suis de votre avis ; mais voilà monsieur, qui doit s'y connaître, puisque c'est son métier... — Loulou, fiche ton camp... ajoute-t-elle tout bas, — et qui m'assure que c'est un petit cor.

— Oui, oui, bien certainement, dit Oscar d'un air contraint. C'est un petit cor.

— Eh bien, monsieur, je vous salue; au revoir. Demain matin, au sortir du bain, je vous attendrai... Veux-tu ficher ton camp!...

Loulou salue gauchement; il est fort rouge, et sort.

En traversant le salon, il se regarde dans la glace, et, reprenant tout à coup son air important, il écarte le collet de son habit, évase rapidement sa barbe et murmure :

— Elle a vraiment du chien, cette femme!

# CAUSERIE

La scène se passe au Paradis.

Dans un immense jardin d'hiver garni des plantes les plus rares, tapissé de pelouses verdoyantes, errent à l'aventure, avec toutes les marques extérieures de la béatitude, une grande quantité de bienheureux des deux sexes... Ceux-ci, arrêtés au bord de pièces d'eau limpide, abandonnent aux poissons rouges des miettes de brioche; ceux-là, assis dans des bosquets, conversent agréablement sur mille sujets élevés et intéressants, tandis qu'une musique douce répand dans l'air des flots d'harmonie.

L'élégance de bon goût des femmes, la mise recherchée et la distinction d'allure des hommes indique tout d'abord une société de choix. C'est, comme vous le voyez, madame, le faubourg Saint-Germain de l'endroit; c'est le Paradis des bienheureux de bonne famille.

LUCILE, *se levant tout à coup du fauteuil où elle est assise, et venant au-devant de Berthe, qui se promène lentement.* — Hé quoi! vous ici,

comtesse? Quel heureux hasard, ma belle? *(Elles s'embrassent avec effusion.)*

BERTHE. — Heureux hasard, en effet, ma chérie, car je ne comptais guère vous rencontrer sous ces ombrages.

LUCILE, *éclatant de rire.* — Et, de bon compte, où vouliez-vous que je fusse?

BERTHE. — Eh! mon Dieu! je craignais que vous n'ayez été... retardée... Cela peut arriver.

LUCILE. — Non, vraiment, tout s'est parfaitement passé; j'ai eu une réception, oh! mais une réception, ma chère! Figurez-vous que toutes ces dames sont venues à ma rencontre en grand uniforme; c'était un coup d'œil enchanteur. Saint Pierre lui-même...

BERTHE. — Ah! qu'il est bien! Du premier coup il a fait ma conquête...

LUCILE. — N'est-ce pas qu'il a l'air distingué? Il est en relation avec tant de monde! cela forme... Je vous disais donc que, malgré ses occupations, il est venu au-devant de moi, et après avoir fait taire par un geste l'orchestre qui jouait un air de circonstance : « Madame la baronne, m'a-t-il dit, je vous attendais. Veuillez croire aux sentiments de respectueuse sympathie... etc., etc. »; enfin il s'en est admirablement bien tiré... pour un parvenu.

BERTHE. — Je trouve votre *parvenu* ravissant. Ah! ah! ah!

LUCILE. — Pourquoi ravissant? Il est clair que saint Pierre est un grand saint, mais enfin il n'est pas né duc et pair; c'est comme cela, ma belle.

BERTHE. — C'est certain, mais ce n'est point l'endroit, entre nous, de lui faire des reproches... Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au comte de N..., de profil? C'est prodigieux!

LUCILE. — Oui, oui, cela est vrai; il a le nez, le front et puis la raie au milieu de la tête. Oui, il y a quelque chose, mais aussi comme il ressemble peu à ses portraits qui courent les musées!

BERTHE. — Que voulez-vous? ce sont là des portraits officiels. Les peintres se sont crus obligés de l'entortiller dans un rideau, parce que cela donne un peu plus de dignité, et la dignité, pour un saint, c'est énorme. Songez qu'il n'a pas toujours affaire à des gens de notre monde; il faut qu'il conserve du prestige sur les masses... A propos de masse, vous n'avez pas vu ici mon cocher? Vous savez, Joseph, mon cocher, qui menait à quatre comme personne?

LUCILE. — Oui, parfaitement, un gros court, beaucoup de genre... Il avait donc une belle âme, cet homme?

BERTHE. — Oui, oui, oui, tout à fait bien pensant. Il s'est éteint...

LUCILE. — Dans vos bras?

BERTHE. — Ah! ah! ah! non, pas dans mes bras, mais dans mon hôtel. L'abbé Gelon dînait ce soir-là chez moi. Je lui dis au dessert : « Mon cher abbé, vous savez que Joseph s'éteint? Que vous seriez obligeant d'aller lui porter quelque consolation! » Il y fut avec un empressement qui me toucha.

— Eh bien! mon cher bon ami? lui dis-je lorsqu'il fut de retour.

— Eh bien! chère comtesse, cet homme a cessé de souffrir; il avait une belle âme!

— Ah! tant mieux, en vérité, tant mieux! Et êtes-vous inquiet pour lui, mon cher abbé? Vous sentez, un vieux serviteur à moi..., on s'attache à ses gens; je serais désolé qu'il ne fût pas heureux en sortant de chez moi.

— Je songerai à lui, soyez-en certaine, et d'ailleurs j'ai tout lieu d'espérer.

— Répétez-moi cette bonne parole; vous espérez, mais rien de plus? Enfin, c'est déjà énorme; ce bon Joseph!... Comment! mon cher abbé, vous n'avez pas une petite certitude, là, franchement, rien qu'une petite? Je suis sûre que vous y mettez de la discrétion, et qu'au fond vous êtes sûr de le sauver.

L'abbé Gelon sourit, et je vis tout de suite qu'il s'intéressait à mon cocher.

— Vous ne l'oublierez pas, n'est-ce pas, cher

et bon ami? ajoutai-je. Vous direz un mot, vous prierez, vous supplierez; je suis certaine qu'un mot de vous lèvera toutes les difficultés. Si vous sauvez Joseph, je ne l'oublierai de ma vie.

Le digne abbé sourit encore en me disant : Soyez sans crainte.

Il faut vous dire que l'abbé Gelon m'était dévoué. Il désirait l'anneau, et j'avais des amis à Rome, etc. Ce serait bien long de vous expliquer tout cela. Bref, ma toute belle, vous avez vu mon cocher ?

LUCILE. — C'est une histoire touchante, ma mignonne, je reconnais bien là votre bon cœur.

BERTHE. — Mais c'est tout simple, c'est un devoir que de patronner un peu ses inférieurs; si j'ai pu rendre service à ce garçon, je m'en réjouis. Vous ne l'avez pas vu, vraiment?

LUCILE. — Il faudrait faire demander aux communs, peut-être est-il aux écuries. Est-ce que vous passez vos cheveux au fer pour exécuter ces petites coques-là? C'est d'un coquet, d'un léger! et en même temps c'est d'un chaste!

BERTHE. — Mon Dieu, je vous dirai qu'on me coiffe en un rien de temps. J'ai là-dessous un peu de crêpé, ça soutient... tâtez. Je fais passer le second bandeau par dessus le premier, je crêpe, puis je natte; alors je reprends le second bandeau, je le soulève, je pose mon petit tampon, paff! je re-

couvre, j'ébouriffe un peu, je croise les deux mèches, que je dissimule sous le troisième bandeau... vous comprenez, comme ceci; et voilà.

LUCILE. — Ah! très-bien, très-bien. C'est charmant, ma chérie, et cela vous va à ravir.

BERTHE. — Oui, cela ne fait pas mal sous le chapeau. *(Baissant la voix.)* Quelles sont ces personnes qui entrent dans le taillis d'orangers?

LUCILE. — Ne les regardez donc pas ainsi : vous m'obligeriez à les saluer. Il y a ici toute une bande de bienheureux que je ne peux pas voir en face. Cela vient de la province, de je ne sais où. Ils me font des avances, et parfois je suis fort empêchée pour les tenir à distance. Ah! voilà l'ennui ici, ma belle; la vie y est charmante, mais c'est un peu mêlé.

BERTHE. — Il n'y a pourtant que des gens de vertu éprouvée.

LUCILE. — Sans doute, sans doute; mais ça ne fait rien. Vous ne sauriez croire combien il y a de gens vertueux en dehors de notre monde, ma mignonne. Je ne l'aurais pas vu que je n'y aurais pas cru. C'est surprenant.

BERTHE. — Cependant l'admission doit être bien difficile pour tous ces braves gens.

LUCILE. — Oh! l'examen est fait en conscience, quoiqu'il se glisse par-ci par-là... Mais que voulez-vous? il y a dans la bourgeoisie et ailleurs des

gens qui ont la rage de la vertu. C'est lourd, c'est pataud, c'est commun, mais enfin c'est vertueux, et on ne peut pas leur fermer la porte au nez. Je parlais de cela l'autre jour à saint Pierre, précisément, et je lui disais : — Mais enfin, mon saint, que ne cantonnez-vous dans un quartier à part ces élus... de second choix ?

— Je n'ai pas d'ordre, me répondit-il, fort gracieusement du reste.

— Mais enfin, mon saint, je ne suis pas venue ici pour m'imposer des sacrifices et être obligée de fréquenter des bonnetiers de Saint-Quentin et des charcutiers de Brives-la-Gaillarde !

BERTHE. — C'est évident. En somme, vous les fréquentez peu ?

LUCILE. — Le moins possible, bien entendu ; mais nous nous rencontrons forcément, tantôt au casino, tantôt au concert. C'est un supplice ! N'allez pas croire qu'ils écoutent la musique, qui est excellente, ou qu'ils jouissent de leur béatitude avec calme et confortable. Non, ils causent, ils jacassent, et se racontent perpétuellement l'interminable histoire de leur vie terrestre. Imaginez de vieux invalides se faisant au soleil, et les jambes allongées, le récit de la bataille où ils furent décorés.

— Mon cher ami, disait l'un d'eux l'autre jour, je n'ai jamais eu que trois *véniels* à me reprocher.

Le premier m'échappa à l'âge de quatorze ans, j'étais alors...

— Eh! eh!... trois véniels, fit l'autre, c'est quelque chose!

— C'est quelque chose, je ne vous dis pas, mais ça n'est pas effrayant; d'ailleurs, laissez-moi continuer. J'avais alors quatorze ans, et je...

— Mon premier véniel, à moi, date de 1832, l'année du choléra : au mariage de ma fille, j'avais mis un napoléon au cierge, et il faut vous dire que...

— En vérité, au mariage de votre fille? Ah! parbleu! je me rappelle bien le choléra de 1832. J'habitais à cette époque-là la rue Saint-Honoré, j'étais de la fabrique de Saint-Roch... Mais pour en revenir à ma première faute, j'avais quatorze ans : je suis du mois de juillet, et c'était en 1818, un vendredi, c'est facile à compter. Ma mère me dit : — Ernest, tu vas faire maigre, mon petit homme. J'avais une faim de loup, je lui réponds...

— Vous n'aviez pas d'enfant?

— Parbleu! bien entendu, puisque j'avais quatorze ans!

— Ah! c'est juste; c'est que moi j'avais un enfant, une fille, sans cela je n'aurais pas eu l'idée de la marier, et, par suite, de mettre au cierge un napoléon. Ma femme, qui était un ange, — quoi-

qu'elle soit restée au rez-de-chaussée pour quelques jours, — ma femme me dit : — Bah ! ça suffit bien de mettre deux pièces de cent sous au cierge. — Mais non. — Mais si. — Et patati et patata; vous savez ce que c'est que ces choses-là? Bref, je te lui allonge une paire de claques, ah! ah! ah! mais une paire de claques!

— Sabre de bois! vous vous en êtes accusé?

— Une heure après j'avais tout réparé; mais la joue de ma femme était encore rouge. Quant à mon deuxième véniel, ce fut tout différent... etc.

Voilà en gros, chère mignonne, ce que sont les conversations de ces braves gens.

BERTHE. — Après tout, ma chère, il faut de l'indulgence; on ne peut pas exiger d'eux les distinctions physiques et les délicatesses morales qui sont le privilége de certaines castes.

LUCILE. — Je ne leur en veux pas le moins du monde, seulement il m'est parfois désagréable de vivre en leur compagnie; mais que voulez-vous, on se fait à tout. Et votre cher mari, ma mignonne?

BERTHE. — Il allait pas mal quand je l'ai quitté, merci, et il paraissait fort disposé à rester le plus longtemps possible dans cette vallée de larmes.

LUCILE. — Ce n'est pas l'idéal qui l'étouffera, ce cher comte; il pratique cependant?

BERTHE. — Sans doute il pratique, mais sans...

commentdirai-je... sans enthousiasme; en homme comme il faut, rien de plus.

LUCILE. — Cependant madame de B... me disait hier...

BERTHE. — Comment, hier! mais elle est donc ici? Madame de B... ici! une femme qui est tout ce qu'on peut imaginer de moins... mais elle est donc entrée ici par la fenêtre, avec effraction?

LUCILE. — Vous êtes sévère, ma belle; elle était présidente des *Dames de la Douleur*, et sa fin a été des plus édifiantes, au dire de tout le monde. J'avoue maintenant qu'elle était un peu coquette; il est vrai qu'elle jouait de l'orgue comme un ange.

BERTHE. — Un peu coquette! Elle aurait vendu son âme pour s'acheter une fausse natte!

LUCILE. — Une fausse natte, une fausse natte... Savez-vous que celle que j'ai là m'a coûté cent trente francs? *(Ces dames rient.)*

BERTHE. — J'en sais long sur le compte de madame de B..., trop long! Une femme qui n'a pas une dent à elle, qui a un cou travaillé comme une colonne byzantine, qui se met du rouge jusque dans le dos, qui n'a pas plus de... principes que sur ma main, qui... ah! elle est ici? Eh bien! c'est décourageant, ma chère.

LUCILE. — Elle aura été poussée par ces *Dames de la Douleur*. Vous comprenez que ce serait

d'un effet déplorable que d'exclure la présidente d'une association pieuse qui a rendu d'aussi grands services.

BERTHE. — Et quels sont donc ces grands services, s'il vous plaît? La *Société du petit Agneau.* dont j'étais trésorière, n'a-t-elle pas bien autrement contribué au succès de la bonne cause?

LUCILE. — Je ne vous dis pas; aussi êtes-vous entrée ici tout droit.

BERTHE. — Tiens, parbleu! vous y êtes bien.

LUCILE. — Vous êtes bien bonne, merci; mais vous oubliez que ces *Dames de la Douleur* ont brodé un tapis pour les bons pères, ont acheté des chandeliers d'argent pour plusieurs paroisses et des vêtements sacerdotaux à profusion. Et les fleurs artificielles, et les orgues, et les transparents, et les cloches, et les sonnettes, et les feux d'artifice, et les statues enluminées, et les crèches à veilleuse pour les petits détenus... etc., etc. Ah! elles ont fait bien du bien. Soyons juste: il est tout naturel qu'on ait reconnu tout cela en accordant à la présidente de l'œuvre des facilités.

BERTHE. — J'admets encore que par convenance on l'ait introduite, mais je ne comprends pas qu'elle ait accepté. Non, sur l'honneur, à sa place je n'aurais pas accepté, sachant surtout que je rencontrerais ici la propre épouse du comte de X..., mon mari. Oh! je lui dirai son fait!

LUCILE. — Je dois vous prévenir, mon ange, que vous allez vous mettre en colère. Calmez-vous, car voici saint Pierre en personne qui s'avance de ce côté; c'est son heure de promenade. Il m'a aperçue.

BERTHE. — Bravo, je vais lui demander où est mon pauvre Joseph.

*(Ces deux dames prennent place sur un divan de mousse odorante. Saint Pierre, en toilette élégante, revêtu, par respect pour la tradition, d'une toute petite draperie vert-bouteille, s'avance à pas lents. Il échange des saluts et des sourires avec un grand nombre de promeneurs et arrive enfin auprès de ces dames.)*

SAINT PIERRE. — Bonjour, mesdames, comment vous portez-vous?

LUCILE. — Mille fois bon, merci, nous allons pas mal. Je vous présente une de mes bonnes amies que j'aime comme mes yeux, la comtesse Berthe de X..., qui a, je crois, un petit service à vous demander.

SAINT PIERRE, *souriant.* — Tout à votre service, chère comtesse.

BERTHE. — Je voudrais savoir, mon saint, où est mon cocher. *(Tous trois partent d'un grand éclat de rire.)* Je sais positivement qu'il est parmi les bienheureux. C'est un garçon de bonne mine, gros, court, une livrée chocolat à collet rouge, un nommé Joseph.

SAINT PIERRE, *réfléchissant.* — Joseph... Joseph... attendez donc... C'est que j'en ai énormément de Joseph; je verrai sur mes registres : une livrée chocolat, dites-vous?

BERTHE. — Précisément; merci d'avance. Je vous serai extrêmement reconnaissante de retrouver ce garçon.

SAINT PIERRE. — J'espère, mesdames, que vous assisterez à la petite fête de ce soir : ce sera fort simple et en petit comité; nous aurons une méditation politique par le R. P. Mathieu, puis concert mystique, feux de bengale dans les bosquets, ballet spirituel, quête en faveur des petits Chinois, feu d'artifice, etc., etc.

BERTHE. — Mais quels plaisirs mondains, mon saint!

SAINT PIERRE. — Eh! que voulez-vous, comtesse? sans cela nous n'aurions personne; ne faut-il pas se mettre un peu à la mode et hurler...

LUCILE. — Avec les loups. Ah! ah! vous n'êtes qu'à moitié aimable, mon saint.

SAINT PIERRE. — Excusez-moi, mais c'est que, je vous jure, ce n'est point une petite affaire que d'entretenir la béatitude d'une innombrable quantité de gens vertueux différant les uns des autres autant qu'il est possible, venus de tous les pays de l'univers, ayant vécu à toutes les époques et dans

toutes les conditions possibles. Amusez donc tous ces gens-là !

BERTHE. — Ce doit être un cassement de tête!

SAINT PIERRE. — Dont vous n'avez pas idée, comtesse; d'autant plus que j'ai une petite coquetterie : je n'admets pas, je ne veux pas que l'on bâille en ces lieux, et il n'est pas toujours commode d'obtenir ce résultat! Ainsi, tenez, j'ai un mandarin — je n'en ai qu'un, fort heureusement, — qui me donne à lui seul plus de mal que tout le reste.

— Pourquoi n'allez-vous pas aux concerts? lui dis-je.

— Je n'aime pas la musique douce.

— Promenez-vous, alors, cher ami, cueillez des fleurs.

— Je n'aime pas la promenade et je déteste les fleurs.

— En bonne conscience, que voulez-vous faire d'un homme qui a en horreur tout ce qui constitue la béatitude. Sur ce, mesdames, je vous demande la permission de me retirer; voici venir l'heure des admissions.

BERTHE. — N'oubliez pas, mon saint, ce pauvre Joseph, n'est-ce pas? livrée chocolat, collet rouge, etc.

SAINT PIERRE, *se frappant le front.* — Permettez : voici tout à coup que mes souvenirs se con-

densent. Je connais parfaitement la personne dont vous parlez. Est-ce que vous avez quelque supplique à lui adresser?

BERTHE. — Comment! une supplique à adresser à mon cocher? Ah! ah! ah! Je veux tout simplement lui donner des nouvelles de Catherine, sa femme et ma cuisinière, pas davantage.

SAINT PIERRE. — Alors, veuillez lui demander audience, car le bienheureux Joseph occupe en ce moment un siége de séraphin.

LUCILE. — Pas possible? Encore un siége, mais il en sort!

SAINT PIERRE. — C'est à la lettre, aussi vrai que voilà une clef. Il avait de telles recommandations, il était patronné si chaudement qu'on n'a pas pu faire moins pour lui.

BERTHE. — Mais c'est moi qui le patronnais! mais c'est un malendu, mon saint! ce garçon se grisait et avait la tête fort près du bonnet.

LUCILE. — Que voulez-vous, ma belle, l'abbé Gelon aura dépassé le but : on ne fait bien ces choses-là que soi-même.

SAINT PIERRE, *saluant*. — A ce soir, mesdames.

LUCILE. — A ce soir, mon saint; en grand uniforme?

SAINT PIERRE. — En grand uniforme. *(Il s'éloigne.)*

BERTHE. — A-t-on idée d'un cocher devenant séraphin ! — Qu'il est difficile, ma belle, de rendre service aux gens !

# UNE AMIE DE PENSION

Paris, 1855.

**BLANCHE A ANNA**

Reviens donc vite, ma bonne chérie; notre pied de violettes, celui qui touche le mur, est couvert de boutons. L'un d'eux s'est entr'ouvert ce matin, et je charge ma mère de te le donner de ma part. Vous voyez qu'on pense à vous, mademoiselle; embrassez votre amie pour la peine et bavardons comme sur le petit banc.

Figure-toi que mademoiselle Augusta, celle des grandes, se coiffe en boucles; nous avons ri!... Elle nous est arrivée pour faire sa classe en tire-bouchons. Tout le monde a éclaté. Ça balotte

toujours, et il y en a un dont le bout est entré dans l'encrier. Elle qui est blonde, ça tranchait, tu comprends. Elle cherchait partout du papier pour essuyer son malheureux frison, qui est resté noir pendant deux jours. Marie Pointue, qui est aimable comme un filet de vinaigre, dit que ça va lui faire manquer son mariage. Il paraît en effet que le maître d'anglais veut l'épouser. Mais maman dit que ce sont des cancans qui ne nous regardent pas. Cela est vrai; mais ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que le maître d'anglais ne regarde plus que mademoiselle Augusta, de sorte qu'avant-hier, en traversant le jardin, il a mis le pied au beau milieu de notre bassin. J'ai eu une peur! pense donc qu'une terrine peut très-bien se casser quand on marche dedans. On fait attention où on marche, est-ce pas, mignonne? Si j'avais été à la place de Ferdinand, notre poisson rouge, je lui aurais mordu les jambes jusqu'au sang, attrape!

Il est sorti de notre pièce d'eau trempé, ce bon monsieur Dikers. Ça fera un joli ménage, un mari qui tombe dans les terrines et une femme qui entre dans les encriers! Croirais-tu que Sophie a le ruban bleu cette semaine? Oui, ma chère, elle a été la première en style. Le sujet de la composition était une promenade à la campagne. Si tu savais ce qu'elle a mis là-dedans d'herbes, d'oiseaux, de papillons, de fleurs! Ça rappelait le

chapeau neuf de madame. Mademoiselle Augusta a dit que c'était une belle page, et c'est le lendemain qu'elle s'est frisé les cheveux : vois-tu l'influence ?

Moi j'ai été la quinzième, parce que ma copie était pleine de fautes d'orthographe. C'est plus fort que moi, que veux-tu? Voilà quatre fois que j'écris *aventure* avec un *h*, et il paraît qu'il n'en faut pas. Mademoiselle dit que c'est honteux. Honteux! ça ne fait de mal à personne, est-ce pas, bichette?

Oh! ma petite Anna, guéris-toi bien vite, dis? je suis comme un corps sans âme. C'est que nous ne sommes pas deux amies comme les autres. Je t'aime de tout mon cœur, ma chérie. Tu ne sais pas que je fais des économies. Câline un peu ton oncle, pour qu'il te donne de quoi acheter un râteau et des graines de volubilis. Oh! ma chère, vois-tu d'ici des volubilis? Marianne nous donnerait bien un manche à balai pour les faire grimper. Et puis je voudrais aussi acheter un autre poisson rouge. Je trouve que Ferdinand est triste depuis quelques jours. Il est seul et isolé dans cette grande terrine, ce pauvre chat. Pense donc, c'est affreux, si on nous forçait à vivre ainsi dans une terrine, avec de l'eau par-dessus la tête et séparées l'une de l'autre! Moi, d'abord, j'en deviendrais folle.

Adieu, bichette chérie. Je t'embrasse encore et encore.

Ta meilleure amie,

BLANCHE.

Paris, 1855.

BLANCHE A ANNA

Oh! ma chérie, si tu savais ce qui vient de nous arriver! et c'est cette méchante Sophie Pointue qui a fait le coup. Quand je pense que je la détestais déjà avant tout cela! Je suis obligée de me retenir pour ne pas la mordre.

Figure-toi qu'hier matin il a gelé si fort qu'à la récréation de neuf heures j'ai trouvé notre bassin couvert de glace. Et Ferdinand qui était dessous, ma chère! penses-tu? J'ai poussé un cri! Tout le monde est accouru.

— Mesdemoiselles, mesdemoiselles, Ferdinand qui étouffe! Il faut casser la glace; un bâton pour l'amour de Dieu, un bâton!

Il n'y en avait pas. J'ai couru à la cuisine, et j'ai pris le marteau. Marianne voulait m'en empêcher; ah! bien oui! je me suis échappée, et en deux coups bien appliqués, j'ai cassé la glace. Ferdinand s'était trouvé mal. Il était pâle et ne

faisait pas un mouvement. Nous étions toutes dans une inquiétude mortelle. Alors Sophie Pointue a dit :

— Ne vous inquiétez pas, je vais le guérir; je connais cela très-bien; il faut le réchauffer, voilà tout. Il a été saisi par le froid, ce n'est rien.

Alors elle a pris Ferdinand dans ses deux mains. Et moi qui avais la complaisance de lui écarter sa robe en marchant, pour empêcher les gouttes d'eau de tomber dessus! Oh! elle est méchante, tu vas voir. Elle a apporté Ferdinand dans la classe et l'a étendu sur le poële, nous étions toutes autour. Aussitôt sur la faïence, qui était tiède, Ferdinand a fait un saut désespéré en ouvrant ses grandes oreilles. Pauvre chat! il avait l'air de souffrir beaucoup. — Et puis tout à coup il n'a plus bougé. Il venait de rendre le dernier soupir. C'est alors que Sophie Pointue a éclaté de rire, ma chère. Elle l'avait fait exprès et savait que ça le ferait mourir. Elle l'a avoué tout haut, en nous faisant : *Je t'en ratisse.* J'étais dans une colère!... Si j'avais eu un couteau, je lui aurais brûlé la cervelle.

Je pense que cela va te faire bien de la peine.

Te souviens-tu, à goûter, comme il mangeait les petits morceaux de pain? Il nageait si bien! J'en pleure, pourtant.

Adieu, mon Anna. Dépêche-toi donc de revenir, maintenant que je n'ai plus que toi.

Ta BLANCHE, pour la vie.

L...-sur-Loire, octobre 1858.

BLANCHE A ANNA

Il y a un siècle que je ne t'ai écrit, ma bonne amie. J'en suis honteuse, mais en vérité il n'y a pas de ma faute. Depuis que je suis ici, je suis toujours en l'air. Les visites, les promenades, les dîners en ville ne me laissent pas cinq minutes. Que la pension est loin, ma chérie, quoique j'en sois sortie depuis six mois à peine! et comme j'aimerais à l'effacer complétement de mon esprit, cet affreux séjour, si son souvenir ne se trouvait mêlé à celui de notre bonne amitié!

C'est demain la fête de papa, et il a fallu terminer le coussin. J'ai tiré l'aiguille avec fureur. Je me levais à sept heures, et vite je me mettais à l'ouvrage. Malgré tout, le point de chaînette en fil d'or ne fait pas bien du tout; dis-le au dessinateur. Mais je crois vraiment que je ne t'ai pas embrassée, ma bonne Anna. Approchez votre jolie joue rose, mademoiselle... Quand je dis qu'elle

est rose, je n'en peux pas dire autant de la mienne, car je suis pâle à faire peur.

J'aperçois de ma fenêtre, en t'écrivant, Marie qui traverse la terrasse avec une brassée de fleurs, que je vais arranger dans les coins du salon avec de grands roseaux. Ma mère nous fait danser ce soir, à l'occasion de la fête de mon père, qui n'a pas l'air de se douter de quoi que ce soit; mais quand il surprend un de nos préparatifs, il réprime un petit sourire qui va se cacher dans sa fossette, tu sais, cette petite fossette qu'il a dans la joue gauche? Oh! que je l'aime, ce petit creux! c'est toujours là que je l'embrasse. Et puis ça donne l'air distingué; on ressemble à un vieux général. As-tu remarqué que tous les vieux généraux avaient des fossettes? Il paraît que ce sont des cicatrices de coups de sabre. Que ça doit faire mal, ces sabres! Le capitaine Monsel nous a montré le sien l'autre jour. Figure-toi un grand rasoir; j'en avais froid dans le dos; mais il paraît qu'ils ne les aiguisent que lorsqu'ils vont à la guerre. Tu ne t'imagines pas combien le capitaine Monsel est aimable; il est encore tout jeune, et il a trois croix.

Depuis le commencement de cette lettre j'ai envie de te confier un grand secret... C'est que c'est un secret pour tout de bon!

Figure-toi, mignonne, que, — tu seras dis-

crête, n'est-ce pas? — figure-toi donc qu'hier au soir on a demandé ma main. Oh! d'abord, si tu te moques de moi, je ne veux pas continuer. Tu es étonnante, ma chère; j'ai dix-sept ans, et tout le monde trouve que je parais plus que mon âge. Quand je me coiffe en boucles, j'ai l'air d'une vieille dame. Mais c'est à la lettre. L'autre jour j'étais à Tours avec papa, et le marchand m'a dit: « Monsieur votre mari n'a pas besoin de savon à barbe? nous en avons d'excellent. »

Tu vois bien que c'est vrai, et que je suis très-bonne à marier. Il faut dire qu'il faisait un peu sombre dans la boutique. Mais peu importe, on est toujours bonne à marier quand le blanc vous va bien.

Tu vas me demander s'il est grand, s'il est petit, s'il est beau, s'il est laid, s'il est blond, s'il est rouge.

Il est bleu, curieuse, mais d'un bleu superbe.

Sérieusement, je n'ai fait que l'entrevoir. Il ressemble un peu trop à ce pauvre M. Dikers, qui, il y a deux ans, mit le pied dans notre bassin. Ce souvenir m'a fait éclater de rire. Étions-nous enfants, chère amie, de nous amuser de si peu de chose!

Je te quitte, ma bonne Anna; il faut que je fasse disposer par la femme de chambre des bretelles bleues sur mon corsage, puisque j'essaye un

pouff en marguerites blanches, que je dois mettre dans mes cheveux; puis que j'aille à Tours acheter des gants à quatre boutons. Te souviens-tu, à la pension, comme ces gants à quatre boutons nous faisaient rêver? Songe que ce soir même je fais mon entrée dans le monde. Je ne te cacherai pas que je suis ravie, mais en même temps que je suis un peu émue. Il me semble que je vais monter à l'assaut; mais que veux-tu, il faut bien gagner ses épaulettes.

Je te quitte; la voiture est attelée; mon père m'appelle, et j'entends piaffer le cheval du capitaine Monsel, qui ayant besoin, lui aussi, d'aller à Tours, nous a demandé la permission de nous accompagner.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton amie, BLANCHE.

*P. S.* Ne parle pas du monsieur bleu et de sa demande. Tout cela est en l'air; d'ailleurs, j'ai juré que mon mari aurait la vue basse et des moustaches.

L...-sur-Loire, octobre 1858.

Ma bonne petite Anna,

Le bal d'avant-hier n'était pas beau, il était splendide.

Figure-toi un bouquet de feu d'artifice durant de dix heures du soir à cinq heures du matin. Je dis cinq heures, et à six je n'étais pas encore couchée.

Entre nous, j'ai eu un succès... je dirais fou, si je n'étais pas si modeste, je me contente de dire énorme. J'étais pourtant bien simple. Une jupe de tarlatane blanche, relevée d'un côté par un nœud assorti aux bretelles du corsage. Des marguerites blanches dans les cheveux, et rien de plus.

On savait que je faisais mon entrée dans le monde, et chacun a voulu me faire les honneurs de ce pays où je venais pour la première fois. Beau pays, ma chère, amour de pays où j'aimerais bien à voyager un peu.

Croirais-tu que le monsieur bleu, tu sais, le prétendant, était encore là? Dans le premier moment, cela m'a horriblement contrariée, d'autant plus que, profitant de mon embarras, il m'a invitée pour la première contredanse. Cette première contredanse, la première de ma vie, n'était pas une mince épreuve. Tout le monde me regardait; mais j'ai contemplé le danger en face, et j'ai trouvé autour de moi mes voisines si laides, que je me suis dit : Nous allons bien voir! Je me suis levée, et j'ai vu... que l'on ne me trouvait pas trop gauche. D'ailleurs, mon cavalier l'était pour nous

deux. Le malheureux a éternué à la pastourelle! Jamais je n'épouserai ce garçon. Cependant je lui pardonnerais encore son éclat, s'il ne m'avait débité pendant cette malheureuse contredanse sottises sur sottises, et cependant son cerveau travaillait; il était en nage.

J'ai dansé ensuite avec M. Monsel une polka délicieuse.

Je savais à peine le pas, mais mon danseur s'y est si bien pris que je m'en suis admirablement tirée. Il m'entraînait si habilement au milieu des groupes, ralentissant, accélérant la danse avec un sentiment de la mesure, un goût, un charme, une délicatesse! C'est un merveilleux danseur.

Mes deux coups d'essai ayant réussi, je me suis lancée tête baissée dans un tourbillon de mazourkas, de redowas.

Madame de S..., qui est laide à faire peur et qu'on n'invite jamais, m'a dit, en me lançant des yeux furibonds?

— Vous ne craignez pas de vous faire mal en dansant autant, chère petite?

— Non, madame, et vous? lui ai-je répondu.

Je n'aime pas qu'on me marche sur le pied.

C'est à qui se ferait inscrire sur mon petit carnet d'ivoire, et j'ai eu jusqu'à cinq contredanses retenues d'avance.

A une heure du matin, l'on a soupé. On avait

dressé dans la salle à manger plusieurs tables, toutes couvertes de fleurs et de lumières. Quand on a ouvert les portes, ç'a été un cri d'admiration, un de ces cris partis du cœur et de l'estomac à la fois. Moi qui me suis toujours demandé comment on pouvait manger une noisette au milieu de la nuit, j'ai dévoré du foie gras, ma chère, et j'en ai redemandé, en riant comme une folle des plaisanteries de M. Monsel, qui ne voulait pas m'en donner avant que je n'eusse vidé mon verre. Pour n'être pas au pain sec, j'ai vidé ce malheureux verre, qu'il a immédiatement rempli de champagne.

— Mais, capitaine, vous allez me griser!

— Pas le moins du monde. Je veux seulement vous donner des forces pour le cotillon.

Il a une gaieté, ce brave capitaine! Croirais-tu que l'on a redansé; mais, cette fois, avec plus d'entrain et d'ardeur encore. J'étais un peu étourdie, mais étourdie délicieusement.

A cinq heures, les bougies touchaient à leur fin. Chacun est remonté en voiture, en s'entortillant de son mieux et en nous envoyant de la voix et du geste de joyeux adieux. Une fois dans ma chambre, je suis restée longtemps encore à ma fenêtre, regardant à travers les vitres les voitures qui filaient au galop dans le brouillard épais du matin.

J'ai voulu dormir ; mais, aussitôt mes yeux fermés, j'apercevais le salon éclatant de lumière et des centaines de danseurs tourbillonnant autour de moi.

Je te raconte tous ces plaisirs, chère petite, à toi, qui en es privée. Est-ce bien charitable? Pardonne-moi, j'avais besoin de dire à quelqu'un toute ma joie.

Écris-moi, si la maladie de ta mère t'en laisse le loisir, et compte sur l'affection de

Ta vieille amie, BLANCHE.

Paris, février 1859.

Ma chère Anna,

Je ne t'ai point oubliée, comme tu le crois, mais il s'est passé, depuis que je t'ai écrit, des choses si importantes pour moi, que je suis excusable d'avoir un peu négligé ma correspondance.

Je me marie, ma bonne Anna; voilà le grand mot lâché! J'épouse un homme que j'aime et que j'estime beaucoup. Te souviens-tu qu'étant enfant, j'avais juré que mon mari porterait des moustaches et aurait la vue basse? Le ciel a exaucé cette plaisanterie, car le capitaine Monsel se sert fort gracieusement d'un petit lorgnon en écaille,

et les pointes effilées de ses moustaches menacent les étoiles. C'est un officier d'avenir, réunissant toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

Excuse-moi de te quitter aussi vite, on m'attend pour choisir des cachemires. — Présente à ta pauvre mère mes respects affectueux. — Comment! sa maladie s'aggrave? c'est vraiment affreux.

Adieu, chère petite; je te donne une cordiale poignée de main.

BLANCHE.

Baden, 1863.

Ma chère amie,

Le colonel de Monsel et moi connaissons en effet beaucoup de monde, mais les places d'institutrice sont rares. Malgré tout, à mon retour des eaux, je m'intéresserai à vous; j'ai malheureusement peu d'espoir de réussir.

Le récit de la mort de votre pauvre mère m'a vivement touchée. Croyez que je prends part à tous vos chagrins et recevez l'assurance de ma vive sympathie.

Be DE MONSEL.

# VENISE

IMPRESSIONS DE MADAME

> Et Venise est si belle,
> Qu'une chaîne sur elle
> Semble un collier jeté
> Sur la beauté...
>
> ALFRED DE MUSSET.

On aura beau dire, voyez-vous bien, la première année de ménage est une année d'essai, une épreuve, une préface. — Je n'avouerai pas cela en public, mais entre nous, là, franchement, la lune de miel est un apéritif, quelque chose de semblable à ces verres de madère que les hommes prennent avant dîner pour s'ouvrir l'appétit.

La lune de miel a pour elle le côté littéraire, si je puis dire; c'est le bonheur en théorie; elle a le charme et le prestige du rêve dans le demi-sommeil, l'attrait d'un breuvage délicieux lorsqu'il fait chaud et que l'on se dit : Je vais boire!

Elle est lune enfin, c'est-à-dire au ciel, tout làbas derrière les nuages. Le cœur et l'esprit s'y promènent en toilette et s'y pâment dans des bosquets étincelants; mais on sent bientôt que ces promenades-là sont un peu trop uniquement imaginaires, et l'on échangerait volontiers ces poétiques et lointains ombrages pour un petit jardinet grand comme rien, prosaïque même, mais qu'on aurait sous la main.

Rien ne creuse l'estomac comme ces courses dans le ciel. Les festins d'apparat sont délicieux sans doute, mais ne remplacent pas le repas quotidien en tête-à-tête, où sans façon l'on mange à sa guise son mets familier, où l'on boit librement le vin de son cru, ce bon vin dont on connaît le bouquet et que l'on aime d'autant plus que depuis plus longtemps on en étudie les délicatesses.

Avez-vous été à Venise? — J'y suis allée, moi qui vous parle; j'y ai même vécu, et voici quelles ont été mes impressions :

Le projet de ce voyage faillit me rendre folle. Aller à Venise! Le nom seul de cette ville me donnait des frissons. Il est si doux aux lèvres, si vibrant, si harmonieux, ce nom béni! Pendant quinze jours, je le répétais le soir dans la dentelle de mon oreiller; et quand je fermais les yeux, j'apercevais un horizon de palais en marbre blanc et

rose, doré par le soleil. Je ne voyais alors sur les grandes marches qui trempaient dans l'eau que satin et brocart, broderies d'or, panaches étincelants flottant dans l'air, sérénades, gondoles empourprées glissant sur les lagunes au murmure des guitares. Ah! Venise!...

Puis, quand je fus en route, j'éprouvai des frémissements, des terreurs, une sorte de crainte de toucher du doigt l'idéal et d'entrer pour de bon dans cet inconnu merveilleux. Cependant j'étais en route, le chemin de fer m'emportait en faisant un pich pich effrayant, et un beau soir, maman, qui m'accompagnait, me dit :

— Ma fille, nous sommes arrivées.

Je faillis me trouver mal, sans négliger cependant d'ouvrir de grands yeux pour ne rien perdre de ce qui allait s'offrir à moi.

Je fus désillusionnée, oh ! je l'avoue! L'eau des canaux n'était point précisément du cristal liquide, les palais étaient sombres, ruinés, appauvris, les gondoles étaient noires, tristes, et les gondoliers me parurent proches parents de nos cochers de fiacre, — au costume près. Pendant huit ou dix jours on me fit parcourir la ville. J'étais exténuée, et ce furent de véritables douleurs que ces excursions rapides, incessantes, où ma curiosité seule était satisfaite, mais où mon cœur et mon esprit ne trouvaient point la réalisation

de leur rêve. Et cependant je visitai tout, pierre à pierre; on me disait : Attendez, l'émotion vous gagnera; au fond de ces gondoles banales, garnies de coussins flétris, vous trouverez poésie, charme, bonheur; attendez, Venise n'est point un mensonge. Je crus que l'on me trompait et, m'arrêtant un jour, je me dis pour me consoler :

Après tout, j'ai vu Venise et j'en pourrai parler, c'est déjà énorme; mais je comptais sur mieux que cela.

Depuis, et j'en rends grâces au ciel, j'ai séjourné dans la ville aux chers souvenirs, je me suis familiarisée avec cette vie étrange et délicieuse que je ne connaissais pas; je me suis trouvée bien dans cette gondole silencieuse et rapide, et alors les vieux palais sculptés m'ont paru éloquents, les longs canaux sombres, pleins de charmes et de mystères; les lagunes, étincelantes de lumière; le ciel, poétique; le soleil, divin; des flots de poésie et de bonheur m'ont enivrée, et à mesure que ces jouissances me devenaient plus familières, elles me pénétraient plus intimement, et j'en ressentais plus parfaitement les délicatesses.

Voyez-vous, ne jugez pas une ville en y débarquant. Eh bien, je trouve que l'histoire de mon voyage à Venise ressemble absolument à l'histoire du mariage.

J'ai peur de dire quelque sottise en poussant

plus loin la comparaison; les rapports sont faciles à saisir d'ailleurs. On ne s'habitue pas du jour au lendemain à vivre en bateau. Je veux bien que vous ayez le pied marin et des dispositions naturelles, encore est-il vrai que vous aurez de fameuses frayeurs.

Mais après! ah! dame, après...

Tout le monde a été à Venise plus ou moins. Ceux-ci ont parcouru la ville en courant et sont revenus bien vite, le temps leur manquant et aussi cette finesse d'impression qui est indispensable pour apprécier les choses d'art. Ceux-là, pour faire comme tout le monde, ont crié au miracle, voyant tout en détail et ne comprenant pas; mais combien peu ont fouillé ces merveilles et ont bu goutte à goutte la poésie vivifiante qu'elles renferment.

A vous dire le vrai, je pense que les femmes incomplètes sont précisément celles qui ne connaissent point à fond la ville sainte. C'est ma façon de penser. C'est là, parmi ces palais roses, que notre esprit s'ouvre, que notre cœur s'épanouit. La jouissance physique amène et prépare en nous la jouissance morale, et il n'y a qu'à Venise qu'on trouve ces deux bonheurs réunis : une gondole qui vous berce et des merveilles qui vous ravissent.

Nous ne sommes ni moins poétiques ni moins

artistes que les hommes, mais nous le sommes autrement. Nous sommes plus complètes qu'eux, voilà le fin mot. Chez nous, l'âme et le corps vivent en plus intime communauté, et notre âme est si riche qu'elle répand à flots sa poésie et idéalise les moindres frémissements de son compagnon, en sorte que les gens mal intentionnés pourraient dire que nos émotions morales, nos joies ou nos peines ont le plus souvent pour cause une jouissance ou une douleur physique.

Cela n'est pas vrai; mais il faut avouer que lorsque nos sens éprouvent un bien-être, notre cœur verse des larmes de joie, et que rien au monde ne lui est plus doux que de voir ses petits camarades joyeux et dispos. Les hommes ont la propriété de se dédoubler et je ne leur en fais pas mon compliment, car ce n'est ni poli ni délicat, lorsqu'on a un camarade, d'agir à son insu et de le laisser se morfondre. Leur esprit chante au *Clair de la lune*, et leur corps l'air *Ça vous va-t-y bien?* Je connais un savant qui laisse faire à sa tête les plus sottes choses du monde, tandis que son cerveau exécute des calculs admirables; aussi, sous sa tête énorme, bouffie, gonflée, prête à éclater, son corps a-t-il l'air d'un rat soulevant une citrouille; mais passons.

Chez nous autres femmes, ça n'est pas cela du tout : l'une de nous aurait dans la tête des bosses

pleines d'algèbre et autres laideurs, qu'elle mourrait de chagrin, parce que par le fait de cette difformité l'équilibre serait rompu entre l'âme et le corps, entre la déesse et son ami.

Le mélange, l'intimité, la communion est si complète entre notre être moral et notre être physique, qu'on serait parfois tenté de croire que chaque partie matérielle de notre individu, si petite et si modeste qu'elle soit, possède une âme à elle.

Oh! nous sommes merveilleusement organisées, — il n'y a pas là à faire de la modestie ; — notre cerveau, notre centre nerveux, comme dit le docteur Jacques, n'est point chez nous ici ou là, il est partout... partout. Les idées, les émotions pénètrent en nous par tous les pores, et le petit doigt de pied d'une femme bien organisée est, à lui tout seul, plus fin appréciateur des sensations morales et physiques que le corps tout entier d'un homme délicat. La musique, les arts, la littérature, la religion, l'amour, l'amitié... nous absorbons tout cela par l'esprit et par les sens tout à la fois. C'est ce qui fait, entre parenthèses, que pour la religion nous ne craignons aucun homme. Nous sommes religieuses par les pieds, par les mains, par le dos, par l'esprit et par le cœur, notre âme étant sans cesse dans toutes ces parties de notre individu, frémissante, toujours

prête... — Les hommes ont la peau dure, et leur âme à eux ne sort jamais de son donjon. Ce sera la cause éternelle de leur infériorité.

Il en est cependant de bien fins et de bien délicats ! Leur tact, à mon avis, est bien plutôt la conséquence d'un raisonnement qu'une qualité d'intuition; mais enfin, peu importe : il y en a de prodigieusement intelligents, et ceux-là on ne les aime pas, on les adore. Ainsi, tenez, sans aller chercher plus loin, mon mari, mon cher Georges, est un de ces hommes-là. Il me comprend, je sens qu'il me devine, et il a un art si prodigieux de faire entrer ses idées en moi que je suis parfois comme humiliée de me trouver en tout et sur tout perpétuellement de son avis. Ce n'est pas qu'il me présente des arguments irréfutables ou qu'il entraîne mon esprit par une habileté de parole supérieure; non pas. Il parle peu, ne discute jamais, et, malgré tout cela, je sens qu'à son premier mot mon cœur est pris, mon esprit est sous le charme. Je ne sais comment il s'y est pris, mais son opinion est devenue si profondément la mienne, que je voudrais parfois qu'il eût été plus loin pour avoir le plaisir de dépasser avec lui les limites du bon sens.

C'est étrange à dire, mais quelquefois j'ai vaguement conscience, tandis que son idée m'enveloppe doucement, j'ai conscience, dis-je, pendant

un instant, qu'il n'est point tout à fait dans le vrai. Vous croyez peut-être que j'ai plus de peine alors à partager son opinion? — En aucune façon. Je ressens, au contraire, une volupté plus grande à me laisser persuader. — Une petite erreur, lorsqu'on la partage à deux, semble avoir une saveur plus provoquante; elle donne soif. — Georges me persuade d'abord et discute ensuite; c'est ainsi que nos discussions sont des parties de plaisir où chacun se fait des politesses et sourit à qui mieux mieux. Et pour me persuader, savez-vous ce qu'il fait? — Il me parle de Venise tout simplement. Un mot suffit à ranimer ces souvenirs toujours vivants en moi; un mot, un geste, et je me retrouve en gondole, doucement bercée dans la lagune. Un mot, et j'aperçois le soleil éblouissant lançant ses rayons d'or derrière les vieux palais. Un mot, un geste, un rien, et je vois le Rialto, les dômes de Saint-Marc, la place aux grandes dalles, et je me sens frissonnante, heureuse, éblouie, dans le beau rêve d'autrefois.

Comprenez-vous maintenant l'importance d'avoir étudié Venise la main sur son cœur, ne passant rien et jouissant de tout?

On parle des femmes qui mènent à leur guise leur mari, et on a raison d'en parler, raison même d'en rire. C'est là une énormité. Comme il faut que ces maris-là soient bornés, gens sans tact,

ignorant les lagunes et indignes des épaulettes qu'ils portent! Mais nous tendons la main pour qu'on nous mène; nous autres, pauvres femmes, nous cherchons un arbre, — on en a vu se contenter d'un poteau, — pour nous soutenir; nous ne demandons qu'à être façonnées, formées, instruites; nous accepterons vos idées, même les plus étranges, vos goûts, vos habitudes, vos défauts avec délice, vos vertus même très-volontiers. C'est la chose du monde la plus simple. Nous accepterons tout, si tout d'abord vous avez su vous faire aimer et nous convaincre.

— Mais comment vous convaincre?

— Comment... comment!... Ah! Jésus, que ces gens qui n'ont point vu l'Adriatique sont lourds et inintelligents!

Il y a huit jours de cela — vous allez voir comme un petit fait est éloquent — il pouvait être dix heures du soir; Georges frappe à la porte de ma chambre. On achevait de me coiffer, ma robe de bal s'étalait sur la chaise longue, les guirlandes et les bouquets de rose émaillaient la cheminée; — tout était en l'air.

— Entrez, fis-je, entrez, mon ami; votre cigare était-il bon?

— Vous êtes bien bonne... Ah! mon Dieu, que faites-vous donc là?

— Mais, comme vous voyez, je me mets en

tenue; vous n'avez pas oublié, j'espère, que nous allons, ce soir, chez madame de K..., chez cette bonne madame de K... Moi, je ne suis pas folle de ces petits frisons sur le front; et vous, qu'est-ce que vous en pensez?

Je détournai la conversation, sachant que le bal de madame de K... était un vrai supplice pour mon pauvre ami et qu'il dissimulait, comme un consul général, en feignant de ne point se le rappeler.

— Ah! oui, madame de K...! — Il chantonna discrètement un petit air et ajouta : « Moi, je trouve ces petits frisons-là gentils tout plein. Il y aura beaucoup de monde à ce...? »

— Oh! probablement. Il faut vous dire que je mourais d'envie d'aller à cette soirée. Premièrement, parce qu'on m'avait assuré sous le sceau du secret que les ambassadeurs chinois... cochinchinois... enfin ces magots qui se mouchent dans des morceaux de papier, devaient y venir... Secondement, j'avais à essayer cette robe que vous m'avez peut-être vue depuis... une jupe lamée d'argent avec une seconde jupe bouillonnée... mais peu importe tout cela. Le fait est que j'avais envie de ne pas manquer ce bal.

— Je vais aller m'habiller aussi, fit Georges. Et il rentra chez lui.

Un quart d'heure après, j'entends frapper de nouveau à ma porte.

— Je ne vous dérange pas, chère amie? me dit mon mari en entrant de nouveau chez moi.

Il était en robe de chambre, coiffé avec soin, sa barbe faite et embaumant. Je ne pus m'empêcher de rire.

— Et votre toilette?

— Mais vous voyez, chère, ça va tout doucement, mais sûrement.

— Vous reviendrez quand on vous sonnera, dis-je à Julie. Et quand nous fûmes seuls : — Dis donc, mon Georges, est-ce que tu es ennuyé vraiment d'aller chez madame de K...?

— Mais non, mais non, mignonne, ne t'inquiète donc pas. Tu es gentille avec tes petites boucles sur le front, sais-tu; ça te change, mais tu es gentille tout de même. Et d'une main il étirait les boucles, tandis que, de l'autre, il agitait mes grandes boucles d'oreilles; mes boucles d'oreilles de bataille, comme il dit.

Je le regardais dans la glace, et je voyais son visage tout près du mien. Je sentais son regard qui me chatouillait l'oreille, tandis que le fin petit pointu de sa moustache m'agaçait le bout du nez.

— Voyons, Georges, dis-je en riant, je suis pressée, mon ami; je ne serai jamais prête.

— Jamais prête! je vais t'aider. Nous allons commencer par chausser madame, si madame veut s'asseoir ici près du feu.

Et, ce disant, il s'y prit si habilement que je me trouvai assise sur ses genoux. Ce sont là des choses que l'on ne peut pas prévoir.

— Nous allons commencer par enfiler ces jolis bas de soie rose tout parfumés de violette. Peste! que cela sent bon, petite femme! Hum, hum! Et il aspirait longuement la bonne odeur en fermant à demi les yeux. — Bon, voilà que je me suis trompé, le bas est à l'envers; pardon, ma chérie, pardon!

— Mais je ne t'en veux pas du tout; dépêchons-nous, mon petit Georges, dis, je t'en prie, et tâche qu'il n'y ait pas de plis.

— Si, si, tu m'en veux d'avoir mis ton bas à l'envers, oh! pardon! Il affectait un désespoir si obstiné et si comique que je fus obligée de l'embrasser pour le calmer un peu.

— Ah! que tu m'as fait du bien! je voyais bien que tu m'en voulais. Tu es emportée, sais-tu? Ah! diable! un bas de travers, et te voilà comme une soupe au lait!

— Tu dis des bêtises! Il est onze heures, Georges.

— C'est pourtant vrai, onze heures! Dépêchons-nous; comme le temps passe vite, moi ça

me fait faire des réflexions sérieuses sur la vie en général. Si je m'en croyais, j'aurais dans mon cabinet soixante-quatre chronomètres, tout autour, accrochés au mur, comme chez le commandant de *l'Alabama*. Tu ne connais pas l'histoire des soixante-quatre chronomètres du capitaine Semmes?

— Onze heures et quart, Georges!

— Dépêchons-nous, dépêchons-nous. Ce qu'il y a de charmant en toi, ma chérie... — pousse un peu ton pied en avant, — c'est qu'après l'orage le soleil luit immédiatement. Ainsi, te voilà maintenant calme, rieuse, l'œil brillant... C'est bien vrai que tu ne te mets rien là-dessus pour faire briller?

— Oh! l'horreur! regarde de près.

— C'est ma foi vrai, il n'y a rien; et aux lèvres, rien non plus?

— Oh! mais c'est une indignité! pour qui me prends-tu? vois toi-même.

— Je te crois, je te crois. C'est qu'elles sont si vermeilles, tes lèvres... de vraies grenades au soleil, ma chère.

— Non pas, je veux que tu t'en assures; je ne veux pas qu'un doute...

— Horrible.

— Oui, qu'un doute horrible plane au-dessus de ma tête.

Il vérifia fort poliment la chose et parut satisfait.

— S'il y avait quelque chose, ce serait, dans tous les cas, un quelque chose diablement bon.

Il est probable que je le regardai alors d'une façon particulière. Au fond, toutes ces gracieusetés délicates vous touchent, quoiqu'on soit pressée.

Nos yeux se rencontrèrent, et tout au fond de sa prunelle je crus voir la lagune radieuse, étincelante, sous son immense ciel bleu. Je sentais mes narines se dilater pour humer le parfum de la plage dorée et ma bouche s'entr'ouvrir pour aspirer l'air pur et vivifiant.

— A quoi penses-tu? me dit-il tout bas dans l'oreille.

Je pris sa tête aimée dans mes deux bras et je l'embrassai partout.

Eh bien! — c'est prodigieux à dire — lorsque la pendule sonna une heure et demie, je n'avais encore qu'un pied de chaussé.

— Et le bal de madame de K...! s'écria-t-il.

Nous partîmes d'un bon éclat de rire. Vous comprenez qu'à cette heure-là les Cochinchinois, qui se couchent comme les poules, à ce qu'il paraît, devaient être partis. Enfin! je craignais qu'un regret ne me revînt plus tard, mais je me dis :

Après tout, s'il me vient un regret, Georges en sera son affaire.

Voyez quand on a confiance l'un dans l'autre! Maintenant parlons gravement, car tout cela a un sens philosophique : J'ai manqué une soirée là aquelle je tenais beaucoup, et je n'ai pas eu un regret, et je n'ai adressé de reproche à personne; vous avouerez que c'est prodigieux!.

Pourquoi ce prodige? — tout simplement parce que la conviction avait précédé en moi toute espèce de raisonnement. Ah! Venise.

# LE MAILLOT DE MADAME

---

**PERSONNAGES :**

LE COMTE, — qu'on pourrait facilement confier à M. Bressant.

LA COMTESSE, — je ne sais pas trop qui ferait mon affaire.

LE MARCHAND, — je ne suis pas éloigné d'en charger M. Mirecourt; mais tout cela n'est encore qu'à l'état de projet.

La scène se passe dans la chambre à coucher de la comtesse. — Porte à gauche donnant sur le salon. — Porte au fond donnant sur le boudoir.

LA COMTESSE. — Monsieur, voici ce que c'est : j'aurais besoin d'un maillot pour figurer dans un tableau vivant; puis-je compter sur vous?

LE MARCHAND. — A coup sûr, je suis aux ordres

de madame. Madame veut-elle un maillot complet?

LA COMTESSE. — Oui, oui, complet : c'est pour un costume de *Naïade.*

LE MARCHAND. — Madame le désire en soie et à doigts de pied séparés?

LA COMTESSE. — Mais oui, à doigts de pied séparés. (*A part, avec un sourire.*) C'est plus habillé. — Vous devez avoir beaucoup à faire à cette époque-ci de l'année, et j'ai peur vraiment que vous me manquiez de parole.

LE MARCHAND, *sortant de sa poche un portefeuille et un crayon qu'il dépose sur la table, puis un grand mètre, semblable à celui des tailleurs.* — Madame peut compter sur mon exactitude.

LA COMTESSE, *examinant les préparatifs du marchand avec effroi.* — Eh bien, mais qu'est-ce que vous allez donc faire?

LE MARCHAND, *avec un gracieux sourire.* — Je vais... — prendre mesure, si madame la comtesse veut bien me permettre.

LA COMTESSE, *rougissant.* — Prendre mesure... prendre mesure!... Comment, vous ne pouvez pas éviter cela? — Vous devez avoir une extrême habitude, cependant. — Ah ça! mais, comment allez-vous me prendre mesure? (*A part.*) Je n'avais pas du tout pensé à cela. Et Julie qui n'est pas là!

LE MARCHAND. — Oh! quelques notes seulement.

— Il est indispensable, par exemple, que je mesure la taille de madame.

LA COMTESSE. — Je suis assez mince, vous voyez... Allons, monsieur, mesurez vite.

LE MARCHAND, *passant son mètre autour de la taille de la comtesse.* — Madame a une taille délicieusement fine, et d'autant plus exceptionnelle, qu avec l'ampleur d'épaules et le développement de poitrine de madame, il est rare... Madame voudrait-elle lever un peu les bras? Je ne connais que madame la duchesse de K... qui puisse lutter...

LA COMTESSE. — Tiens! vous travaillez pour l'ambassadrice? C'est fort drôle; elle doit faire partie du tableau vivant pour lequel j'ai besoin de ce maillot.

LE MARCHAND. — Madame la duchesse de K... remplira, je crois, le rôle d'Amphitrite. C'est une création qui ne peut manquer...

LA COMTESSE. — Oui, précisément. A-t-elle aussi un maillot à doigts de pied séparés? (*On frappe à la porte.*)

LA COMTESSE, *effarée, abaissant tout à coup les bras.* — On n'entre pas. (*Le marchand dissimule son mètre.*)

LE COMTE, *derrière la porte.* — C'est moi, ma chère; est-ce que je vous dérange?

LA COMTESSE, *après avoir mordu son petit doigt.*

— Ah ! c'est vous, cher ami ? mais entrez donc : vous ne me dérangez nullement... (*Elle sourit.*) Je suis en train de... (*A part.*) Comment lui dire cela, lui qui déteste tous ces tableaux vivants! (*Entre le comte.*)

LE COMTE, *après avoir fait une légère grimace et regardant du coin de l'œil le marchand, qui salue et resalue.* — Vous êtes en train, dites-vous?...

LA COMTESSE. — Oh ! c'est un détail de toilette qui vous intéressera peu... (*Montrant le marchand d'un air dégagé.*) Monsieur vient pour ce maillot, vous savez?...

LE COMTE. — Quel maillot?

LA COMTESSE. — Eh bien ! le maillot dont j'ai besoin pour le tableau vivant de mercredi prochain... vous n'y pensez donc plus? (*Avec animation.*) Et, à ce propos, — c'est à mourir de rire, — il paraît qu'on a fait à Adèle un maillot deux fois trop petit! Ah! ah ! ah !...

LE COMTE, *sérieux et effilant sa moustache.* — Ah ! il vous faut un maillot?

LA COMTESSE. — Eh! sans doute! vous le savez bien ! (*A l'oreille du comte.*) Comment voulez-vous que je m'en passe, mon cher? un rhume est sitôt arrivé! Ce monsieur vient s'entendre avec moi pour les... mesures : c'est un homme très-bien (*Cherchant un peu ses mots.*), oh ! très-bien !

LE COMTE, *stupéfait, avec animation.* — Comment, les mesures!... Quelles mesures? quel maillot?... Les mesures!... Mais, ma chère, je trouve... (*Il marche à grands pas.*) Je trouve... les mesures...

LA COMTESSE, *tout à fait embarrassée, suit son mari du regard; puis, tout à coup, un sourire imperceptible fait frissonner ses lèvres, et, s'adressant au marchand, qui pendant ce temps est resté le portefeuille à la main et le crayon derrière l'oreille.* — Monsieur, veuillez passer dans le boudoir et laisser la porte ouverte. (*Le marchand se retire dans la pièce voisine.*)

LE COMTE, *s'arrêtant tout à coup devant sa femme et parlant à voix basse.* — Je trouve, ma chère, tous ces costumes, tous ces tableaux vivants on ne peut plus inconvenants, et je ne comprends pas, — vous savez pourtant si je suis tolérant en semblable matière, — je ne comprends pas qu'une femme... non, c'est inouï... inouï... Qu'est-ce que vous dites?

LA COMTESSE, *toute gracieuse, toujours à voix basse.* — Je vous prie de parler moins haut; je suis, du reste, tout à fait de votre avis : les femmes sont folles, et, si vous le voulez, nous n'irons pas à cette soirée.

LE COMTE. — Ne pas y aller, ne pas y aller! Qui

est-ce qui vous parle de cela? Entre ne pas y aller et se faire prendre mesure d'un...

LA COMTESSE. — Pourquoi avez-vous accepté lorsqu'on vous a demandé si je remplirais le rôle de *Naïade? (S'approchant de son oreille et enlaçant le cou de son mari.)* Voyons, grand vilain puritain qui veut se faire remarquer par son intolérance!... Veux-tu que je te dise la véritable raison qui te rend furieux? — La voici : tu as peur de rougir des jambes de ta petite femme. *(Avec un grand sérieux.)* Je n'aurais jamais cru cela de vous, Raoul. *(Lui sautant au cou et l'embrassant.)* Grand bébé aimé! ne sais-tu pas que c'est pour toi que je veux être belle?... Moi, coquette! dis-le-moi donc en face, là, comme cela; ose donc le dire, que je suis coquette? *(Elle met la main sur la bouche de son mari, qui va répondre et ne peut s'empêcher de sourire.)* Taisez-vous... pas un mot!... Il le dirait, en vérité! — Eh bien, oui, je suis coquette, là, es-tu content? Je veux être jolie, adorable; je veux que tu reçoives tant et tant de compliments à propos de moi, que tu ne saches plus où te fourrer; mais, voyons, embrassez-moi donc un peu. Je n'ai pas mis de blanc, ce matin.

LE COMTE, *qui n'est pas encore converti.* — Mais enfin, ma chère, il n'en est pas moins vrai que tes jambes...

LA COMTESSE, *lui fermant la bouche.* — Pas un

mot! vous allez dire quelque horreur. Mes jambes! pauvres mignonnes calomniées! Ah! tenez... vous ne les connaissez pas, Raoul.

LE COMTE. — Mais si, ma chère, je les connais, toutes les deux même, et c'est justement parce que je sais qu'elles sont adorables, que je suis indigné en songeant que tout ce monde...

LA COMTESSE. — Mais tu ne sais pas du tout ce dont il s'agit... D'abord, j'ai une jupe de gaze... énorme; et puis une ceinture de feuillage qui vient comme cela en mourant et qui tombe... qui tombe! Je te demande un peu ce qu'il reste de mes jambes?— Grand comme cela, pas davantage; mais nous oublions que cet homme attend là dans le boudoir. (*Ramassant le mètre qui est tombé à terre, et, après l'avoir mis autour de sa taille, en offrant les deux bouts à son mari.*) Voyons, monsieur le comte, mesurez. Voyons, petit chéri, mesure un peu. (*A haute voix et s'adressant au marchand.*) Rondeur de taille, n'est-ce pas, monsieur?

LE COMTE. — Mais, je te jure, tout ceci est inouï, inouï, en vérité.

LA COMTESSE, *donnant un petit coup sur les doigts du comte.* — Rondeur de taille, monsieur le comte, pour l'amour du bon Dieu, rondeur de taille.

LE COMTE, *souriant malgré lui.* — Parbleu! je

n'ai pas besoin de prendre la mesure, je la sais par cœur. C'est un corset neuf que tu as là, chérie?(*A haute voix et s'adressant au marchand.*) Rondeur de taille, 48 centimètres.

LA COMTESSE, *bas.* — 49, Raoul, 49, tu triches

LE COMTE. — Eh bien! oui, c'est ce que je dis, 48; tu confonds avec la duchesse de K..., qui se vantait, dans le temps, de porter 5o centimètres de ceinture.

LA COMTESSE. — Ah! bien oui! ils sont loin, ses 5o centimètres; sa dernière couche lui a ruiné la taille, ruiné, mon cher. L'autre jour, chez Worth, elle en pleurait.

LE MARCHAND, *tout en écrivant.* — Rondeur de taille, 48 centimètres. (*Après un moment de réflexion et d'une voix douce.*) N'y a-t-il pas erreur?

LE COMTE, *d'une voix sèche.* — Non, monsieur, nullement, il n'y a pas d'erreur; marquez 48, pas un de plus.

LA COMTESSE, *prenant la tête de son mari entre ses deux mains.* — Oh! tu es gentil! (*Elle l'embrasse.*) Tiens, tu es gentil, gentil; je vois que tu m'aimes... tu as dit cela avec tant de chaleur et de conviction... (*Imitant la voix de son mari.*) Il n'y a pas d'erreur; marquez 48, pas un de plus! Et, sur l'honneur, tu as raison, car, en me serrant un peu, je marque 47.

LE COMTE. — Pourquoi disais-tu 49 centimètres, alors ?

LA COMTESSE, *lui tirant la moustache.* — Enfant! c'était une épreuve. Dis donc, est-ce que tu trouves que mon corset me va mal? tu me demandais tout à l'heure s'il était neuf.

LE COMTE. — Oui, parce que l'autre me semblait plus gracieux ; il faisait plus le rond sous le bras, ici, là. Moi, j'aime l'harmonie. Avec ta taille, tu ne devrais faire serrer que les trois œillets d'en bas. Tiens, je vais t'expliquer ce que je veux dire, je suis sûr que tu ne me comprends pas.

LA COMTESSE, *avec animation.* — Es-tu fou, Raoul ? et cet homme qui est là !

LE COMTE. — Eh bien! pourquoi ne s'en va-t-il pas, maintenant qu'il a sa mesure ?

LA COMTESSE. — C'est qu'il lui en faut d'autres. (*A haute voix.*) Quelle mesure voulez-vous encore, monsieur?

LE MARCHAND. — Si monsieur le comte voulait m'indiquer la largeur d'épaules de madame, il suffirait de suivre le contour du corset et de m'en indiquer la longueur.

LE COMTE, *à voix basse.* — Que le diable l'emporte ! comme si j'avais besoin de son invitation pour suivre le contour du corset de ma femme ! (*Il cherche en tâtonnant.*)

LA COMTESSE, *riant par saccades et frissonnant*

*de la tête aux pieds, comme une personne qu'on chatouille.* — Dieu! comme tu es maladroit! Mais non, pas par-dessus l'épaule; le maillot n'a point d'épaulettes. — Que tu es enfant! ah! ah! ah! tu vas me faire crier.

LE COMTE, *s'animant, à haute voix.* — Contour de la poitrine, 96 centimètres. (*Bas.*) Je ne crois pas m'être trompé; mais, cependant, on pourrait vérifier... Certainement que ton autre corset faisait plus le rond. (*Haut.*) Ah! hauteur de taille depuis la ceinture jusqu'à .. jusqu'en haut.

LA COMTESSE, *à voix basse et riant.* — Qu'est-ce que tu appelles jusqu'en haut?

LE COMTE, *indiquant du doigt.* — De là à là, parbleu! c'est clair.

LA COMTESSE. — Je te dis que tu vas me faire crier.

LE MARCHAND, *d'une voix douce.* — Monsieur le comte voudrait-il me donner quelques renseignements sur les... jambes de madame la comtesse.

LE COMTE, *à voix basse.* — Insolent!

LA COMTESSE. — Raoul! c'est dans un bon motif que cet homme demande ces détails.

LE COMTE. — Je me contiens. (*Il s'agenouille et présente le mètre sur la jupe de sa femme.*) C'est absolument comme si je mesurais une guérite pour avoir la taille du fantassin qui est dedans. Comment veux-tu que je fasse?

LA COMTESSE, *avec un regard adorable.* — Néglige la guérite, mon ami.

LE COMTE, *haut.* — C'est à partir de la hanche, n'est-ce pas, monsieur?

LE MARCHAND. — Si monsieur le comte veut bien.

LE COMTE, *à haute voix.* — Hauteur des jambes, veux-je dire : 89 centimètres, sans tenir compte du galbe extérieur. (*Toujours à genoux et après avoir embrassé les mains de sa femme.*) Oh! ma chérie, que je voudrais que ce fabricant fût loin d'ici! Il me semble que tu as acquis quelque embonpoint; me tromperais-je?

LA COMTESSE. — Vous êtes singulièrement osé dans vos découvertes, mon cher.

LE COMTE. — Vous voulez dire que je suis heureux dans mes découvertes, ma belle chérie.

LE MARCHAND, *d'une voix hésitante.* — Pourrais-je demander à monsieur le comte si le périmètre de la jambe...

LE COMTE, *à voix basse.* — Il est à tuer, cet homme!

LE MARCHAND. — Si le périmètre de la jambe de madame la comtesse a, dans les régions supérieures, une importance notable.

LE COMTE. — Du diable si je comprends un mot de ce qu'il veut dire... Ah! j'y suis. Une importance adorablement notable, animal. Faut-il en

être réduit à confier ces choses! (*A haute voix.*) Marquez 56 pour les régions supérieures.

LE MARCHAND. — La cheville est extrêmement fine?... ai-je besoin de le demander!

LE COMTE. — Et par-dessus le marché il a de l'esprit, le Chinois! (*Haut.*) Marquez 26 pour la cheville. (*Il embrasse le pied de sa femme.*)

LA COMTESSE. — Raoul! mais vous êtes fou, voyons, relevez-vous; et cet homme, qui est là?

LE COMTE. — Qu'il aille au diable!

LA COMTESSE. — Au diable! eh bien! et mon maillot? Vous êtes égoïste, comte. Voyons, mon ami, continuez jusqu'à la fin vos pénibles fonctions.

LE COMTE, *après s'être relevé, approchant son visage de celui de sa femme.* — Dis donc, petite chérie... est-ce qu'il faudra essayer ce maillot?

LA COMTESSE. — Je le... crois. (*Rougissant un peu.*) Pourquoi me regardes-tu comme cela? (*Madame minaude.*)

LE COMTE. — Parce que je suis curieux de savoir s'il t'ira bien, ce maillot. Pourvu qu'il suive, avec soumission, les contours de cette taille-là que j'aime tant, avec ces rondeurs, ces dépressions, et qu'il n'élargisse pas ta ceinture que je tiens dans mes deux mains; tiens, tu vois que je n'exagère pas. Tu changeras ton corset, n'est-ce pas? je le veux en satin, comme l'autre, et si bas que tu y

sois bien à l'aise, qu'il soutienne, qu'il ne comprime pas. Quand je te prends ainsi (*Il passe son bras autour de la taille de madame.*) avant d'aller au bal, j'aime à entendre le craquement de l'étoffe et le frissonnement de la soie... Pourquoi ris-tu?

LA COMTESSE. — Je ris parce que je t'aime. (*Elle écarte des deux mains les cheveux de son mari et l'embrasse au front.*)

LE COMTE. — Je suis jaloux de toi, que veux-tu faire à cela? Je voudrais être le seul à voir tes épaules, à sentir tes cheveux; il me semble qu'on me vole, quand tout le monde te regarde.

LA COMTESSE. — Et tu serais bien fâché de ne point être volé?

LE COMTE. — Eh bien! oui, c'est vrai. Je suis absurde et illogique.

LA COMTESSE, *riant.* — Comme tous les gens trop riches.

LE MARCHAND. — Je crois avoir des mesures suffisantes, et il ne me reste plus qu'à présenter mes respects...

LE COMTE. — Ah! mon Dieu! moi qui l'oubliais, cet homme! (*Haut.*) Au plaisir de vous revoir. (*Le marchand rentre dans la chambre.*)

LA COMTESSE. — J'aurai le maillot pour mardi soir, n'est-ce pas?

LE MARCHAND. — Madame peut y compter... J'ai l'honneur de...

LE COMTE. — C'est très-bien ; au revoir... je vous salue... au revoir. (*Le fabricant se retire.*)

LE COMTE ET LA COMTESSE SEULS

LA COMTESSE. — Tu n'en veux donc plus aux tableaux vivants, petit mari ?

LE COMTE (*avec distraction*). — Mais non, mais non ; ne parlons plus de cela.

LA COMTESSE. — Eh bien, alors, pourquoi ne prendrais-tu pas un tout petit rôle ?

LE COMTE. — Tu es folle, ma chère ; veux-tu pas me voir en Jupiter ?

LA COMTESSE (*à l'oreille du comte*). — Je voudrais voir si tu serais bien en Apollon. Voyons, veux-tu que je fasse remonter l'homme, il est encore dans l'escalier ?

LE COMTE. — Oh ! demain, demain, ma chérie, pas maintenant ; je voudrais causer avec toi et examiner un peu pourquoi...

LA COMTESSE (*elle entoure la tête de son mari de ses deux bras*). Pourquoi ?

LE COMTE (*bas à l'oreille*). — Pourquoi ton corset te va si mal.

LA COMTESSE.—Ah! ah! ah! grand enfant! Tiens, je t'aime trop, aujourd'hui... (*Avec négligence et regardant dans la glace.*) Pousse le verrou, petit mari.

*La toile baisse.*

# LE DÉFILÉ

(NOTES D'UN COIFFEUR)

J'avoue que lorsque madame la marquise de P... me manifesta l'intention de se costumer en *pouvoir temporel*, je fus non pas surpris, mais un peu embarrassé. On m'avait fait demander en hâte, et lorsque j'arrivai, M. le marquis et madame la marquise déjeunaient en toilette de chambre.

— Ah ! voilà Sylvani ! voilà l'artiste ! le voilà ! le voilà ! — Prenez un siége, mon ami, s'écria la marquise en déposant sa tasse.

— Eh bien, mon cher Sylvani, comment va? fit M. le marquis.

Je suis, à vrai dire, reçu comme un parent dans les meilleures maisons du faubourg.

— Mais monsieur le marquis m'honore infiniment; ma santé est... etc., etc.

Vous savez ce qui se dit en pareil cas entre gens bien élevés.

— Voici ce que c'est, reprit la marquise, il me faut un costume de *pouvoir temporel* pour après-demain soir.

— Madame va sans doute au bal de M. le duc et fait partie du défilé?

— Précisément. Vous savez que ce défilé est une sorte de protestation... de...; vous me comprenez à demi-mot, mon cher Sylvani; vous connaissez notre milieu. Je voudrais donc, pour mon costume, quelque chose de... chaste...

— Madame la marquise aura bien chaud.

— Je m'entends... de chaste et en même temps d'inouï. Il faudrait quelque chose de grandiose, de magnifique, de... J'avais pensé... Que je ne vous retienne pas, mon cher, ajouta la marquise en se tournant vers son illustre époux : je sais que vous avez les chiffons en horreur...

Le marquis sourit, et en se retirant, il daigna me dire: « Mille pardons, maître Sylvani, de ne point assister à la conférence. » Et il s'en fut avec noblesse, tandis que sa robe de chambre à ramages flottait derrière lui avec élégance et respect.

— J'avais pensé, poursuivit la marquise en rap-

prochant sa chaise, à une chose... Qu'est-ce que le pouvoir temporel? — C'est la vérité.

— A coup sûr, madame la marquise, une indiscutable vérité.

— Eh bien, je voudrais qu'il y eût un peu de cela dans mon costume; la Vérité, voilà ce que je veux, avec quelques accessoires caractéristiques.

— Un manteau royal, par exemple?

— Oh! point! n'alourdissons point l'idée : un sceptre suffit. Ajoutez à cela le cœur, l'ancre et la croix en or qui symbolisent les Vertus théologales... n'est-ce pas?

— C'est qu'il sera bien difficile de faire une jupe avec ces trois choses-là!

— Aussi n'y faut-il pas songer. Ces ornements feront bien dans la coiffure, c'est là qu'il faut les placer. Une coiffure tout ce qu'il y a de plus simple, de plus pur, vous savez : rien du tout, les cheveux tombant en abondance, à flots et le plus bas possible... C'est que vous serez peut-être embarrassé pour faire tenir les nattes?

— Oh! quant à cela, madame la marquise peut s'en rapporter à moi. Je dissimulerai les soudures à l'aide des Vertus théologales. — Je les dispose comme ceci : en couronne, et dès lors j'ai un point d'appui. C'est un enfantillage. Du reste, le tout ondé, crêpé, poudré au rouge, etc.

— Oui, sans doute, je ne veux pas avoir une

chevelure de Naïade qui sort du bain; mais que ce soit simple et comme il faut, voilà ce que je vous demande. Savez-vous si cette actrice qui chante si... étrangement dans *Barbe-Bleue*, — je fus par hasard, l'autre soir, à cette bouffonnerie, — qui ne manque pas d'un certain... eh! eh! d'un certain... comment dit-on ce vilain mot?... Eh! mon Dieu... d'un certain... *chien*. Ah! ah! ah! la pauvre langue française! prions pour elle. Eh bien, les cheveux de cette jeune personne, comment sont-ils préparés? Je ne déteste pas cette façon, c'est abondant et négligé.

— Je comprends fort bien ce que souhaite madame la marquise; mais j'ai quelques incertitudes encore sur le reste du costume : une guirlande de fleurs et de feuillages est difficile à éviter... je crois, pour étoffer un peu?

— Au fait, vous avez raison; n'étoffons pas trop cependant; mais je ne veux pas de fleurs, ce n'est pas dans le sujet, — une couronne d'épines, des chaînes brisées avec des rayons d'or, que sais-je? quelque chose d'allégorique; — trouvez-moi cela, vous avez tant d'esprit, Sylvani!

— J'étudierai la question. Madame la marquise n'a plus rien à me demander?

— Non, le reste va tout seul; mon trône doit être disposé sur une demi-sphère représentant le monde et munie de roulettes.

— Que madame la marquise prenne bien garde, rien n'est plus dangereux que ces trucs.

— Oh! ça ne bougera pas quand nous serons dessus, et puis ce monde sera aplati; vous comprenez bien, il faut que nous soyons à l'aise; —le marquis, incliné à ma droite, représentera l'*esprit moderne régénéré*, — un amour de costume : poudré, la culotte et l'habit pailletés, l'épée... etc.; puis, à ma gauche, ma petite nièce, la comtesse R. de R., figurera l'*avenir radieux*; avec ses magnifiques diamants et sa beauté, elle sera étourdissante dans ce rôle-là. Je pense que trois hommes forts, cachés sous mon trône, suffiront à faire avancer tout cela avec les roulettes, songez! et puis il n'est pas besoin de courir la poste...

Je quittai rapidement madame la marquise après avoir pris quelques notes sur mon agenda, et je remontai en voiture. Dans ma profession comme dans celle du médecin, il est indispensable de supprimer les distances par la rapidité des moyens de transport. J'ai un cheval merveilleux et qui a rendu à mes clientes, je peux le dire, de ces services qu'on ne saurait payer.

Au commencement de l'hiver, j'arrive chez la duchesse P..., — vous la connaissez sans doute? — grands yeux, poitrine merveilleuse, — une femme admirable! Elle paraissait inquiète, ce soir-là.

— Qu'avez-vous, duchesse? lui dis-je en souriant.

— Je ne sais, je suis nerveuse, mon costume ne me plaît qu'à moitié, vous allez me dire ce que vous en pensez. C'est original... une idée du duc... Je me costume en *suivez-moi, jeune homme*, avec des cocottes en or dans les cheveux. J'ai peur que ça ne m'engonce un peu, tous ces rubans.

Je compris immédiatement les dangers d'un pareil déguisement; la presse, qui fourre son nez partout, n'aurait pas manqué de raconter, d'interpréter... En un mot, dans les conditions où se trouvait alors la duchesse, ce *suivez-moi, jeune homme*, était impossible; je le dis franchement.

— Mais le costume est fait, Sylvani.

— On le refera, duchesse.

— Mais il est neuf heures et demie du soir, mon cher!

— Nous avons le temps.

Je réfléchis un instant, je donne mes ordres aux femmes de chambre, et pendant qu'on met les fers au feu, je remonte en voiture : en deux secondes, je suis chez la présidente, où j'avais un coup d'œil à donner; — vingt minutes après, j'étais de retour chez la duchesse, qui venait d'avoir une crise nerveuse horrible; à minuit sonnant... — je ne referais pas un pareil tour de force pour cent louis! — à minuit sonnant, le *suivez-moi, jeune homme*,

était transformé en *pieux scrupules*, et la duchesse eut un succès fou.

Mais je reviens au bal de la semaine dernière.

Je monte donc en voiture et je vole chez la générale, où j'étais attendu. — Il pouvait être midi, les salons étaient encombrés. Sur les meubles, des jupes, des fleurs, des algues marines, etc.; devant les fenêtres, les femmes de chambre travaillant avec des bouts de fil dans les cheveux et des centaines d'épingles fichées dans la poitrine. — Je n'ai jamais bien compris cette propriété qu'ont les femmes de s'entrer dans les chairs toutes ces choses pointues... mais peu importe!

— Dites donc, Sylvani, mon cher enfant, me dit la générale, vous savez que ces demoiselles ont changé d'idée? Elles trouvent leur costume de *syrène* absurde, elles veulent s'habiller en *tendances du siècle*. Vous voyez, voilà qu'on retripote leurs chiffons. Quel effet cela vous fait-il ces *tendances du siècle*?

— Il est certain, madame, que mesdemoiselles vos nièces trouveront plus de ressources dans leur nouveau costume. La *syrène* est un peu passée de mode.

—Passée de mode, passée de mode! Eh bien! mais la *bergère* aussi est passée de mode, ce qui ne m'empêche pas de me mettre dans cette tenue-là.

Moi, je ne vois que cela pour une femme qui se respecte; — une *bergère*, c'est décent, c'est Watteau et c'est gai; — seulement vous me donnerez de vos drogues pour me faire un teint.

— Je ferai porter tout ce qu'il faut à madame pour rehausser un peu...

— Ne dérangez donc personne chez vous. J'ai ici quatre sapeurs qui ne font rien. Quand je dis qui ne font rien, j'ai tort : ils sont occupés en ce moment-ci auprès du général. Mais ça ne peut pas durer toute la journée.

A ce moment, la conversation fut interrompue par un grand fracas que dominait une voix mâle.

— Au fait, me dit la maîtresse de la maison, allez donc dans le cabinet du général, vous ne serez pas de trop : il fait l'essai de son dromadaire; c'est pour le défilé, vous savez.

J'entrai dans le cabinet; le général, soutenu par ses sapeurs, qui paraissaient chargés, cherchait à se mettre en selle sur un dromadaire parfaitement imité.

— Tiens! c'est Sylvani!... Vous savez que les petites changent leur costume?... Joseph, mon garçon, si décidément tu ne veux pas te tenir tranquille, je te fiche à la porte.

— Mais, mon général, je fais ce que je peux, murmura une voix étouffée qui semblait sortir du train de derrière du dromadaire.

— Avec tous leurs bals et leurs défilés, ils me rendront fou. — Je prends un costume de *roi mage* pour être tranquille, — c'est un costume de papa ou je ne m'y connais pas, — et puis voilà les enfants qui me disent : — Mais, mon petit oncle, par-ci; mais, mon petit oncle, par-là... il te faut un dromadaire pour le défilé, il te faut une étoile... Tenez, voilà mon étoile qui est là dans le coin... — Mais, animal, tu as donc juré de me faire rompre les os? Sapeur, ne me lâchez pas... Louis, tiens-toi ferme.

La tête du dromadaire s'inclina avec soumission, et une voix lointaine articula ces mots avec un fort accent alsacien :

— Oui, mon général.

— C'est pour leur faire plaisir, poursuivit le général. Aidez-moi donc, Sylvani... Ah! voilà... poussez... ouff... ah! ah! Et le roi mage, assis sur le dos de son sapeur et les épaules de son valet de chambre, éclata de rire...

Je peux dire que les *tendances du siècle*, dont j'indiquai immédiatement l'ensemble, sont les deux plus intéressants costumes de la saison : bottes molles à talons et éperons d'or, culotte gris-perle apparaissant par la large fente d'une jupe plate, traînante et écarlate, ornée à profusion d'emblèmes de toutes sortes; mais ces deux cos-

tumes seront sans doute reproduits par les journaux à images, je ne m'y arrête donc pas.

Toutes ces dames m'avaient prié d'être à l'hôtel du duc de X..., le soir du bal, pensant que je ne leur serais pas inutile pour disposer les groupes et ordonner le défilé. J'y fus en effet. On nous avait abandonné le salon qui est au bout de la galerie, et depuis la veille on y avait déposé dans le plus grand désordre, je dois le dire, tous les accessoires qui devaient figurer. Je fus accueilli comme un bienfaiteur. Tout le monde parlait à la fois ; on se bousculait. Chacun voulait être en tête du défilé. Je rétablis le silence et j'ordonnai la marche ainsi qu'il suit :

Madame la princesse de K..., en coureur Louis XV, dut se dévouer et entrer la première. Elle était adorable ; un peu embarrassée par sa canne et par la nouveauté de son costume, mais quelles jambes ! Pendant dix bonnes minutes, je n'entendis autour de moi que des exclamations : « — Avez-vous vu les jambes de la princesse ? Ah ! mon cher !... Ah ! ma belle !... mais je n'aurais jamais cru cela ! Êtes-vous sûr que Sylvani ne soit pas pour quelque chose dans ces jambes-là ? » Etc., etc.

En vérité, je n'étais pour rien là-dedans ; ce qu'il y a de particulier, c'est que le prince de K... n'était pas le moins désireux d'admirer les jambes inouïes de son épouse. Malheureusement il est

horriblement myope, — vous savez son histoire de l'été dernier, — et il lui était impossible de faire usage de son lorgnon, étant déguisé en paratonnerre et ayant les bras empêchés par une gaîne en carton.

Venait ensuite madame de V... en tambour-major fantaisiste : de profil ça passait encore, mais de dos !... une énormité. Madame de V. était suivie d'une rangée de tambours ou, si vous préférez, d'une rangée de papillons roses, tambourinant avec des baguettes d'or sur de mignons petits tambours larges comme les deux mains. Toutes ces dames poudrées à blanc et chaussées de hautes bottes en satin blanc.

Qu'est-ce donc qui venait après?... Ah ! les rois mages montés sur leur dromadaire et portant leur étoile. Les costumes étaient riches, mais les dromadaires paraissaient affaiblis.

Le *pouvoir temporel*, qui suivait les rois mages, était étourdissant, et le succès inouï qu'il obtint était bien mérité.

Sur un char de fantaisie étaient groupées madame B... en *vent du soir*, —cheveux en désordre, ailes de papillon de nuit; une immense gaze parsemée d'étoiles d'argent la voilant avec discrétion; —la belle madame de S..., dont le mari figurait en merlan dans le char du Carême, était costumée en mine d'or, splendide et étrange costume. Tous ses

cheveux extrêmement crêpés et poudrés d'or, retenus dans une série d'anneaux plats en or mat. Je l'avais coiffée moi-même, et je m'étais chargé de lui faire exécuter un maillot tissu de fil d'or; quoique fort souple, son corsage était de drap d'or, sa jupe, fendue sur le côté et fort courte, était ruisselante de paillettes et de lames d'or; enfin, sur sa poitrine, son dos, ses splendides épaules et ses bras, une mince couche d'or liquide étendue au pinceau achevait de la rendre éblouissante. Je n'invente rien, remarquez-le bien. Vous n'avez pas idée du merveilleux effet de cette poitrine dorée sur laquelle pendaient en grappes les diamants de son célèbre collier.

Enfin, sur un cône tronqué simulant le sommet d'un clocher, imaginez le grand prince de K..., dont je parlais tout à l'heure, droit, rigide, immense, en paratonnerre enfin, ayant autour de lui quatre charmantes femmes,—dont la blonde épouse d'un peintre que vous connaissez, — représentant les quatre points cardinaux, qui tournaient lentement grâce à un truc intérieur dont le paratonnerre était le pivot.

Après ce groupe de la girouette, — la famille du sultan, c'est-à-dire mesdames de C... et ses deux sœurs, un peu trop maigres pour l'emploi, dominées par le splendide comte de M..., le lorgnon à l'œil et le mouchoir à la main.

Puis le char des Quatre Temps, puis celui du Carême, puis, puis, puis...

Lorsque tout le monde fut prêt, je fis un signe, et la porte s'ouvrit à deux battants.

Sylvani, artiste coiffeur.

# LE SENTIMENT A L'ÉPREUVE

Il me revient en tête une charmante petite histoire bien touchante — je ne sais vraiment pas comment je ne vous l'ai pas déjà contée — que je lus il y a déjà longtemps dans un mignon bouquin aux tranches dorées et rougeâtres, aux belles marges trop grandes, qui devait dater de la fin de Louis XVI. Je crois sentir encore ce doux parfum d'ambre et de verveine qui me monta au nez lorsque je tournai la première page. Mais ne nous arrêtons pas aux séductions de la porte; voici l'histoire autant qu'il m'en souvient. J'ai la mémoire courte, malheureusement : *je ferai de mon mieux*.

La comtesse d'Orlange était bien la petite veuve la plus intéressante qu'il y eût alors dans

Paris; elle avait dix-huit ans, pas un jour de plus, des dents enchanteresses, des yeux grands comme cela, un sourire céleste, des fossettes partout, beaucoup de religion, une chevelure invraisemblable, et, pour achever de la rendre adorable, un grand dégoût de la vie.

Il faut dire que son année de mariage suffisait à expliquer ce grand dégoût des choses terrestres. Feu le comte d'Orlange, son défunt mari, n'avait pas du tout compris les trésors de poésie platonique renfermés dans l'âme de la chère petite et, avec les meilleures intentions du monde, l'avait rendue fort malheureuse, lui servant de trop copieuses soupes aux choux alors qu'elle souhaitait une larme d'ambroisie, et des morceaux de filets cuits à point, quand un biscuit trempé de Syracuse eût suffi à ses désirs.

Quand on a l'âme ardente, ces choses-là sont désolantes; de sorte que lorsque le comte d'Orlange s'en fut dans l'autre monde, la petite comtesse éprouva une espèce de soulagement; il lui sembla qu'elle respirait plus à l'aise, ayant un gros poids de moins sur la poitrine, et elle s'écria en remerciant Dieu : « Seigneur, je vais donc jeûner un peu ! »

C'étaient là les vœux d'une belle âme; mais, hélas! vous verrez dans la suite de ce récit combien il était difficile pour une belle petite com-

tesse, jolie comme les amours et tout à fait veuve, de rester ange à cette époque sans s'attirer des ennuis.

Au nombre des salons où la belle comtesse d'Orlange promenait son grand dégoût était celui de la baronne de Volmenil : — une grosse beauté que cette madame de Volmenil, n'éprouvant, elle, aucun dégoût de l'existence, attachant même, soit dit entre nous, à mille bagatelles de la vie une assez grande importance pour que sa réputation de baronne irréprochable en fût considérablement compromise. Elle préférait le bourgogne au champagne, les viandes rôties aux crèmes à la vanille, et prétendait qu'en toute chose la quantité n'exclut pas la qualité.

La baronne et la petite comtesse étaient donc, comme on le voit, dans des idées tout à fait différentes, et le moindre des philosophes, dans ce temps où il en pleuvait, aurait pu prévoir sans efforts que la guerre devait fatalement s'allumer entre ces deux femmes d'appétits dissemblables.

La guerre, en effet, ne se fit pas attendre longtemps, et voici comme :

Il y avait, un beau soir, réunion chez la baronne, lorsqu'on annonça du même coup le duc de *** et le marquis de Rosebelle, son ami et son cousin.

A ces mots, il se fit dans le salon un léger

murmure de plaisir et de joie; le duc, en effet, possédait une de ces réputations de séducteur heureux qui vous font bien accueillir partout; et le marquis de Rosebelle, de son côté, le plus langoureux, le plus aimable et le plus charmant des marquis, arrivait en droite ligne de l'Italie du Nord, où des devoirs diplomatiques l'avaient retenu longtemps.

— En vérité, marquis, vous êtes le plus gracieux des revenants, dit la baronne en lui donnant sa main à baiser; venez ça que nous causions bien vite avant que ces dames ne s'emparent de vous.

Le marquis s'inclina et promena un sourire circulaire sur tous les visages qui se tournaient vers lui; mais ses yeux ayant rencontré le regard de la petite comtesse, qui, fort près de la cheminée, agaçait son éventail, il se sentit tressaillir, et... — n'hésitons pas à le dire — un coup de foudre lui laboura le cœur. La petite comtesse, de son côté, en apercevant le visage pâle et charmant du diplomate, avait éprouvé une sorte de commotion singulière, et elle était restée frissonnante, immobile, tandis que son cœur était prêt à briser ses liens... Ne me dites pas : Mais cependant... êtes-vous bien sûr?... voilà qui est bien étrange!

Qu'il me suffise de vous affirmer que les choses

se passèrent ainsi. Cependant ce manége avait été remarqué; la grosse baronne, des premières, avait compris l'émotion du marquis, et elle avait agité violemment son éventail, sentant sous son rouge d'insupportables bouffées de chaleur qui lui montaient au visage.

Le duc fit des prodiges de grâce et d'esprit pour ranimer la conversation, invita vainement son ami de Rosebelle à raconter quelqu'un de ses souvenirs de voyages; tout fut inutile, la soirée commencée si gaiement se termina avec froideur, et l on se retira bientôt.

— A-t-on idée d'une pareille insolence! se disait la baronne en revêtant sa toilette de nuit? Quoi! cette petite, sans ménagements, sans égards, chez moi, m'enlèverait le cœur d'un homme que je commençais à aimer! Mais patience!

— Quel trouble! murmurait la petite veuve en cachant sa tête dans les oreillers profonds. Mon âme cherchait-elle la sienne? Mais pourquoi faut-il, hélas! que cette âme ait une enveloppe charnelle?

— D'honneur, pensait le duc en dégustant son lait de poule aux amandes avant de s'endormir, Rosebelle ne serait pas mon ami et un peu mon parent, que je ne lui pardonnerais pas cette bonne fortune inouïe! — Morceau de roi que cette petite

veuve! Avant huit jours la baronne écumera... ce sera divertissant. .

Cependant Rosebelle, en marchant à grands pas dans sa chambre à coucher, pétrissait ses dentelles dans sa main fiévreuse et laissait échapper ces mots : « Oh! je le sens, je l'aime; tout mon passé n'est plus qu'un songe; ma vie, Seigneur, ma vie pour un baiser d'elle!... »

Le lendemain matin de cette fameuse soirée, il ne faisait point encore jour chez le duc que le trop séduisant Rosebelle pénétrait chez son ami en dépit du valet.

— Quoi! s'écrie le marquis en entrant, vous dormez donc, cher duc?

— Qui va là? riposta le duc en se frottant les yeux. Quoi! c'est vous, marquis? Vous battez-vous si matin? le feu est-il à votre hôtel?... Quoi?... qu'est-ce?...

— Plût au ciel que mon hôtel fût seul menacé d'incendie, mais, hélas! c'est mon cœur qui est consumé par les flammes. Ah! duc... ah!...

— Permettez du moins que mon valet m'ajuste. Et en disant cela, il jetait les yeux sur une robe de chambre à grands ramages rouges qui s'étalait sur les bras d'un fauteuil.

— Pas avant de m'avoir promis de me présenter à elle sur l'heure.

— Sur l'heure! mais, mon cousin, vous n'y

pensez guère ; n'entendez-vous pas l'*Angelus* qui sonne? Nous sommes en pleine nuit, marquis! D'ailleurs, vous êtes tout présenté, et fort bien présenté, à ce qu'il m'a paru hier au soir. Si la baronne ne vous a pas sauté au cou, c'est uniquement parce qu'il y avait nombreuse compagnie.

— Que me parlez-vous de la baronne? Y a-t-il donc au monde une autre femme que la comtesse d'Orlange? C'est elle que j'aime; elle que...

— Pas possible! fit le duc avec le plus grand sang-froid du monde; dans tous les cas, comptez-sur moi et permettez que j'achève ma nuit.

C'est ainsi que le marquis se trouva introduit chez la platonique comtesse.

Rosebelle eut besoin de toutes ses forces pour se posséder en voyant l'objet de son adoration. Il était tremblant, elle était émue; à peine se parlèrent-ils, ou du moins la conversation roula-t-elle sur des sujets étrangers au sentiment dont leur cœur était plein.

Pendant une huitaine de jours, ces visites se renouvelèrent une fois ou deux; même, au théâtre, le marquis pénétra dans la loge de la comtesse et lui fit sa cour en public; on en causait fort, et Rosebelle se sentait de plus en plus enivré; mais, chose étrange, à mesure que le marquis pénétrait plus avant dans l'intimité de la jeune veuve, et plus il sentait grandir entre elle et lui une barrière

infranchissable. Chaque fois qu'il avait tenté de transporter l'expression de son amour du royaume des nuages, où il était accueilli, sur un terrain plus réel, il avait été repoussé avec perte; une espèce de surprise, de frayeur inquiète s'était peinte sur le visage de la comtesse, en sorte que le malheureux amant ressemblait beaucoup à un homme qui, emporté par un cheval fougueux, serait obligé de rester calme et de réciter une élégie.

Il se rappelait certains bateleurs qu'il avait vus se maintenir verticalement les pieds en l'air et la tête en bas, et il se disait : Je suis moralement dans une position analogue à celle de ces gens, mon état ne peut durer longtemps. C'était un jeune homme de grand sens que le marquis de Rosebelle!

La petite comtesse, tout au contraire, ne semblait pas comprendre les tortures qu'éprouvait son amant.

— O trop aimable Rosebelle, lui disait-elle en plongeant son regard dans son âme, que ne m'êtes-vous moins cher! l'estime aurait suffi pour nous unir, vos seules vertus m'auraient déterminée...

— Sans doute, reine de mon cœur, sans doute... mais... murmurait-il en lui prenant les mains.

La comtesse s'éloignait alors avec terreur et ajoutait avec une larme :

— La source de notre félicité est dans notre cœur, point ailleurs...

— Sans doute, idole de mon âme, sans doute... mais...

— Oh! pas un mot! disait-elle en lui fermant la bouche de sa main parfumée; aimons-nous, n'ayons d'autre univers que nous-mêmes et que la pureté de nos plaisirs nous en garantisse la durée.

— Sans doute, oh! sans doute... mais...

Et tout au fond de son cœur elle tressaillait, l'angélique comtesse; car elle devinait dans son amant toute une légion prête à la révolte, elle devinait une garnison armée jusqu'aux dents, ne rêvant que carnage, et l'idée d'une sortie l'envahissait de frayeurs inouïes. Parfois — c'est étrange à dire — oui, parfois elle eût souhaité que son bien-aimé fût mort pour pouvoir l'aimer sans contrainte et sans danger.

C'est après une de ces visites qu'en proie au plus violent désespoir, Rosebelle rencontra le duc et laissa échapper ce mot qui peignait admirablement ses tortures.

— Je suis sur une poudrière et je sais que la mèche est en feu, dit-il en se tordant les mains.

— Eh! morbleu! mon cousin, s'écria le duc, qui était un homme d'expérience, laissez-vous sauter.

Il arriva au milieu de cette intrigue, dont la grosse baronne de Volmenil connaissait les moin-

dres détails, grâce à l'indiscrétion des valets, il arriva, dis-je, que la baronne résolut de porter un grand coup. Elle savait le pauvre marquis au désespoir, sans doute découragé... elle crut le moment favorable et lui écrivit un billet, lui demandant avec mille coquetteries un moment d'entretien.

Rosebelle y fut, ne se doutant guère, le trop confiant Joseph, qu'il y laisserait son manteau.

La baronne était extrêmement parée, coiffée avec art; sa taille, péniblement contenue par de puissants engins, semblait plutôt indiquée que soumise, et il était visible que toutes ces richesses charmantes étaient venues s'étaler au grand jour non pas seulement par le fait d'une préméditation galante, mais bien plutôt forcées par l'encombrement.

La baronne débuta par des reproches de ce que Rosebelle l'avait négligée si longtemps.

— L'infortune rend sauvage, lui répondit-il.

— L'infortune! ah! marquis, devriez-vous la connaître! mais écoutez-moi : tant que je vous ai cru heureux, je me suis fait une jouissance de votre bonheur, que l'objet en fût digne ou non... Je fus reconnaissante à la comtesse qui comblait vos vœux, mais lorsque, mieux instruite, j'ai appris les dédains qui vous accablent... alors j'ai senti à ma haine pour elle quel était mon sentiment pour

vous... Veuillez éloigner ces fleurs dont le parfum me trouble... Oui, je dissimulais mal ce que ressentait mon cœur : je l'exprimerai mieux... J'espère que vous m'entendez, marquis?

Imaginez madame Plessy débitant cette tirade avec sa grâce provoquante, ses réticences, ses petits silences éloquents, ses soupirs savants, et vous pourrez comprendre ce qu'il aurait fallu d'énergie à tout autre homme moins épris que Rosebelle pour ne point répondre :

— Baronne, baronne, je vous aime.

Il resta froid, cependant, épouvanté par les trésors de haine renfermés dans cet aveu de madame de Volmenil.

— Hélas! baronne, dit-il d'une voix émue, vous me forcez à vous déplaire; je m'avilirais en vous trompant; votre choix m'honore sans doute, vos bontés ont droit à mon attachement, — la baronne devint fort rouge, — et cependant mon malheur est tel que je ne puis vous offrir d'autre hommage que mes regrets...

A peine Rosebelle fut-il sorti de l'hôtel de madame de Volmenil que, fort inquiet sur les conséquences de son... impolitesse, il courut confier au duc les détails de son aventure.

— Morbleu! mon cousin, dit celui-ci, c'est pousser la vertu furieusement loin, et vous êtes un homme à ne point faire de concessions! Vous voilà,

dans tous les cas, une lourde ennemie sur les bras et fort capable de vous jouer de vilains tours.

Tout en disant cela, le duc commanda son carrosse, et, ayant serré la main de l'infortuné Rosebelle, il se rendit chez la baronne.

Elle était encore dans tous ses atours, affaissée sur son ottomane et laissant apparaître tous les signes extérieurs du plus vif mécontentement. Le duc fut aimable comme il savait l'être lorsqu'il l'avait résolu. Il raconta le plus naturellement du monde les petits cancans du jour, qu'il savait dire mieux que qui que ce fût, et conduisit la conversation de telle sorte que le nom de Rosebelle fut prononcé.

La baronne se redressa comme une biche atteinte par le plomb meurtrier, et par ce mouvement brusque il se fit dans son corsage des craquements d'une violence extrême.

— Le marquis n'est point du tout le premier venu, risqua le duc, et il est malaisé de ne point lui reconnaître des séductions particulières.

— Assurément; aussi faut-il absolument ou l'aimer avec passion ou le... haïr tout à fait.

Il se fit un silence. La baronne toussa, prit un bonbon dans la bonbonnière que lui offrait le duc.

— Il est possible, ajouta celui-ci, et j'ai lieu de le craindre — que Rosebelle ait de grands torts

à se reprocher envers certaines personnes, mais, d'honneur, il est en tout cela moins digne de courroux que de pitié.

— Oui-da! répondit-elle avec un sourire amer; son insensibilité...

— Inexplicable!

— Inexplicable... en certaines occasions, ne me paraît pas naturelle, et je crois son état fort triste.

— Eh! baronne, ce n'est point triste qu'il faudrait dire, mais bien horriblement, effroyablement navrant. Son état, à ne vous rien cacher, est un de ces états devant lesquels... et comment, je vous le demande, sans cet... état où il se trouve, aurait-il pu garder son indifférence près de vous?

— Vous savez donc que je l'avais remarqué?

— Eh! baronne, votre cœur n'a-t-il pas conservé une sorte d'écho dans le mien?

— Mais enfin cet... état dont vous parlez n'empêche pas Rosebelle d'adorer la comtesse... le nierez-vous?

— Dieu m'en garde! Ce serait nier l'évidence. Mais laissez-les s'aimer, ces deux êtres faits l'un pour l'autre... Ne me comprenez-vous pas, baronne? ce marquis-là n'est point du tout ce qu'il vous faut, mais point du tout, là, sincèrement!... (*Il aspire une prise de tabac.*) Il épousera la comtesse...

— Jour de Dieu! qu'il n'y compte pas!

— Bellement, chère amie, contenez les bourrasques de votre cœur, il épousera la comtesse, et vous en serez ravie.

— La raison, s'il vous plaît?

— La raison... la raison, parbleu!... c'est son état.

Il se fit alors un silence, et tandis que le duc chiffonnait son jabot, la baronne, minaudant, cu rieuse, jouant avec ses bagues, échangea avec lui une suite de petits regards, qui amenèrent bientôt sur leurs lèvres un léger et fin sourire.

— Ce serait alors, poursuivit la baronne, un état... désespéré que le sien?

— Doublement désespéré, baronne. Ah! c'est une chose affreuse.

— Oh! affreuse! Pauvre marquis! un si beau timbre de voix! Ah! ah! ah!... je ris! c'est nerveux, vous savez ce que c'est!... mais continuez, cher duc, le marquis, vous le savez, m'intéresse extrêmement.

— Puisqu'il faut tout vous dire, voici cette histoire lamentable: Rosebelle était à Venise lorsque, un beau soir qu'il abordait à la Piazetta, un nègre richement vêtu et masqué sauta dans sa gondole et lui dit à l'oreille: « Seigneur, une femme t'aime et t'attend; dis à tes valets de s'éloigner, et laisse-moi te conduire. »

— Oh! mais voilà qui est du dernier galant! Sans doute on lui banda les yeux?

— ... Lorsqu'ils furent bandés, le nègre, s'emparant de la rame, poussa au large, et le frêle esquif vola sur la lagune. Deux heures après, environ, le pauvre marquis se trouva transporté dans une île qu'on eût pu dire enchantée. Après avoir traversé les immenses salles d'un palais tout de marbre et d'or, Rosebelle fut introduit dans une pièce étincelante de lumières et remplie des plus enivrants parfums. Sur des coussins de satin blanc, au milieu de gazes transparentes et parmi les fleurs qui jonchaient le tapis était couchée la princesse, demi-nue, impatiente, irrésistible. La voir, s'élancer vers elle et en devenir éperdument épris ne fut pour Rosebelle que l'affaire d'un instant... je passe.

Pourquoi passez-vous, duc? Ne pourriez-vous glisser sans passer?

— Vous saurez tout, baronne, quoi qu'il m'en coûte de vous tout raconter.

Quelques instants après, une porte s'ouvre avec fracas, et apparaît, l'œil en feu et le sabre à la main, l'époux, le propre époux de la princesse... Permettez-moi de vous taire son nom; c'était un généralissime servant sous l'étendard du Turc et réputé pour sa férocité. En voyant les preuves de son déshonneur, il rugit, s'élance sur les amants

et poignarde sa malheureuse épouse, tandis que Rosebelle, terrassé, désarmé, est chargé de chaînes et livré par la soldatesque infidèle à la fureur du généralissime outragé. Hélas! la mort eût été préférable au revers inouï qui attendait mon cousin, puisque, sans lui arracher le cœur, on lui enlevait le moyen d'en exprimer les élans. Ah! baronne, vous le voyez, le marquis n'est point, hélas! l'homme qu'il vous faut.

— Oh! mais, voilà qui est prodigieux, inexplicable!...

— Malheureusement, les... faits sont là.

— Comme il doit avoir besoin de consolation, ce pauvre marquis! Oh! je sens devant cette infortune naître en moi une indulgence, une compassion!... La comtesse l'aime, au moins? Ce serait en quelque sorte un crime que de ne point chérir un tel homme...

— Vous me promettez le silence sur tout ceci, n'est-ce pas, baronne? fit le duc en affectant un grand sérieux.

— Le silence! Eh! duc, suis-je femme à ne point respecter un pareil malheur? Le silence!... me demander le silence... c'est m'offenser vraiment que d'insister sur ce point.

Deux heures après cet entretien, la baronne de Volmenil, assise dans son carrosse, parcourait la ville au grand trot. Elle avait déjà fait six visites

et raconté six fois la malheureuse histoire de l'infortuné marquis. Elle s'y prit si bien et combina si adroitement les conséquences de ses indiscrétions qu'au coucher du soleil la petite comtesse n'avait plus rien à ignorer sur l'état physique de son amant.

Mais, chose singulière, ce récit produisit sur elle un effet inattendu ; elle s'élança sur son prie-dieu, et versant d'abondantes larmes toutes chaudes de reconnaissance :

— Merci, Seigneur ! merci ! s'écria-t-elle ; plus rien ne s'oppose à notre union. Oh ! je le sens aux frémissements de mon cœur, Rosebelle est fait pour moi.

Quoique, à l'époque où se passait notre histoire, le télégraphe électrique fût encore complétement ignoré, les nouvelles intéressantes n'en faisaient pas moins le tour de Paris avec la promptitude de l'éclair ; et bientôt le marquis de Rosebelle fut le seul qui ignorât le récit de ses malheurs. Aussi ne fut-il pas peu surpris d'apercevoir sur le visage des gens qu'il rencontrait une expression de bienveillance et de compassion qui l'intrigua extrêmement.

A la première visite qu'il fit à la comtesse, il la trouva toute différente de ce qu'il l'avait laissée, et son excessif abandon le plongea dans l'ivresse.

— O vous, l'âme de ma vie, disait-il à la comtesse, daignez dire à l'amant qui vous idolâtre que vos yeux ni son cœur ne l'abusent point.

— Eh bien, oui, répondit la comtesse en rougissant, depuis que mon âme peut s'abandonner à une volupté pure, rassurée par la certitude que la vôtre n'appartient qu'au seul désir... d'aimer...

— Suis-je donc changé, comtesse? Il soupira, et la comtesse fut pénétrée.

— Non, cher, vous n'êtes point changé, mais je vous connaissais mal, et depuis que je sais vos malheurs, qui vous rendent plus intéressant et plus cher, je me sens enhardie à vous avouer votre empire. Et comme elle résistait mal aux transports qui agitaient son cœur : Oui, cet empire est tel, qu'il mérite de vous faire oublier vos maux, de vous consoler, de vous tenir lieu de tout; oui, je vous aime, marquis; mon cœur est assez riche pour suffire à tout, et croyez qu'aimé comme je vous aime, Abailard même aurait pu encore être heureux.

Rosebelle resta quelques instants rêveur. Fort heureusement on annonça quelques personnes au nombre desquelles était le duc. Le tête-à-tête fut interrompu. Jamais Rosebelle ne s'était vu l'objet de tant de prévenances. Chacun s'intéressait à sa santé et lui parlait en termes bienveillants de son séjour à Venise.

— On assure que c'est une ville unique, disait quelqu'un.

— Et ce n'est rien dire de trop.

— Dangereuse, toutefois, si l'on en croit le récit des voyageurs! Mais peut-être exagère-t-on beaucoup; n'est-il pas vrai, marquis?

— Je n'y ai rencontré, ajoutait le marquis, qu'un accueil parfait et une extrême douceur dans les mœurs de ses habitants.

— En vérité... cependant... puisque vous l'assurez...

Au bout de quelques jours, cependant, il fut impossible au marquis de Rosebelle de ne point s'apercevoir qu'il était l'objet de tous les regards et le sujet mystérieux de toutes les conversations. Il s'en ouvrit au duc, qui, s'attendant à cette explication, était cependant fort embarrassé d'expliquer les rumeurs qui circulaient au sujet de son cousin. La tâche du duc, il faut l'avouer, n'était point aisée, et au premier mot qu'il risqua, l'impétueux Rosebelle ne put contenir son indignation.

— Ce n'est point impunément, s'écriait-il avec désespoir, que l'on voudrait me ravir l'honneur!

— Eh! morbleu! mon cousin, où placez-vous votre honneur? Que vous font tous ces sots bavardages, si la main de la comtesse doit être le

prix de votre patience à les supporter?... Ah! tenez, mon cousin, vous n'y entendez rien, et vous rentrez, à mes yeux, dans la classe des hommes ordinaires.

— C'est, pardieu! ce que je désire, et je voudrais que tout le monde, à cette heure, me jugeât comme digne d'être dans cette classe-là.

— Patience! supportez ce mécompte, il vous sera d'autant plus doux ensuite de confondre vos ennemis. Votre bonheur dépend de vous. Les femmes ont des caprices qu'on ne peut vaincre qu'en s'y prêtant. Puisque votre... silence la rassure, laissez croire que vous êtes muet, mon cousin; parlez par signes, vous bavarderez ensuite.

— Vous croyez donc?

— Je crois qu'il faut me laisser faire, ne souffler mot, et vous considérer comme le plus fortuné des amants.

Le duc avait raison et les faits le prouvèrent. La petite comtesse, délivrée désormais de ses frayeurs, n'opposa plus d'obstacle au sentiment qui l'entraînait vers le marquis, et lorsque ce dernier, glacé de crainte et tremblant d'amour, vint enfin lui demander sa main :

— La voici, lui dit-elle simplement, Dieu le veut et moi aussi.

Les noces se firent en famille, dans l'une des

terres de la comtesse, et le vidame, son père, un homme d'importance, vint de l'autre bout de la France pour bénir leur union. Jamais la petite veuve n'avait été plus belle; et lorsque le soir fut venu, on remarqua qu'une expression d'enthousiasme et de recueillement illuminait son visage. Le duc seul paraissait légèrement inquiet...

Le lendemain matin, la nouvelle marquise avait le teint fort animé, et lorsque le duc vint lui baiser la main, elle se sentit rougir encore et parut un peu embarrassée.

— ... Vous m'avez caché bien des choses, murmura-t-elle avec un regard angélique.

— Une seule, ma cousine : la guérison.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE







